

“ DES FLEURS ET DES FRUITS ”

Bibliothèque pour les Jeunes dirigée par l'abbé Félix Klein
Professeur honoraire à l'Institut Catholique de Paris

Les Trois contre Moscou

par **RENÉ CARDALIAGUET**

Illustrations de Ardéco



ÉDITIONS SPES, 17, rue Soufflot, PARIS (V)

+

A Louisa Anne Montezuma Dwyer

hommage très respectueux

de filiale gratitude

Rene Cardiazant

+

LES TROIS CONTRE MOSCOU

RENÉ CARDALIAGUET

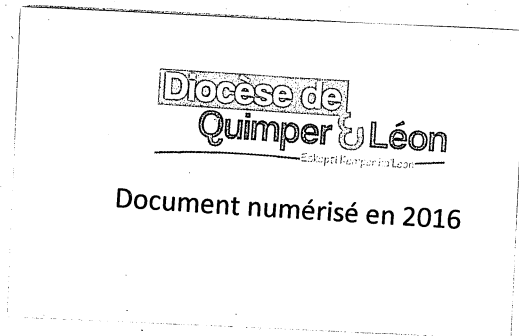
LES TROIS CONTRE MOSCOU

DU MÊME AUTEUR :

Mon Curé chez lui (BLOUD ET GAY, éditeurs).

Mon Curé XX^e siècle — —

ILLUSTRATIONS DE ARDECO



FB
843
GAR



17290

ÉDITIONS SPES
17, RUE SOUFFLOT, PARIS (V^e)

1931

A MON FRÈRE

ANTOINE CARDALIAGUET

Administrateur délégué
de la Presse libérale du Finistère,

EN SOUVENIR

DE NOS CAMPAGNES D'ACTION CATHOLIQUE

MENÉES *verbo et calamo et opere.*

LES TROIS CONTRE MOSCOU

I

LA TERREUR DES ROUGES.

Dans sa magnifique chambre de la préfecture de Quimper, lorsque Son Excellence Tchang Li Wang, gouverneur soviétique de Bretagne, eut pressé le bouton de sa lampe électrique, il ne fit qu'un bond sur son lit et il sonna, sonna, sonna, comme s'il eût eu les cent mille diables à ses trousses.

Deux officiers d'ordonnance se précipitèrent.

— Là ! cria le général aux yeux bridés. Là !... le poignard !... Touchez pas !...

Au beau milieu du couvre-pied de satin rouge, un poignard, dont le manche figurait une hermine, fixait un papier de trente centimètres sur vingt, orné lui-

même d'une hermine au coin gauche, et sur lequel ces mots étaient imprimés :

EN HANO BREIZ
AN TRI A ZISKLER AR BREZEL
D'AR RUSSI
UNANET GANT AR CHIN (1).

— D'où vient cette feuille ? criait l'Excellence jaune... Mais répondez donc ?... Que faisait le piquet de garde cette nuit ?... Et toujours leur ignoble patois breton !... Eh bien ??...

Un appel de T. S. F. résonna. Une voix lointaine demandait :

— Le général Tchang Li Wang ?

Le gouverneur de Bretagne saisit le microphone et répondit :

— Lui-même. A qui ai-je l'honneur... ?

— Le gouverneur militaire de Paris, maréchal Bourlisssoff, a trouvé sur son lit une déclaration de guerre, adressée par « les Trois » à la Russie et à la Chine alliées, au nom de la Bretagne. C'est absurde. Mais à quoi s'occupe donc votre police ?

— Excellence, la même déclaration de guerre a été déposée — poignardée — sur mon lit, cette nuit même...

— Et l'enquête ?

— Je l'ordonne à l'instant.

(1) Au nom de la Bretagne, les Trois déclarent la guerre à la Russie et à la Chine alliées.

— Et ne traînez pas. Cette plaisanterie idiote peut vous coûter cher. Maudits Bretons !

Tchang Li Wang allait répondre, quand une voix mystérieuse, qui paraissait sortir du fauteuil du bureau, proféra lentement :

— Demain lundi, au lever du soleil, les Trois déclencheront les hostilités.

Et aussitôt la T. S. F. transmit de Paris la voix irritée de Bourlisssoff :

— A l'instant même une voix inconnue m'annonce que les Trois déclencheront les hostilités demain matin. Que signifie ?... Soyez prêts à toute éventualité.

Le général et ses deux officiers suaient à grosses gouttes. Brutalement intrépides sur les champs de bataille (et ils en avaient vu, de Canton à Pékin, de Pékin à Moukden et à Moscou, de Varsovie à Paris et à Quimper !) ces hommes tremblaient devant la menace invisible, devant le Mystère. Sans doute ils avaient, d'instinct, fixé leurs regards sur le fauteuil qui parlait ; il était vide ; les papiers devant lui restaient immobiles ; le silence écrasait tout ; et pourquoi la même feuille, le même avis, à Paris et à Quimper ? pourquoi ? comment ?...

— Alerte la Tchéka ! ordonna le gouverneur apeuré.

Le fauteuil s'anima soudain, se renversa, et une voix jeune, rieuse, gavroche un peu, une voix musicale de jeune fille, jeta ces mots :

— Merci pour la Tchéka ! A demain, chers amis !...

Bien vite le fauteuil fut relevé, les tapis inspectés, les meubles déplacés et remis en place, les tentures secouées,... et rien ne livra le secret de la voix.

— Actionnez l'eidophone (1), cria le général enfin debout.

L'appareil, en effet, sorte de cinéma parlant, permet de détecter de loin ou de près tous les objets et tous les êtres vivants, avec les bruits et les sons qui émanent d'eux.

L'eidophone fut mis en action.

L'écran ne rendit absolument rien.

— Par exemple ! murmura le grand chef. Petrovitch, passez devant l'appareil et parlez ; nous verrons bien.

Petrovitch passa. Petrovitch parla : l'eidophone n'enregistra ni le mouvement ni la parole : paralysé, muet, inutile...

— Et demain, la guerre !... conclut Tchang Li Wang. Et quelle guerre ? Et avec qui ?... Aussi bien, ils m'auraient tué !

Si l'eidophone avait fonctionné, le général Tchang Li Wang aurait eu un fameux étonnement, dont il ne serait peut-être pas revenu, en voyant et en écoutant les Trois qui, soudainement, à l'improviste, osaient déclarer la guerre aux armées bolcheviques victorieuses de l'Europe.

Quinze millions de soldats russes, et trente-cinq millions de soldats chinois, soutenus par soixante

(1) *Eidos*, image. *Phonos*, son.

mille avions d'artillerie à gaz, avaient soumis au pouvoir du Marteau et de la Faucille rouges les nations épouvantées et décimées. Royaumes danubiens, baltiques, germaniques, Hollande et Grande-Bretagne, Italie (le Souverain Pontife, enlevé du Vatican par l'autogyre de l'héroïque ambassadeur de France, avait pu gagner à temps Brazzaville, capitale africaine), Belgique et France enfin, tout avait été subjugué. La Révolution bolchevique régnait dans toutes les capitales. Personne, depuis deux ans, n'avait osé se révolter. Et voici que les Trois, dans cette fin des terres perdue au bout de la Bretagne armorique, les Trois, les Bretons s'insurgeaient !... Moscou et ses suppôts n'en revenaient pas.

Mais il était écrit que les Rouges dormiraient mal, à partir de ce jour.

Quand Tchang Li Wang rentra le soir, furieux et harassé, personne n'ayant pu éclaircir le mystère, et Paris harcelant Quimper de T. S. F. de plus en plus comminatoires, il fit mettre double garde à sa porte, posta deux Mongols près de son bureau... et quand il approcha de son lit, sur le couvre-pied de satin rouge, un poignard au manche en hermine fixait un papier de trente centimètres sur vingt, qui portait ces mots :

AN TRI A C'HOUC'HEMENN

— DA TCHANG LI WANG

LAKAAT DEK MILLION EN AOUR

VAR BAG TREIZOUR LOC MARIA

E KREIZ ETRE AR C'HAP HORN

HA KAE AR BALIOU.
PE VARC'HOAZ DA C'HOULOU-DEIZ
TI TCHANG LI WANG A VO DEVET.

La traduction russe suivait (1).

M. le Gouverneur n'eut pas le temps d'éructer une malédiction : la T. S. F. rugissait...

— Préfecture de Quimper ? Ici, le maréchal Bour-lissoff.

— Ici, le gouverneur de Bretagne.

— Taisez-vous ! Le camarade Bonteff, le délégué aux Affaires étrangères, m'informe que, dans l'hôtel de ville de Paris, un mauvais plaisant inconnu a déposé un papier qui exige cent millions pour vos fameux Trois, les ridicules Trois bretons. Encore une fois, qu'est-ce que vous faites, là-bas ? J'entends que ces stupides galéjades cessent dès aujourd'hui. Arrangez-vous. Ou gare au bain.

— Mais, Excellence... Un papier semblable...

— Arrangez-vous...

— De grâce, un instant. Nous n'y comprenons rien. La garde est sur les dents. Nos meilleurs limiers surveillent sans répit. Personne n'a franchi les portes. Et sur mon lit je trouve un papier des Trois inconnus, m'intimant l'ordre de verser dix millions en or...

— Eh ! ils vont nous faire payer les frais de la guerre qu'ils nous déclarent, peut-être !...

(1) Les Trois ordonnent à Tchang Li Wang de mettre dix millions en or sur le bateau du passeur de Locmaria, entre le cap Horn et la cale des Allées. Sinon, demain à l'aurore, la maison de T. L. W. flam-bera.

— Leur sottise est inouïe... Mais quelles directives donnez-vous ? Nous les suivrons aveuglément.

— C'est simple. Annoncez aux Trois que vous obtenez, et, quand ils se présenteront pour toucher, arrêtez-les. C'est d'ailleurs ce que nous allons faire à Paris, pour l'amateur aux cent millions. Bonsoir, et que je n'entende plus parler de ces idioties.

Tchang Li Wang, effondré, enfouit sa tête dans ses mains.

Alors une voix musicale s'éleva, voix d'une jeune fille qui riait invisible devant le bureau.

— Entendu, chers amis, nous prendrons livraison des cent millions, demain à l'aurore. Et c'est bien vous qui financerez la guerre de délivrance. Merci et *kenavo* !

Un bruit de fauteuil remué, et le silence implacable s'épandit dans la pièce : les Rouges, médusés, ne réagissaient plus...

Toutefois, dans la nuit, les dix millions en or furent transportés des caves de la préfecture jusque sur l'humble bac du passeur, ancré au milieu du courant. Et sur des barques, tout autour, et sur les deux rives des soldats armés attendirent, obsédés mais résolus.

À Paris, sur la Seine, à la hauteur du Pont-Neuf, la Tchéka mobile gardait les cent millions...

II

DENT POUR DENT.

Les habitants de la ville avaient vu avec effroi les bataillons rouges dévaler de l'ancien séminaire de Penhars, de l'ancien couvent des Ursulines, depuis caserne en Saint-Mathieu, de l'ancien monastère bénédictin de Locmaria, du séminaire de Kerfeunteun, du Likès, de partout. Peu à peu des rumeurs avaient filtré. On disait qu'une armée de Bretons insurgés remontait les deux rives de l'Odet. On murmurait que le gouverneur avait reçu un ultimatum. On parlait de prodiges inouïs. Et si les cœurs n'osaient pas déjà s'ouvrir à l'espérance, cependant... cependant !...

Sous l'oppression effroyable de Moscou, dans l'esclavage sans nom, au sein du plus affreux désespoir, un rayon perçait, une joie confuse essayait de naître... Était-ce enfin l'aube de la délivrance ?...

Mais les rassemblements de plus de deux personnes étaient sévèrement interdits : l'habitude en avait

été vite perdue, la mort ayant puni les rares contrevenants des premiers jours. Aussi, malgré leurs désirs passionnés, les Quimpérois laissèrent les quais, les allées, le halage, aux seuls séides de Tchang Li Wang...

Toute la nuit, les soldats veillèrent.

En vain.

Rien ne bougea sur la rivière. Le bac du passeur, à peine agité par le flux montant de Bénodet, — les barques armées en guerre, — les mitrailleuses des deux rives, — tout restait sans bruit, sans un choc, sans une vibration... L'attente exaspérante, les nerfs tendus, les yeux brûlés. Et puis, quand l'aurore perla sous la nuée triste, les cœurs oppressés ralentirent le rythme de leurs battements, les traits se défigèrent, et un immense flot de raillerie déferla : les fameux Trois avaient bluffé, n'avaient pu que bluffer, et il ne restait plus qu'à regagner, tranquilles, tous les casernements. Une nuit blanche pour rien !... Les Quimpérois, tremblants, attendirent les représailles.

Soudain, dominant les ormes des Allées, une flamme gigantesque fusa : la préfecture flambait.

L'épouvante étreignit les plus braves.

Que faire ? Attendre encore l'audacieux sur le bac ? courir aux auto-pompes ? avouer la défaite ou crâner ?

L'ordre vint : « Au feu ! »

Un demi-tour général, et vite, au pas gymnastique, sans déformer ni les rangs ni les files, soumise aux chefs malgré l'effroi mystique, la troupe s'engouffra, par le Champ-de-Bataille et par le boulevard Ker-

guéen, jusqu'au plus près des bâtiments en feu.

La rivière en son plein offrait l'eau surabondante. Les échelles Gugumus, les tuyaux énormes, les lances, les pompiers rouges, à grand bruit étaient amenés par les autocamions. Les autopompes, orgueil de la cité, se mettaient en batterie. Dix minutes avaient suffi pour le branle-bas.

Seulement, quand tout le matériel fut bien en place, aucun piston d'aucune pompe ne fonctionna, et la préfecture tout entière sombra dans le brasier. Quelques seaux d'eau ridicules n'avaient pu rien sauver. Quant aux maisons de la rue ci-devant Sainte-Catherine, aucune n'avait souffert.

Tchang Li Wang avait tout perdu : les papiers, les archives, le produit de ses rapines personnelles, les registres des fiches qui avaient envoyé tant de Bretons à la mort et qui en menaçaient tant d'autres... Et qu'allait dire Paris ?

Paris n'avait pas cru au danger, à peine à une mystification possible. Des troupes avaient, parce qu'il convient de veiller à tout, protégé toute la nuit une barque sous le Pont-Neuf. La Seine avait coulé paisible ; l'aurore s'était levée ; les troupes avaient rallié leurs dépôts ; la ville n'avait pas frémi : une nuit comme toutes les autres, et Quimper s'était affolé sans raison !...

Certes, vu de Paris, tout le trantran d'une petite ville de province peut n'avoir pas une importance immense. Les rapports mêmes d'un gouverneur ne sauraient se targuer d'omniscience et d'infaillibilité.

Puisque la Seine était tranquille, pourquoi l'Odéon eût-il été troublé ? S. Exc. Bourlisssoff ayant dormi du sommeil du juste, évidemment les « Trois » qui hantaient les cauchemars des Rouges en Basse-Bretagne, les « Trois » n'existaient pas... Évidemment !...

Un sans-fil survint :

« Le Bourget est en feu ! Tous les hangars flambent. Les avions, les dépôts d'essence, les ateliers... c'est un désastre. Les autopompes ont brûlé les premières. Nous attendons des ordres. »

Ce texte ameuta l'Élysée, l'Hôtel de Ville, la Préfecture de police ; tous les services soviétiques de la capitale. Ce fut une ruée folle vers le Bourget, ruée bien inutile, puisque les escadrilles étaient anéanties et qu'aucune trace ne subsistait de l'incendiaire, si incendiaire il y avait. Mais il fallait aviser. Un conseil de guerre fut réuni, à l'Élysée, où le chef de la Tcheka en France fut convoqué d'urgence.

— Y a-t-il une relation entre la demande des cent millions et l'incendie du Bourget ?

Telle fut la question de Bourlisssoff.

Cela revenait à demander :

— Croyez-vous à l'existence des « Trois » ?

Le chef de la Tcheka ne pouvait guère répondre « oui » : il aurait fallu avouer la faillite de ses sous-ordres et sa propre ignorance. Le camarade délégué du peuple à l'Intérieur ne connaissait de toute l'affaire que les sans-fils communiqués par le maréchal. Le

délégué à la Guerre était aux ordres du pouvoir civil, maintenant comme toujours ; mais il les attendait, sans plus. Et ainsi des autres.

Le silence irrita Bonteff, le chef suprême.

— Eh ! quoi, s'écria-t-il, pas un n'aura ou assez de courage ou assez d'esprit pour parler ?

Un sans-fil encore précéda la réponse des chefs rouges :

« Quimper annonce que la préfecture a été détruite au lever du soleil, selon la menace insolente des « Trois ». Une affiche a été posée par inconnu sur le pont Médard, point de jonction des deux ci-devant paroisses. Elle porte ces mots : « Sur le bac du passeur, vous n'aviez mis qu'une malle pleine de terre. A Paris, la barque ne portait rien. En représailles, la préfecture de Quimper et le camp d'aviation du Bourget ont été incendiés. Signé : LES TROIS. — C'est tout. »

— C'est tout ? ! murmura Bonteff, le camarade chef suprême. C'est déjà quelque chose. Est-ce que la série continuera ? Ils sont forts, les gaillards. Mais nos limiers slaves et mongols auront raison des loups bretons. Envoyez toute la Tchéka mobile en Bretagne. Empêchez les agences de répandre la nouvelle des incendies.

Le délégué de l'Intérieur et le commandant de la Tchéka s'éclipsèrent, pour prendre au plus tôt les mesures utiles à la sécurité publique, et surtout pour se soustraire à toutes les mesures dangereuses pour

leur sécurité personnelle : avec Bonteff et Bourlissoff on ne savait jamais.

Le délégué de la Marine osa interroger :

— Excellence, dit-il, bien que la navigation fluviale, Seine ou Odet, ressortisse à la Marine marchande, cependant, si vous jugez que...

— Juger quoi ? interrompit le maréchal Bourlissoff, fort excité. Vous allez embosser une flotte de cuirassés au confluent de l'Odet et du Stéir ? Pourquoi pas une escadrille de sous-marins dans le Froot, tout de suite ?... (1)

— Et puis, conclut Bonteff, toutes les flottes du monde n'empêcheront pas la préfecture et le centre d'aviation d'avoir flambé comme deux bols de punch.

Le délégué aux Finances, l'Allemand bolchevisé Levy-Kohen, ne put s'empêcher d'opiner :

— En effet, si l'on avait pu prévoir (mais personne ne pouvait) de pareils sacrifices, qui représentent une somme énorme, le plus simple aurait été de lâcher les cent dix millions à ces forbans...

Une voix jeune et rieuse, une voix musicale de jeune fille s'éleva :

— « Les Trois » doublent la mise. Paris enverra deux cents millions à Quimper. Quimper ajoutera vingt millions. Le tout sera déposé à Portsall sous trois jours, à l'allée couverte du Guiligui, et sans escorte. Sinon, la flotte soviétique de Brest sautera. La guerre à mort est commencée.

(1) Le Stéir et le Froot ruisseaux, affluents de l'Odet

Les membres du Conseil avaient laissé la voix parler, interdits, suffoqués et convaincus. Nul ne chercha à saisir l'espionne invisible : à quoi bon ?... La leçon de Quimper suffisait.

— Que faisons-nous ? demanda Bourlissoff.

— Ils veulent la guerre, ils l'auront ! déclara Bon-teff. Deux cent vingt millions d'obus toxiques, s'ils veulent. Mais pas un sou. Et quand nous les tiendrons, « les Trois » ne riront plus.

III

LE GOUFFRE DE GUILIGUI.

Le promontoire de Guiligui domine la baie de Portsall, à l'extrême pointe du Finistère. Près de l'allée couverte, reste des époques druidiques, une Croix avait longtemps marqué le triomphe du Consolateur divin sur les dieux cruels des anciens âges : les Rouges l'ont abattue et débitée comme bois de chauffage. Ils ont visité la chambre sépulcrale, sous l'allée de pierres. Ils ont ri. Et ils n'ont pas soupçonné que sous leurs bottes ferrées, à quelques mètres plus bas, « les Trois » les épient nuit et jour, les voient et les entendent, montent contre eux la révolte formidable, se préparent à les balayer, si Dieu aide !

Dans les rochers de la falaise, au ras de la grève, un couloir ignoré débouche, qui conduit par une pente douce jusqu'à une cheminée granitique, et la cheminée à pic se termine dans une énorme salle souterraine, amorce d'un réseau de chambres, de réduits, de logettes, qu'une rivière limpide et parfois mugissante

traverse avant de se perdre dans quelque gouffre inexploré. Tels Bétharram et Padirac, mais ceux-ci moins étendus, et surtout moins machinés que le Guiligui.

Car toutes ces salles, grandes et petites, œuvre de la nature préhistorique, le génie d'un homme les a muées en laboratoire de la Délivrance ! C'est ici le royaume, l'usine et l'arsenal des « Trois ».

Un large boyau communique avec la mine de wolfram qui s'étend parmi le schiste cristallin du sous-sol, entre Kerroz et Saint-Uzven, en passant sous Kroaz ar Run, Kerzéniel, Kerreskat, Morepoz. Avec le wolfram, un des « Trois » a décelé la présence d'une matière radio-active, aussi riche que puissante. Il l'a travaillée dans le secret. Longtemps. Durement. Triomphalement. Il a trouvé des applications inouïes, géniales. Què la mine ne s'épuise pas trop vite, et la Bretagne, la France, le monde sont sauvés !

Un soir, le marin Pol Salou, qui avait été président de l'Action catholique avant l'invasion rouge, entendit une voix l'appeler.

— *Pol, eun taol zo da ober da vunta ar Chinoaed kuit. Ha dont a rafes ganen ?*

— *Piou oc'h c'hui ?* (1) avait répondu Pol, étonné et méfiant.

En breton toujours, la voix avait repris :

— Viens dans la grève, sous le Guiligui, quand il fera noir, et tu sauras.

(1) — Pol, il y a un coup à faire pour bouter les Chinois dehors : tu viendrais avec moi ? — Qui êtes-vous ?

Qu'est-ce que vous auriez fait ?... Pol mit son ciré et ses housseaux, et il vint s'asseoir sur un rocher sous le Guiligui. Une main invisible prit la sienne. Son guide le mena dans la fissure que jamais il n'avait soupçonnée. Ils gravirent le plan incliné. Au sommet, la main invisible appuya sur le granit. Doucement, par la cheminée à pic, un hélicoptère descendit. Deux sièges y attendaient leurs occupants. Ils s'installèrent. Un déclic. La remontée sans bruit, sans heurt, sans hâte. L'atterrissage comme sur un tapis feutré, dans une grande salle garnie d'engins étranges. Et toujours personne.

— Veux-tu marcher avec nous ? redit la voix. Pour la Bretagne et pour la Foi.

— Je ne sais pas qui vous êtes.

— Quand il sera temps, tu sauras. Tu as toujours défendu le bon Dieu. Il te demande un service.

— Si c'est lui, bon. Mais, est-ce lui ?

Les preuves furent données, sans doute. Car le lendemain cent gaillards de la côte, de Tréompan à Feunteun-Ven, descendaient avec Pol dans la mine de Kerroz, pour n'en sortir qu'au jour de la victoire. Cent hommes sûrs, du bois dont on fait les héros, habitués aux fureurs de la mer, à la vie rude, au travail incessant, dignes de leurs ancêtres emprisonnés jadis pour avoir entendu la messe à Saint-Uzven. A ceux-là, les « Trois » pouvaient confier la cause de Dieu et du pays.

Bientôt, ils eurent extrait le métal radiifère en quantité notable. « La Voix » (quel autre nom donner

à l'invisible?) s'acharnait nuit et jour sur ses préparations. Elle partageait les produits en trois groupes, simplement désignés par des emblèmes correspondants : un œil, une bouche, un cercle. Les hommes rangeaient le tout dans les récipients *ad hoc*, ignorants et dociles.

La force mécanique, la rivière souterraine la fournissait abondante et silencieuse. Un barrage naturel formait un lac, que des vannes judicieuses permettaient de maintenir au niveau nécessaire. Tantôt un écoulement doux lavait le minerai, sans en projeter une parcelle hors des canaux appropriés. Tantôt un jet puissant, une trombe, précipitait les résidus dans le courant, avec une telle force que nulle alluvion, nul envasement ne pouvait troubler l'équilibre des pentes et des forces.

Les turbines captaient çà et là l'énergie, qui devenait chaleur, lumière, force, au gré de l'ingénieur invisible, remplissant d'une vie palpitante la cité merveilleuse du Guilgui, épargnant la fatigue, au maximum, aux dévoués sauveteurs du pays, — réservant toutes leurs possibilités pour une durée alors inconnaissable.

Le temps coulait. Les équipes de mineurs avaient foré, trié, extrait sans arrêt, huit heures par jour, chacune. Les familles savaient qu'ils étaient partis pour le service de la Bretagne. Elles recevaient par Pol Salou, ponctuellement, de secrètes délégations de solde, et Pol rapportait aux séquestrés les nouvelles



L'ATERRISSAGE, COMME SUR UN TAPIS FEUTRÉ, DANS UNE GRANDE SALLE GARNIE D'ENGINS ÉTRANGES.

des foyers. La vie semblait devoir toujours, toujours, observer le même rythme implacable... quand ordre fut donné de pousser les travaux à outrance, et Pol fut appelé au poste de commandement.

— Pol Salou, dit la Voix, peux-tu recruter une centaine de mécaniciens : matelots, garagistes, aviateurs, ajusteurs, tourneurs, ce que tu trouverais, mais catholiques à fond, comme nos cent camarades mineurs ? Toujours sans bruit.

Pol promit qu'il essaierait.

— A toi je dirai, Pol, que le grand coup, le premier grand coup ne tardera plus. « Les Trois » ont besoin d'une flotte aérienne ; elle frappera les coups suprêmes. La presqu'île de Crozon fournit aux Rouges assez de fer et d'acier. Nous irons en prendre. Il nous faudra aussi quelques bateaux, très peu, et petits. Nous verrons, après les hélicoptères. Donc, des mécaniciens.

— Je suis content de savoir, dit Pol. Mais quand pourra-t-on vous voir ? Les hommes demandent.

— Tu leur diras ce que je vais te montrer, et ils patienteront.

« La Voix » conduisit Pol Salou dans une chambre spacieuse, qui n'avait pour tout meuble qu'un coffret transparent.

La main invisible tourna quatre commutateurs, et c'est alors que le vieux marin connut la plus forte émotion de sa vie. Sur une des faces de l'eidophone, l'incendie du Bourget s'éteignait. Sur la deuxième, l'Odéon reflétait les derniers décombres de la préfec-

ture, qui s'écroulait avec fracas. La troisième montrait les mineurs de Kerroz au travail. La dernière déroulait le Conseil de guerre des Rouges de Paris, et la parole rageuse de Bonteff retentissait.

— Regarde, Pol, disait la voix. Tandis que nos amis travaillent comme tu vois, le grand chef rouge peut bien crier — tu l'entends comme s'il était ici — nous saurons bien le mater, quand nous voudrons.

Pol Salou remplissait ses yeux du quadruple spectacle, un effroi et une joie en même temps au cœur. Il demanda :

— Les camarades aimeraient voir ça aussi. Ça leur donnerait courage.

— Prends les vingt premiers que tu rencontreras, Pol.

Les vingt accoururent. L'eidophone continua.

Les Bretons regardaient de tous leurs yeux, écoutaient de toutes leurs oreilles, vibraient de tout leur corps et de toute leur âme. La voix invisible expliquait les tableaux, si proche, si naturelle, si prenante, qu'il semblait aux héros qu'un voile ténu dérobaient à peine le chef à leur vue. Ils mesuraient la portée de leur travail de taupes, et le pouvoir formidable que par eux la Bretagne catholique allait accumuler pour le salut du monde. Ils vénéraient et ils aimaient l'Inconnu qui forgeait la victoire.

— Croyez en nous, disait la voix, comme nous croyons en vous. Les Trois et vous, c'est le salut...

L'eidophone, à ce moment, apportait la menace de Bonteff :

— Quand nous les tiendrons, ils ne riront plus.

— Oui, conclut l'invisible, c'est fini de rire pour eux. Car nous, nous les voyons. Et eux, ils ne nous voient pas. Demain, quand «les Deux» seront reposés, la flotte soviétique sautera.

IV

LA PENFELD ROULE DU FEU.

Le camarade Poutiloff, amiral, commandant la flotte soviétique de Brest, n'arrive pas à comprendre le sans-fil, reçu en langage chiffré, que son téséfiste préféré vient de traduire en clair. Certes le texte est limpide, mais idiot. Et le camarade Poutiloff n'en revient pas.

« Ramenez toute la flotte dans la Penfeld. Les petites unités au fond. Les cuirassés près du pont Gueydon. Les croiseurs et les destroyers alignés sur deux files, rive gauche et rive droite. Au centre, immédiatement derrière les cuirassés, massez vos pétroliers et vos bateaux-citernes. Exécutez l'ordre immédiatement et sans délai. Attaque annoncée. »

Telle était la traduction, dix fois reprise et confrontée avec le chiffre, indéniablement exacte.

— Mais ils sont fous, au ministère ! répétait Pou-

tiloff. C'est vouloir la paye !... Bande de bureaucrates et marins de cinéma !...

Très bien de bougonner, de critiquer, de maudire à distance. Mais désobéir ? Qui jamais avait désobéi au Soviet central, sans en avoir été aussitôt puni, et avec quelle cruauté ?

Poutiloff n'hésita guère. Exécuter un ordre absurde valait encore mieux que de devenir sur l'heure forçat, ou chair à bourreau. Il transmit l'ordre aux chefs d'escadre, qui transmirent l'ordre aux chefs de divisions, qui le transmirent aux commandants. Peu d'heures suffirent. Non sans jurons, la formation ordonnée fut prise, les ancres jetées, et Poutiloff en rendit compte, en chiffre :

— Ordre exécuté. Attendons instructions.

Paris ne répondit pas. Avait-il compris ? avait-il même entendu ? Brest eut beau attendre, la journée passa, et Paris s'obstina dans son mutisme. Rien à faire, que d'attendre.

Pendant que les états-majors et les équipages prenaient le repas du soir, soudain, toutes les lampes s'éteignirent sur tous les bateaux. Les hommes de quart, sur les passerelles et dans les baquets des tripodes, s'aperçurent de la panne générale, et sourirent, à peine intrigués. Les autres, depuis les fonds jusqu'aux ponts, attendirent un moment, gênés mais contents de pouvoir blaguer les « bouchons gras ». Mais les minutes s'écoulaient, la lumière ne brillait toujours pas, et les mécaniciens, les électriciens, gradés, brevetés et recrues, essayaient en vain de

téléphoner aux commandants : les téléphones faisaient grève. Les monte-charges s'accrochaient au départ et ne bougeaient plus. Les compas eux-mêmes s'affolaient. Toute la vie électrique des bateaux était arrêtée.

Pêle-mêle, hommes et officiers grimpèrent à tâtons sur les ponts. Au sifflet, les maîtres tentèrent de rétablir l'ordre. Les mégaphones retentirent. Mais dans l'obscurité, à peine trouée par quelques falots antiques, les plus résolus connurent le frisson. Pourquoi ces ténèbres ? Pour quelle durée ? et quelles conséquences fallait-il prévoir ? Et les grands chefs avec toutes leurs dorures, ils n'y voyaient donc que du feu ?

Presque en même temps, les cuirassés *Lénine* et *Djerzinski* tressaillirent. Deux traits de feu sortis de la nue s'étaient abattus, l'un à droite, l'autre à gauche du pont Gueydon. Ils avaient traversé de part en part les deux vaisseaux. Une seconde, peut-être, et les colosses de la mer sautaient avec un bruit d'enfer, soulevant une houle énorme qui secoua toute la Penfeld.

Projetés comme des fétus, brisés en mille pièces par l'explosion de leurs soutes à munitions, tourelles et grosses pièces volant comme des plumes, les planches et les débris enflammés retombant sur les autres navires entassés, les hommes en miettes... les restes des carcasses de fer coulèrent, obstruant l'étroit goulet. Toute la flotte était prisonnière !

En vain, les commandants cherchèrent à dégager leurs unités. Aucune manœuvre n'était possible ;

l'étrange paralysie des organes vitaux condamnait tout effort à l'impuissance, et le raz de marée, suite de l'explosion, avait emmêlé amarres, chaînes et ancres, défoncé même des plats-bords, — et comment s'y reconnaître dans cette nuit hostile ?

Mais ce n'était que le commencement des douleurs. Il fit trop clair, bientôt, sur les eaux de la Penfeld !

La vieille tour de la Motte-Tanguy, les bâtiments altiers du dépôt des Équipages, les rigides alignements de l'ancien bague, le pont Napoléon, le transbordeur, tout fulgura et tout hurla. Des flammèches étaient tombées sur un pétrolier défoncé. Les réservoirs qui lâchaient des jets de mazout avaient pris feu... La catastrophe totale était inévitable.

Le pétrolier n'était plus qu'un brûlot. Ses congénères, incapables de s'écarter de lui, flottaient sur un lac enflammé. Leurs parois chauffées à blanc faisaient sauter leurs rivets. Fûts et citernes éclataient. La nappe en ignition s'étendait et s'épaississait. La marée la poussait vers les hangars de la passerelle, tout au fond. Des clairons, lugubrement ironiques, sonnèrent la retraite. Des mégaphones hurlèrent : « Sauve qui peut »... Trop tard !

L'incendie faisait rage partout. Les poudres, les obus, les torpilles, les tubes à gaz toxiques, les matières pour nuages artificiels, les fusées, tout brûlait, explosait, éclatait dans toutes les directions. Par grappes, les navires s'érigeaient vers le ciel impitoyable, avant de s'effondrer en écrasant les restes de leurs voisins déjà sinistrés. Par les coques trouées,

des jets de vapeur fusaiient avec fracas. Des fumées âpres, noires, vertes, jaunes, s'élevaient lourdement, couvrant le cataclysme d'un voile d'horreur.

Et le ronflement sans fin du brasier !

Parfois une rafale couchait les hautes flammes, qui lampaient alors épaves et naufragés, puis se dressaient comme furieuses, sifflaient ou rugissaient, et reprenaient sur la flotte, sur l'amoncellement ignoble des ferrailles tordues, leur besogne de mort.

Les hommes ? Sauveteurs descendus du dépôt, équipages tremblants, par milliers ils avaient été pulvérisés par les explosions, broyés par les débris, étouffés par l'épouvante. D'autres (combien ?) avaient cherché à fuir vers les rives, ou de bord en bord jusqu'à l'école des apprentis marins : folie d'agonie, que l'écrasement entre deux carènes ou l'asphyxie dans la nappe de feu avaient punie sur-le-champ.

Quelques-uns s'étaient crus sauvés, en abordant les berges alors intactes : le fléau n'épargna point les constructions voisines. De proche en proche elles s'étaient allumées comme des torches immenses. La rivière de pétrole avait débordé ; ses flots dévorants avaient léché les rez-de-chaussée. Les explosions avaient transformé les bateaux déchiquetés en milliers de boulets rouges qui défonçaient et embrasaient toitures et planchers. Le vent, saisissant les hautes colonnes de pétrole ardent, les avait déversées, tantôt par nappes, tantôt par gouttes innombrables, sur toute la largeur de l'arsenal : le port militaire n'était plus qu'une fournaise, où les hommes et les choses,

fouillis sans nom, s'abîmaient dans la plus atroce des agonies, dans un vacarme d'enfer, dans une déflagration inouïe, incessante, qui ébranlait les édifices comme des châteaux de cartes... volcan, tremblement de terre, raz de marée, déluge de feu... toute l'horreur d'une fin de monde... le puits de l'abîme ouvert par des démons...

Le soleil levant éclaira un spectacle d'horreur, que la journée entière ne suffit pas à apaiser.

Les Bretons de Brest, terrifiés par l'étendue et la soudaineté du désastre, laissaient partager leurs âmes entre la crainte des représailles et le vague espoir d'une délivrance tant désirée. Ils soupçonnaient que la Justice était en marche, avec sa sœur la Liberté !... Bretagne est immortelle.

Sous le rocher de Guiligui, les chefs d'équipe réunis autour de l'eidophone avaient assisté, angoissés et à la fois orgueilleux et confiants, aux scènes atroces de la Penfeld. Au matin, « la Voix » leur avait adressé une seule phrase :

— Merci à tous : vous avez vu les premiers fruits des travaux de la mine ; nous ferons mieux, s'il plaît à Dieu.

A la même heure, un sans-fil en langage chiffré parvenait à S. Exc. Bonteff, chef soviétique des Affaires françaises à Paris :

« Flotte de Brest massée dans la Penfeld, tout entière détruite par incendie. Arsenal anéanti. Pertes incal-

culables. Poutiloff, commandants, équipages, etc., disparus en masse. Partirez, ou sauterez. LES TROIS. »

Bonteff appela Bourlissoff.

— Partez pour Quimper et Brest. Exécutez Tchang Li Wang. Organisez la Terreur. Vous avez pleins pouvoirs. Soyez cruel. Moscou peut nous rendre responsables de ces incidents idiots : écrasez la révolte. Allez.

V

LES REPRÉSAILLES DES ROUGES.

Une heure après, le maréchal Bourlissoff était à Quimper, bien que les avions les plus rapides eussent péri au Bourget. Tchang Li Wang et tous les chefs de service l'attendaient à l'hôtel de ville, dans la salle des mariages.

— Au rapport ! commanda le grand chef.

Tchang Li Wang s'avança.

— Vous n'avez pas prévu la garde de la préfecture, pendant que vous massiez trop de troupes au cap Horn. Première et deuxième faute. Qu'avez-vous à dire ?

— Je devais supposer l'ennemi en force...

— On ne suppose pas. On doit savoir. Et l'incendie ?

— Aucune trace du ou des malfaiteurs. Tout a été détruit.

— Pourquoi les pompes n'ont-elles pas fonctionné ?

— Le matériel était en bon état.
 — Il n'a pas marché.
 — Nous n'y comprenons rien.
 — Quelles mesures avez-vous prises depuis ?
 — J'ai porté la peine de mort contre quiconque serait convaincu...

— Il fallait punir toute la ville. Troisième faute. Et la Tchéka n'a rien trouvé ?

Le commandant de la Tchéka, debout devant la table de l'enquêteur, répondit :

— Mes hommes ont fouillé, interrogé, menacé...
 — Et rien, n'est-ce pas ?
 — Rien.
 — C'est avant le coup qu'il fallait veiller. Vous avez trahi.

L'un après l'autre, les chefs durent comparaître.

La conclusion fut nette : Tchang Li Wang, le chef de la Tchéka, le général commandant la place, le préfet soviétique, condamnés à mort. Six officiers généraux, destitués et condamnés aux mines de Sibérie.

— L'exécution des quatre condamnés à mort immédiatement, commanda Bourlissoff. Le départ des forçats, cette nuit, aussitôt les chaînes rivées aux pieds, aux mains et au cou. Quant à la troupe, demain matin, chaque régiment sera décimé, officiers compris. Enfin, la ville sera punie. Siao-Pan, que je nomme gouverneur et qui choisira ses chefs de service sous sa propre responsabilité, fera demain matin afficher mon texte dans toutes les rues.

Un silence lugubre tomba. La police saisit les condamnés, les uns pour être « ferrés » et expédiés, les autres pour être fusillés sur le Champ-de-Bataille. Pas de mise en scène. La mort ou le bain, sans phrases. L'avion de Bourlissoff repartit, cap sur Brest, sans plus ample informé.

Le lendemain matin, les habitants apprirent avec stupeur, par les feux de salve répétés, que les forces soviétiques payaient la dette de leur défaite. Mais ils n'eurent pas le loisir de se réjouir, voyant les loups se manger entre eux : les affiches partout apposées organisaient la Terreur ! Le décret de Bourlissoff ordonnait en effet :

ARTICLE PREMIER. — Quimper et la banlieue (Kerfeunteun, Penhars, Ergué-Armel) sont mis en état de siège.

ART. 2. — Toute circulation est interdite, de jour et de nuit, à tout civil, même muni d'un sauf-conduit, même venant des autres localités.

ART. 3. — Tout achat et toute vente sont interdits aux civils.

ART. 4. — L'eau, le gaz et l'électricité sont coupés à toute la population civile. Tous les modes d'éclairage et de chauffage sont interdits.

ART. 5. — Des rondes et patrouilles feront des appels nominaux et des visites domiciliaires à toute heure.

ART. 6. — Elles tireront, sans sommation, dans toutes les portes et fenêtres ouvertes.

ART. 7. — Pour tout contrevenant, une seule peine :

la mort pour lui-même et pour chacun des membres de sa famille, sans distinction d'âge ni de sexe.

ART. 8. — Le gouverneur répond sur sa tête de l'exécution de ces ordres.

ART. 9. — Ce décret sera exécutoire une heure après l'affichage. Il sera rapporté à la discrétion du Soviet central.

Une heure après, la ville était séparée du monde extérieur, comme une pestiférée, par des sentinelles bouchant toutes les routes. Les réservoirs, aux sources de Prat-an-raz, étaient fermés. L'usine à gaz, près l'ancien étang des Couleurs, et l'usine électrique arrêtaient leur débit pour les habitants. Plus de vivres. Plus d'activité. La mort plus ou moins lente, irrévocable. Les mamans pleurèrent sur les petits. Les pères étouffèrent des menaces. Tous se voyaient ensevelis vivants dans des tombeaux. La ville devenait un cimetière, l'angoisse écrasait tout...

Plus d'une bouche maudit alors « les Trois ». On était malheureux sous le joug des Rouges, c'est entendu, mais on vivait. Si ces « Trois » — et d'où sortaient-ils, ceux-là ? des bandits ? des fumistes ? des bolchevistes mécontents ? que pouvaient-ils ? pourquoi se cachaient-ils ? — si ces « Trois » n'étaient pas venus aiguillonner les Russo-Asiatiques, qui sait si l'on n'aurait pas fini par les humaniser, avec le temps ? C'est bien la peine, n'est-ce pas ? d'exciter les bêtes enragées ?...

Oui, « les Trois » avaient fort mauvaise presse, à Quimper !

La journée se passa, torturante, interminable... et combien d'autres, pareilles ou pires, suivraient celle-là !... Jamais, jamais la délivrance ne surviendrait... que par la mort. Mourir était toute l'espérance des Quimpérois.

Le soir même, Hervé Le Guyader, le tisserand de la rue Denvel, tourna par habitude le commutateur de son petit atelier : la lumière brilla. Stupéfait et craintif, il l'éteignit bien vite. Mais il courut au robinet de la cuisine : l'eau coula comme aux beaux jours. Il baissa la manette du compteur à gaz et celle du tuyau d'amenée au réchaud : le gaz siffla ; il l'alluma sans difficulté... et il l'éteignit. Il n'osa pas avertir les voisins. Mais il se sentit un peu renaître. Il attendrait. Il saurait bien si l'arrêté lugubre avait été rapporté. A demain les affaires sérieuses !

Seulement, quand il s'en fut coucher, une flambée de lumière, rapidement évanouie, jaillit dans la vieille demeure des Coatdéro, en face. Puis des éclairs peureux parurent traverser les chambres l'une après l'autre. Si bien qu'Hervé Le Guyader s'endormit, intrigué mais content, et rêva des clartés immuables du Paradis. L'arrêté soviétique, là-haut, n'avait pas cours.

Sur terre non plus, du reste.

Parce que « les Trois » ne voulaient pas.

Les postes de garde au gaz, aux réservoirs d'eau, à l'électricité, avaient été massacrés dans l'après-midi, sans qu'aucune troupe ennemie eût été aperçue.

Eux remplacés et doublés, leurs successeurs avaient été massacrés presque aussitôt, sans bruit, sans qu'aucun mouvement eût trahi la présence d'adversaires.

Les hommes désignés pour une nouvelle relève s'étaient mutinés. La Tchéka les avait fusillés sur l'heure, et ses plus odieux bourreaux, des Mongols et des Lettons, avaient pris la garde aux trois établissements menacés. Un quart d'heure après, sans un cri, tous étaient morts. Une panique insensée s'empara de la garnison. D'autorité, un cosaque inconnu rouvrit toutes les conduites, — ce que Le Guyader ne pouvait pas deviner !

Dans l'ancien cabinet du maire, à l'hôtel de ville, un dialogue étrange s'était établi.

S. Exc. Siao-Pan, resté seul, avait entendu une voix grave, impérieuse, toute proche, l'interpeller.

— N'appellez pas, disait-elle. Ne sonnez pas. Écoutez. Vous allez immédiatement rapporter le décret Bourlissoff, ou bien vous mourrez.

— Et si je le rapporte, Bourlissoff me fera fusiller.

— A Bourlissoff, on peut échapper. Aux « Trois », jamais. Choisissez. A l'instant. Notez aussi : pour un Quimpérois molesté, dix officiers rouges seront exécutés. Que décidez-vous ?

Une sueur froide coula sur les membres de Son Excellence. Résister ? Mais allez donc lutter contre des ennemis surnaturels, invisibles, tout-puissants ! Obéir ? Mais l'article 8 du décret !...

Fataliste, Siao-Pan préféra échapper d'abord au

danger immédiat, quitte à s'arranger pour éviter plus tard la fureur du maréchal.

— L'arrêté sera rapporté, dit-il.

— Sonnez, ordonna la voix. Donnez vos ordres en ma présence.

Et Siao-Pan, la mort dans l'âme, s'exécuta.

VI

BOURLISSOFF A PORTSALL.

Quelques minutes de vol, et le maréchal Bourlissoff était arrivé de Quimper au terrain d'aviation de Guipavas, d'où l'avionnette du directeur du port aérien l'avait immédiatement conduit à l'hôtel de ville, récemment construit sur la place de la Liberté.

L'enquête fut rapidement menée, à la tartare.

— Pourquoi Poutiloff a-t-il remis la flotte dans la Penfeld ?

— Un sans-fil chiffré le lui avait ordonné.

— Chiffré ?... Mais de qui ?

— Le chiffre portait la signature convenue du camarade Bonteff.

— Mais Bonteff n'a rien transmis du tout. Un ordre aussi parfaitement idiot !! Poutiloff aurait dû se renseigner, nous avertir, attendre. Le dernier des crétins se serait méfié !

— Le camarade amiral a demandé par sans-fil chiffré des explications, sans réponse. Furieux, esti-

mant l'ordre à sa valeur technique, quand même il a obéi.

— L'imbécile !...

Ce fut toute l'oraison funèbre du disparu et de sa flotte. Comme il était vraiment trop tard pour le punir, Bourlissoff n'avait qu'à venger le désastre sur les autorités soviétiques et sur les Brestoï. La place du Château retentit de fusillades persévérantes, à l'usage des grands chefs à supprimer.

Quant à la population civile, Bourlissoff allait lui interdire l'eau et le feu, comme aux Quimpérois, la faire périr de faim et de soif dans les habitations transformées en autant de prisons.

Mais avant de dicter l'ordre de mort, il devait se rendre à l'Arsenal pour évaluer les dégâts subis par la flotte et par les édifices qui bordaient ou dominaient la Penfeld. La fumée persistante, l'odeur de pétrole et de peinture brûlés, les rues défoncées çà et là par la chute de quelque débris monstrueux arraché des vaisseaux par une explosion, ces indices prouvaient assez l'étendue du cataclysme. Bourlissoff se hâta.

Du petit pont flottant, aucune trace ; la nappe de pétrole l'avait dévoré, avant de s'étendre vers le large. Le grand pont montrait encore des ferrailles tordues et pendantes, sur lesquelles des restes de planchers achevaient de s'éteindre. Au-dessous, dans le port, un amas de choses innommables, hétéroclites, hideuses : un cercle de l'enfer !

Et tout cela pour un ordre en chiffre, que le gouvernement n'avait pas expédié, qui était fou, auquel

la discipline soviétique — la peur — avait fait obéir ! D'où était venu l'ordre ? qui possédait le code secret ? « Les Trois » avaient menacé de faire sauter la flotte : avaient-ils trouvé ce moyen ? Mais qui étaient-ils ? Combien ? Quelles ressources ? Puisqu'ils demandaient des millions, ne pouvait-on pas conclure, sans doute, qu'ils manquaient des fonds nécessaires à leur folle entreprise, mais aussi que leurs desseins étaient grands, comme leur appétit ?... Que penser et que faire ?

Se soumettre, payer, s'avouer vaincu... jamais !

Mais résister, c'était amener quelles aventures ?...

Le maréchal, pensif, revint à l'hôtel de ville. Il ne jeta même pas un regard à son fidèle pilote, qui attendait près de l'avionnette. Il n'adressa la parole à aucun des employés de tout grade qui s'empressaient peureusement. Il gagna la grande salle des séances du conseil municipal, et il écrivit :

« Ordre d'amener dix bataillons de pionniers rouges, avec leur matériel, pour désobstruer l'arrière-port. Ordre de réquisitionner Brestois et Brestoises, de quinze à cinquante ans, pour aider aux travaux de jour et de nuit, sans arrêt, le repos légal du cinquième jour étant supprimé. Ordre de réquisitionner les vivres dans toutes les communes du département, pour les travailleurs soviétiques de Brest. Ordre à toutes les garnisons de Bretagne d'envoyer des renforts par fer, par mer, par air, dans le plus bref délai. Demande à Paris de remplacer les navires sinistrés par des unités tirées des ports européens, armées

en guerre, et deux fois plus nombreuses et plus puissantes que la flotte détruite. » Enfin (mais cette dernière feuille était écrite en chiffre et devait être confiée à un avion choisi) le maréchal annonçait au Soviet parisien le vol du code secret par inconnu, probablement par quelque émissaire des « Trois », dont il fallait bien reconnaître l'existence. De toute urgence, on devait changer le chiffre, quelque travail qu'il fallût s'imposer.

Les ordres remis aux employés avec des menaces, Bourlissoff sortit, tenant à la main la missive chiffrée. Somme toute, pensait-il, le plus sûr était de la remettre à son pilote personnel, dès le retour à Quimper. Une heure après elle serait à Paris, et la réponse ne traînerait pas. Salué sur le seuil par tout le personnel enfin débarrassé du tout-puissant, il donna distraitement le pli au pilote, et, en s'asseyant derrière lui, il ordonna :

— Guipavas. Aussitôt Quimper. De là, tu iras seul à Paris porter ma lettre et tu attendras la réponse.

Le pilote, attentif à ses commandes et à ses appareils, inclina la tête en signe d'affirmation, et l'avionnette décolla. Elle survola la rue Karl-Marx (ancienne rue Jean-Jaurès) : quelques secondes, et au carrefour du Coq-Hardi, quand il ne restait plus qu'à piquer sur le champ d'aviation, le pilote bloqua la direction vers le nord-nord-ouest ; il ralentit au maximum ; et, lâchant le manche à balai, il se tourna vers son passager somnolent :

— Excellence, dit-il...

L'Excellence tressaillit. Cette voix ? ! Mais elle n'était pas la voix ordinaire du pilote... Ce timbre, cet accent, ce ton railleur, où Bourlissoff les avait-il donc entendus ?

— Excellence, nous allons d'abord à Portsall. Paris sera content de savoir si les deux cent vingt millions avaient été versés par les défunts Tchang Li Wang et Bourlissoff.

Bourlissoff, confondu, fixait l'aviateur comme s'il avait voulu le transpercer de ses regards éperdus. Mais le casque, les lunettes, le passe-montagne cachaient le visage avec une stricte rigueur. A coup sûr, ou bien l'homme trahissait ou bien... ou bien ce n'était plus le même homme, et alors ? ! D'un bond, le chef rouge se dressa, prêt à la lutte.

Déjà un revolver s'appuyait sur son front :

— Du calme ! commanda le pilote. Une balle est si vite entrée dans une cervelle ! J'ai bien dit « défunt Bourlissoff », mais nous laisserons à votre cher ami Bonteff le soin charmant de porter et d'exécuter la sentence, à son gré. Vous allez être bien sage, en attendant. Du reste, nous survolons la Manche, et un geste imprudent suffirait à vous perdre irrémédiablement, même avant l'heure. Ne craignez rien pour moi : je m'en tirerai !

Sournoisement, le bolcheviste s'était rassis. Il épiait une défaillance possible du regard de son adversaire. Il supputait ses chances de salut : parachute, conquête des commandes de l'avionnette, meurtre de l'aviateur, incident imprévu... et ses chances lui

parurent minuscules. Il se résigna, en Slave fataliste : nitchévo !

— Comme vous voudrez ! fit-il en se rencognant.

— Surtout pas de bêtises, répondit l'inconnu. Je ramène la machine sur le continent. N'essayez pas de me donner des distractions dangereuses quand j'aurai le dos tourné.

— Je vais me gêner, peut-être !... lança l'imprudent, trop prompt à ressaisir le fil ténu de l'espérance.

— Assez causé. Je vous ficelle. Et pas de mouvements intempestifs, je vous prie.

Le massif maréchal s'était relevé. D'un revers, il avait fait sauter le revolver, et ses deux mains velues s'avancèrent pour agripper la gorge du pilote, qui recula. L'avionnette allait toujours, tirée par son moteur vers l'Irlande lointaine. Mais les gestes brusques, les sauts des deux hommes luttant, tout le poids porté par à-coups du même côté... les secousses dans toutes les directions se succédaient. L'appareil tanguait et roulait. Son équilibre pouvait être rompu par un choc plus violent. Il fallait en finir. Un direct à la pointe du menton envoya Son Excellence rouge au pays des songes. Elle s'affala, *knocked-out*.

Vivement le vainqueur se dépouilla de ses gants. Ses doigts effilés et nerveux, des doigts de jeune fille, enroulèrent un filin autour des coudes du maréchal ramenés sur le dos et joints presque à se toucher ; les chevilles furent serrées solidement ; une ceinture attachait le corps inerte à la carlingue, et vogua la

galère ! Cap sur le Guilligui, tous gaz dehors ; l'air est pur, la route est large, le prisonnier peut se réveiller quand il voudra : réduit à l'état de ballot, il est inoffensif.

— C'est ainsi que passe la gloire du monde ! déclara l'aviateur satisfait.

Quand Bourlissoff se réveilla, tout endolori, il ne put s'empêcher d'éructer un blasphème et une malédiction.

— Silence à bord ! ordonna le vainqueur. Votre pilote est dans le café intitulé « Paradis des Soviets », au coin de la rue de la Vierge-Rouge. Il cuve son vin. Il ne finira pas de sitôt, je vous en réponds. Quelle capacité, monseigneur ! Mais vous voyez, vous n'avez pas perdu au change : confort et sécurité...

— Ah ! murmura Bourlissoff, c'est la voix inconnue, c'est celle qui avait menacé notre conseil de guerre !...

Doucement, face à la mer, où le soleil tombait, l'avionnette se posa sur la sable, dans la baie de Port-sall.

— Ce tacot ne vaut rien, déclara l'inconnu.
Et il l'incendia.



UN DIRECT A LA POINTE DU MENTON ENVOYA SON EXCELLENCE ROUGE AU
PAYS DES SONGES.

VII

LE SERMENT DES TROIS CENTS.

De toute évidence, les Soviets ne tarderaient pas à exercer des représailles terribles. La préfecture de Quimper, la flotte de Brest, les menaces portées jusqu'au Conseil de Paris, les millions exigés, la disparition de Bourlissoff, la guerre déclarée, le pouvoir soviétique bafoué et tenu en échec, c'en était trop ! Moscou ne pouvait pas ne pas réagir, et les Trois feraient bien de se garder.

La mine de Kerroz, fouillée à outrance, fournissait des matières radiifères de plus en plus abondantes. Des bateaux camouflés apportaient des charges de fer, d'acier, de cuivre. Des hélicoptères silencieux et invisibles, de jour en jour multipliés dans l'usine souterraine, sortaient par escadrilles entières, sans pilotes, dirigés seulement par les ondes cylindriques émises du Guiligui, et revenaient chargés d'un matériel multiforme : de quels ports, par quelles gares, grâce à quels complices, Dieu le sait. En vérité, le

cerveau qui dirigeait l'entreprise comptait parmi les plus puissants, et les Bretons à son service valaient les plus experts et les plus courageux.

Mais le nombre manquait.

Les Trois tinrent conseil. Leurs calculs aboutirent à cette conclusion :

— Trois cents hommes de plus sont immédiatement nécessaires. Pour associer tout le département à la guerre nationale, nous demanderons sept volontaires à chacun des quarante-trois cantons.

Dans chacun des cantons, les Trois avaient su relever les restes écrasés de l'Action catholique. Quarante-trois hommes, intelligents et énergiques, attendaient les ordres pour marcher, prêts à tout, et sachant bien qu'au moindre soupçon les Rouges les feraient mourir dans les pires tortures, sans épargner leurs familles. D'avance, ils avaient souscrit à leur sacrifice ; à eux aussi, la mort serait un gain ! Tous en même temps furent alertés par la voix connue d'eux. Tous en même temps recrutèrent en secret les volontaires, choisis parmi les plus robustes, les plus dévoués, les plus éclairés des militants, troupe digne des compagnons de Noménoé, des hommes d'armes de Richemont, des zouaves de Lamoricière.

Par groupes très fractionnés, les trois cents se rendirent de tous les points du territoire finistérien, dans la forêt centrale du Crannou, dont les sous-bois et les fourrés offraient l'abri le moins précaire. Pol Salou les attendait.

Le vieux marin, affiné par la grande œuvre elle-même et par la conscience de l'heure tragique, retrouva dans son cœur de Breton les accents de l'héroïque Mathathias (1).

— Vous avez vu, dit-il aux hommes frémissants, vous avez vu vos villes et vos bourgs, vos maisons, pillées, déshonorées par l'étranger païen. Nos églises sont profanées ou détruites. Nos vieux ont été massacrés. A nos enfants, quel sort réserve-t-on ? C'est l'heure de la bataille. Vous savez que les Trois la mènent rudement. Elle sera plus rude. Combien d'entre nous en sortiront vivants ? Peut-être aucun. Combien de temps combattrons-nous ?... Tant qu'il faudra : c'est tout ce que je sais. Aurons-nous la victoire ? Nous, ou ceux qui se lèveront pour nous venger, oui, nous vaincrons. Notre armement est formidable. Vous le renforcerez. Il deviendra irrésistible. Mais qu'il soit bien entendu que vous acceptez, tous, trois conditions de votre enrôlement au service du pays : l'obéissance absolue aux ordres des Trois, — le secret absolu sur tout ce que vous aurez vu, entendu, accompli dans nos rangs, — la peine de mort au premier manquement. S'il en est parmi vous qui hésitent, qu'ils se retirent : je les ferai transporter chez eux aussitôt ; ils se tairont, sous peine de mort. Ceux qui seront restés, je les conduirai au lieu marqué pour la cérémonie du serment. Après quoi, l'engagement sera irrévocable. A cette nuit !

(1) Prêtre juif qui souleva les peuples contre l'occupant étranger. Il mourut en 167 avant J.-C. Ses fils continuèrent la lutte.

Les groupes fraternisèrent bientôt, autour des provisions de bouche préparées dans une clairière. Quand Pol Salou revint et fit l'appel, les Trois cents répondirent d'une voix ferme, ceux de la montagne et ceux de la côte, les riverains du Queffleut (1) comme ceux de l'Aulne, de l'Odet comme de l'Isole, les ouvriers comme les paysans, les riches comme les pauvres, tous pareils en courage, sacrifiés d'avance à Dieu et à la Patrie, résolus à vaincre, disposés à toutes les tâches.

C'est à Rumengol que Pol Salou les conduisit. Le bourg n'existait plus, l'autel en plein air n'existait plus, l'église n'existait plus. En haine du pèlerinage, les Rouges avaient tout détruit. Les habitants qui pleuraient, des balles les avaient fait taire — Rumengol n'était plus qu'un désert. Mais il devait refleurir, et les artisans du relèvement se pressaient déjà dans ses ruines.

Quand tous furent arrivés entre les murs de l'église abattus, ils se tournèrent vers le lieu de l'autel, marqué par un grand crucifix. Deux cierges l'accotaient, leur flamme abritée sous une gaine de verre. Un bénitier de cuivre. A même le sol, amoncelées, de petites hermines d'étoffe noire, une croix rouge cousue au milieu de chacune. Dans la nuit claire-obscur, des hauteurs sereines du firmament, il descendait comme une paix sur les âmes de bonne volonté...

L'évêque parut, plus pâle qu'aux jours tranquilles

(1) Le Queffleut, rivière de Morlaix ; l'Aulne, de Châteaulin ; l'Isole de Quimperlé.

d'avant l'invasion, plus amaigri encore, ses longs cheveux blancs en auréole, très droit, type à la fois de paternelle majesté et de douleur incomparable. Son regard sembla se poser sur chacun de ses fils, comme pour soupeser les provisions d'héroïsme qu'ils venaient offrir pour les autels et les foyers. Longuement, tandis que les hommes se portaient avidement vers lui, le Pontife, qui s'était prodigué pour son peuple et qui au jour du péril se confiait à leur fidélité, parut scruter les âmes. Puis il parla.

— Vous allez défendre la justice, dit-il. Dieu vous défendra. Vous n'êtes que trois cents ; ils sont cinquante millions ; mais David, cet enfant, triompha du géant Goliath ; et Gédéon et ses trois cents fidèles tuèrent cent vingt mille Madianites, à la bataille de Bethsetta (1). Vous porterez la terreur chez l'ennemi : puissiez-vous, vainqueurs en tout et partout, rester toujours sains et saufs ! C'est Dieu qui forme vos mains au combat et vos doigts à la guerre : comptez sur lui ! Mais rappelez-vous que les saints ont vaincu par la foi et non par l'épée : c'est Dieu qui donne la victoire ! Restez dignes de lui (2). Mes enfants, nous allons vous demander le serment. Si vous voulez vous retirer, il en est temps encore : vous êtes libres.

Aucun ne bougea. Ces âmes de granit ne savaient ni trembler ni forligner.

(1) Gédéon, paysan juif qui délivra son pays, XIII^e siècle avant J.-C.

(2) Ces phrases sont tirées du Pontifical, à la bénédiction des armes et du chevalier.

L'évêque alors sembla grandir encore. A la troupe attentive, il demanda (1) :

— Jurez-vous de croire toujours en Dieu et en l'Église ?...

— Nous le jurons, clamèrent toutes les voix.

— Jurez-vous de défendre Dieu, l'Église et la Patrie, et de mourir pour eux s'il le faut ?

— Nous le jurons.

— Jurez-vous de défendre les faibles ?

— Nous le jurons.

— Jurez-vous de ne reculer jamais devant l'ennemi ?

— Nous le jurons.

— Jurez-vous de combattre, sans trêve ni merci, les infidèles soviétiques et chinois ?

— Nous le jurons.

— Jurez-vous d'obéir à vos chefs religieux et militaires, avec une discipline totale ?

— Nous le jurons.

— Jurez-vous de ne mentir jamais ?

— Nous le jurons.

— Jurez-vous de ne trahir jamais aucun des secrets des Trois ?

— Nous le jurons.

L'évêque alors parut hésiter un instant, puis il affirma sa voix et il posa la question suprême, lentement.

— Mes enfants, acceptez-vous librement de mourir, s'il le faut, pour Dieu et la Patrie ?

(1) Les sept premières questions sont tirées du *Code de l'honneur de la Chevalerie*.

— Nous acceptons !...

Des larmes dans les yeux, l'évêque se pencha vers les hermines noires garnies de croix rouges. Il les bénit, et chaque volontaire vint à son tour recevoir le symbole de son engagement. En donnant à chacun l'accolade rituelle, le pontife disait :

— Que cette croix bretonne, figure de la Croix, de la Passion et de la mort du Christ, ton Sauveur, protège ton corps et ton âme ! Puisses-tu, par la bonté divine, revenir sain et sauf à ta famille, après la victoire !

Une prière encore tous ensemble, une dernière bénédiction du pasteur proscrit, et les hommes, les nouveaux croisés, rentrèrent silencieux dans la forêt du Cranou. Par toutes les voies, un à un ou par petits groupes, ils devaient gagner les ports de la côte armoricaine, de Plouescat au Conquet et à Camaret, pour y être embarqués secrètement par mer ou par air à destination du Guiligui.

Et après, bientôt, demain peut-être, en route, à l'aventure de Dieu !...

VIII

L'AIR CONTRE L'EAU.

Les Trois ne pouvaient détruire l'ennemi qu'en divisant ses forces. Ils résolurent d'abord de se débarrasser de la menace maritime. Non pas qu'elle fût la plus angoissante. D'une part sa disparition, obtenue par des moyens inconnus de tous, frapperait les esprits et pourrait terrifier l'armée rouge. Et, d'autre part, il convenait de retarder, si possible, la grande offensive que tenteraient, sans aucun doute, l'aviation et l'armée des soviets. Une fois le jeu libéré de ces pions secondaires qu'étaient les bateaux, tout l'effort se porterait et ferait masse de choc, aux frontières de terre.

Le pli chiffré que Bourlissoff avait confié à son pseudo-pilote avait été aussitôt mis en clair. C'était chose facile, le code secret ayant été tout bonnement dérobé, à la préfecture de Quimper et au centre d'aviation du Bourget, au moment de les incendier !

Avant toutefois de faire porter l'avis au Soviet central, les Trois y ajoutèrent une précision :

— Envoyez l'escadre de Lorient et celle de Cherbourg. Renforcez chacune de toutes les unités que vous pourrez, au moins les plus rapides du littoral français, espagnol, portugais, irlandais, anglais et belge. Point de ralliement : cinq milles au large d'Ouessant, à la hauteur de la pointe de Créac'h. J'y serai. Je répartirai les forces, de manière à bloquer le nord, l'ouest et le sud du département révolté. Alors l'armée poussera par l'est, et nous ferons du pays un désert sans habitants et sans habitations.

Les Trois signèrent « Bourlissoff », apposèrent le sceau réservé du maréchal, et par un avion pareil à ceux du service soviétique, ils l'expédièrent à Paris. En même temps, un sans-fil informa Bonteff de son arrivée imminente avec ce détail trompeur :

« Je me livre à une enquête personnelle sur les lieux. Je n'ai aucune confiance dans les idiots de Quimper et de Brest. Mon pilote vous expliquera tout. — BOURLISSOFF. »

Pauvres bolcheviks de Paris ! Le pilote n'était autre qu'un des Trois tant haïs. Il expliqua la situation, et il reçut, avec des ordres écrits en langage secret, des instructions verbales très minutieuses :

— Tenez-nous au courant par sans-fil, lui fut-il recommandé. Nous avons hâte de recevoir les plus petites nouvelles, comme les plus grandes.

— Entendu, répondit le pilote. Je suis sûr que

vous apprendrez bientôt une grande nouvelle : celle de notre victoire !

« Notre » ! Ah ! si les soviets avaient su !...

Mais parce qu'ils ne savaient pas, ils ordonnèrent à toutes les forces navales disponibles de faire leur plein de mazout, de vivres, de munitions, et de partir dare-dare pour l'île d'Ouessant. En même temps, le grand état-major prépara une armée d'un million de combattants, dotée d'un millier d'avions à gaz toxiques, qui devait être acheminée vers le Finistère dans le délai d'un mois, les troupes de choc arrivant dès le huitième jour.

Les cinq cents hommes du Guiligui furent informés.

— Nous attirons les escadres rouges près du « cimetière des navires » (1). Nous les détruirons. Aucun de vous ne risquera sa vie. Seul, un des Trois sera exposé. Mais tous vous verrez le combat et la victoire. Poussez seulement le travail de la mine et des ateliers au maximum. La guerre maritime n'est que le premier hors-d'œuvre du régal. Les plats de résistance viendront après, et ce sera dur. Au travail!

Les escadres rouges arrivèrent au large de Créac'h et s'immobilisèrent dans l'attente des ordres supérieurs : superdreadnoughts, croiseurs ultra-rapides, torpilleurs, bateaux-ateliers, porte-avions, sous-marins, etc., se rangèrent comme pour une revue navale, par rangs et par files, dans le plus bel arroi.

(1) C'est le nom des passes profondes entre l'île et le continent.

Vraiment le spectacle en valait la peine.

Sous le beau soleil de l'automne, ces monstres d'acier, ces lévriers de la mer, ces chefs-d'œuvre du génie de la destruction, faisaient plaisir à voir...

Et en une heure le génie des Trois, plus puissant, allait tout envoyer par le fond.

Les Bretons du gouffre souterrain, quand les flottes furent mouillées et sans mouvement, reçurent l'ordre de rallier tous la salle de l'eidophone.

— Une heure de théâtre ! annonça Pol Salou.

Ils regardèrent... et les plus braves tressaillirent : que pourraient-ils, contre cette masse déchaînée ? La flotte rouge, au repos, paraissait une image de la toute-puissance.

L'eidophone tourna, et sur une autre face, ils aperçurent dix hélicoptères, modestes, un seul portant un aviateur. Aucune arme à bord ; quelques instruments bizarres. Plusieurs ouvriers reconnaissaient bien certaines pièces sorties de leurs forges, nul n'avait travaillé à les assembler : c'était l'œuvre secrète des Trois, ou de finisseurs inconnus.

Les machines avançaient doucement, dans une salle sans meubles, comme portées par un fluide mystérieux. A un geste de l'unique pilote, toutes s'arrêtèrent. L'aviateur descendit de son siège, ouvrit un robinet de la paroi du fond, et un susurrement léger chanta, comme d'un gaz qui fuse d'un joint mal assuré.

L'hélicoptère le plus proche du tuyau d'amenée s'estompa progressivement, puis le deuxième, puis les dix peu à peu, jusqu'à s'évanouir et disparaître,

comme absorbés, effacés, inexistants. Le pilote lui-même avait comme fondu. Le jet de gaz cessa de murmurer, et la voix expliqua :

— C'est vous, les mineurs, qui fournissez la matière dont je tire le gaz « invisibiliseur ». Les dix hélicoptères sont là ; le pilote les dirige ; vous entendez encore le vague bruissement de leurs organes : il va cesser. Le temps de passer dans la salle voisine, où la même matière (mais travaillée autrement) va les « désonoriser », et vous ne percevrez plus rien. Invisibles, insonores, comment déceler nos engins ?... L'ennemi sera abattu sans y rien comprendre.

A ce moment, un à un, dix fanions tricolores, dont le blanc était chargé de trois hermines, parurent dans la salle de l'invisibiliseur, aux places mêmes où les hélicoptères avaient disparu. Un seul, plus grand, semblait conduire les trois groupes de trois.

— Suivez la marche des fanions, commanda la voix.

Les fanions palpitaient, comme soulevés par le très doux déplacement d'air : une procession de drapeaux, à peine entendue, sans porteurs, sans déviation aucune, — l'obéissance parfaite au chef de file, la halte soudaine et brève dans la salle de l'insonoriseur... et peu à peu les dix flammes de France et de Bretagne s'éloignèrent, absolument inentendues, dans les profondeurs du souterrain enchanté.

Les hommes, opprimés mais fervents, attendaient encore.

Ils avaient vu les monstres rouges, ils avaient vu les petits engins aériens bretons. Qu'allait donner la

rencontre des adversaires, si disproportionnés en nombre comme en force apparente ?

L'eidophone tourna de nouveau.

La mer. Les rochers du Créac'h, déchirés, noircis, torturés par les lames et par les embruns venus du fond des Amériques. Des varechs sur le granit. Au large, un peu, les pachydermes et les lévriers d'acier, rempart de la puissance soviétique. Au haut des mâts tripodes, les guetteurs veillent. Leurs yeux sont clairs. Leurs lunettes et leurs jumelles sont sans rivales. Leur courage est intact. Leur mépris pour l'ennemi catholique est absolu... Le monde n'est-il pas leur esclave ?

Les insensés !... La mort veille. Elle vient sur eux. Elle les frôle avant de les engloutir. Son visage sans lèvres rit de toutes ses dents. Sa faux se réjouit et tremble d'allégresse : des milliers d'hommes, ensemble, vont se coucher sous elle dans le champ immense de l'Océan...

A mi-côte de la falaise, un rocher s'est ouvert. Deux battants de pierre ont glissé sur des charnières secrètes à droite, à gauche. L'orifice à peine libre, le plus grand fanion s'est élevé ; neuf autres ont suivi, automates fidèles qu'un fil invisible semble relier entre eux et au chef. Ils ont gagné dans l'étendue. Ils ont pris du champ, haut et large. Ils dominent toute la flotte au repos. Ils planent. Jamais faucon ne fut à pareille fête. Ils sont prêts pour la proie. Et la proie ne sait pas !...

Le grand fanion a monté plus haut que tous. On dirait la pointe d'une pyramide dont la base

serait la flotte, et dont le plan médian serait formé par les neuf hélicoptères aux fanions visibles. Soudain, les dix machines ensemble plongent dans l'air tranquille et lumineux. Elles conservent leurs distances, verticales et horizontales. Elles descendent à toucher les superstructures des plus hauts bâtiments.

Les Soviétiques de veille regardent, s'appellent, s'interrogent, s'inquiètent et s'affairent. Que signifient ces pavillons suspendus ? que peuvent-ils présager ? par elles-mêmes leurs couleurs sont une menace, et combien audacieuse ! Faut-il tirer ? Mais tirer contre des lambeaux d'étoffes ? N'est-ce pas un piège que les Bretons révoltés ont tendu aux marins de Moscou ? Sans doute, en attirant leur attention sur ces épouvantails, étranges et ridicules, en décidant leurs pièces à tonner, ils veulent ou avertir des complices ou détourner le tir qui aurait broyé des assaillants plus redoutables... Que faire ?...

Les dix flammes tricolores, rapides comme le vent, rigidement maintenues dans leur formation de bataille, ont, d'un essor unanime, regagné les hauteurs. Points imperceptibles et toujours menaçants, elles sont la Justice qui passe.

Le pilote invisible a ouvert une boîte entourée d'une couverture antiradium. Il l'a orientée vers les neuf engins obéissants, qui ont à son geste ouvert des boîtes toutes semblables. Alors, comme la herse passe et repasse broyant les mottes, ainsi les neuf hélicoptères, dirigés par le chef, ont commencé une marche infernale au-dessus des vaisseaux.

IX

MAÎTRES DES MERS.

Visibles seulement dans l'eidophone, les flammes tricolores se partagèrent en trois groupes égaux, la plus grande dominant le tout. Un trio survola les destroyers. Les deux autres trios s'immobilisèrent au-dessus du gros de la flotte, à la hauteur du second et du troisième tiers de l'immense armada. Au hasard, pointés droit vers la nue, de toutes les tourelles et de tous les mâts armés, les pièces de marine, les mitrailleuses, les tubes de torpilles préparèrent leurs bordées. Ils firent toutes les manœuvres préliminaires. Mais le tir !... Aucun projectile ne bougea. Car subitement toutes les bouches à feu refusèrent le service : la scène de la Penfeld allait-elle se renouveler, sans variante, avec la même férocité ?... Les marins bolcheviks sentirent passer la mort, terrorisés, vaincus d'avance.

Aucun jet de feu ne croula du firmament. Mais, à part neuf submersibles à peine balancés par le courant, la flotte sous-marine, comme attirée par un

aimant monstrueux, fut tout entière soulevée hors de l'eau. Un instant, elle sembla soustraite aux lois de la pesanteur, maintenue au-dessus des lames par une force contraire, et puis, d'un bloc, elle retomba. Beaucoup des unités chavirèrent et sombrèrent, perdues corps et biens. D'autres remontèrent à la surface, délestées de tout ou partie de leurs équipages. Et la manœuvre recommença... Les trois flammes tricolores, tendues par le vent d'Ouest, palpaient dans le ciel bleu.

La danse macabre des sous-marins dura quelques minutes. A chaque soubresaut, la flottille rouge s'amenuisait. Les officiers ne tenaient plus les équipages affolés. Fuir ! fuir ! c'était le cri des survivants... mais, imperturbable, la diabolique puissance attirait, repoussait, anéantissait à son gré, comme si elle se fût livrée à je ne sais quel jeu infernal. Des marins sautaient par-dessus bord, s'accrochaient à des épaves, grimpaient par des cordes tendues jusque sur les gros bateaux, tous intacts jusqu'alors. Les hurlements des hommes couvraient la voix innombrable des flots.

Quand il ne resta plus que les neuf sous-marins épargnés, le ballet sinistre s'arrêta. D'eux-mêmes, les petits bâtiments, entraînés par la force irrésistible de l'ennemi aérien, se rangèrent en vol d'hirondelles : un, trois, cinq, et voguèrent en surface, de conserve, malgré l'inertie de toutes les machines et des gouvernails. Les marins demeurés à bord ne réagissaient plus : qui peut lutter contre le mystère ?



LA DANSE MACABRE DES SOUS-MARINS DURA QUELQUES MINUTES.

Ils furent ainsi conduits un peu au large, et de nouveau, sans aucune manœuvre visible, ils s'arrêtèrent net. Alors deux destroyers, les plus rapides de l'Europe, vinrent sur les flancs du groupe, comme pour le protéger... Et plus rien ne bougea.

Sur les vaisseaux spectateurs des prodigieux naufrages, une panique inouïe sévissait. Forcer les feux, agir sur les organes quels qu'ils fussent, exécuter des ordres... impossible ; de là-haut tombait une force paralysante, à laquelle nul engin n'arrivait à se soustraire. L'attente énervait. Quel cataclysme était caché dans la nue ?...

Les Russo-Chinois attendirent peu.

Toutes les files paires de l'armada firent un à-gauche parfait, tandis que les files impaires restaient fixes comme autant de Prométhées enchaînés sur leurs rochers. Droit devant elles, droit impeccablement, les files impaires avancèrent, d'une vitesse sans cesse accrue. Les cris d'effroi retentissaient.

— Mais ils sont fous !... Ils vont nous couper par le milieu !... Mais arrêtez donc !... Arrêtez !...

Sourdes, muettes, mais dirigées avec une précision affreuse, les files mobiles heurtèrent les files immobiles, avec un fracas de tôles entrechoquées. Coques éventrées, avants écrasés, bateaux mâtés sur leur arrière et s'enfonçant avec des gargouillements immenses, des remous, des sifflements, dans des gouffres qui ne savent pas lâcher leurs proies. Une moitié de l'armada défonçant l'autre, non sans s'avantier elle-même et perdant des unités. Puis les rangs

des bâtiments encore à flot se rétablirent, ou plutôt furent rétablis, dans un ordre impeccable. Était-ce la fin du châtement ? Ou bien l'ennemi invisible jouait-il le chat et les souris, regroupant les forces rouges pour mieux les écraser ?

Les rangs pairs firent un à-gauche vers les rangs impairs. Ils avancèrent, béliers bondissants, vivants, acharnés. Ils abordèrent leurs frères de combat par le travers. Ils les coulèrent. Eux-mêmes, épuisés par l'effort, leurs membrures craquant de partout, leurs étraves engagées dans les coques adverses et ne pouvant s'en détacher, eux-mêmes, pour la plupart, périrent dans leur sombre victoire. Équipages, états-majors, tous, s'abandonnant enfin à l'agent qui brassait les vaisseaux ensemble comme le vendangeur foule dans la cuve les grappes écrasées, ils ne formaient plus qu'une masse amorphe, réduite à l'impuissance totale, mûre pour l'holocauste.

Impitoyable, l'Invisible laboura l'étendue glauque de droite à gauche, de long en large, balançant les vingt mille tonnes comme des graviers, ensevelissant des milliards sous les lames régulières et avides, effaçant de la mer toute l'insolence moscovite, victorieux.

Une heure avait suffi.

Alors, les neuf flammes tricolores se formèrent en carré derrière celle du chef. Tandis qu'elles flottaient dans l'air, sur les flots calmes, les sous-marins et les deux destroyers suivaient, esclaves sans résistance, à travers les débris épars. Épouvantés, les rares survivants, prostrés sur leurs radeaux improvisés, regar-

daient passer les onze fantômes obéissants, sans un cri, sans un appel, sans un geste d'espoir. Un mot, un mouvement, un regard, n'était-ce pas assez pour attirer la foudre ?... Les bateaux rescapés doublèrent l'île aux Lapins et piquèrent droit, est-nord-est, sur les parages de Saint-Samson-en-Landunvez. Devant l'île Verte, ils furent arrêtés. Une voix leur cria :

— Attendez ici mes ordres jusqu'à demain. Si un homme débarque, un seul, je coulerai tout. Pour le reste, je vous rends liberté de manœuvre.

Une vie hagarde put alors renaître sur les onze bâtiments. Vivrait-on demain ? Quel serait l'arrêt du Maître de la mer ? Du moins aujourd'hui l'on vivait. Vivre !... Sortir de ce cauchemar, de l'agonie, de cet enfer du Créac'h !... sortir peut-être pour un jour, peut-être aussi pour des années... Vivre !... Ah ! que c'était beau, après ce carnage fou ! Personne n'eut envie de débarquer. Personne n'osa le moindre geste d'insubordination. La crainte, dit la Parole inspirée, est le commencement de la sagesse.

Les dix flammes tricolores furent rentrées ou cachées dans les hélicoptères ; car les Bretons du Guilguy cessèrent de les voir sur la face animée de l'eidophone. Le bruit familier des marées, les épaves du grand combat naval, quelques oiseaux de mer croassants, — la machine ne reproduisit rien autre, ce jour-là.

Les Bretons, le cœur étreint, se taisaient. L'énormité des forces domptées, l'aisance inouïe des prouesses

accomplies, le mystère des inventions, la fierté aussi d'appartenir à l'œuvre rédemptrice, la joie secrète du triomphe total entrevu, un flot immense de pensées, de sentiments, d'espoirs, submergeait leurs âmes trempées au dur creuset de la souffrance. Ils se taisaient. Sur l'eidophone éteint, ils cherchaient encore les traces de la victoire...

— Ils reviennent ! dit alors Pol Salou.

En effet, les hélicoptères avaient repris leur vol vers Ouessant.

Comme la meute revient au chenil après l'hallali, ils avaient survolé l'île de l'épouvante. Le chef, une dernière fois, avait regardé les traces du désastre. Et, un à un, par la fente du rocher aussitôt refermée sur eux, ils avaient repris le couloir sous-marin qui débouche sous le Guiligui. Chemin faisant, leurs formes, évanouies pendant l'heure formidable, avaient reparu peu à peu. Le chef, au visage couvert par le casque et le passe-montagne, aux membres engoncés dans le vêtement de vol, le chef avait de nouveau montré son corps allègre, ses mouvements jeunes, son allure souveraine. Dans la salle centrale, les dix engins vainqueurs se rangèrent dociles, silencieux, exacts.

Mais quand les Bretons cherchèrent l'aviateur pour l'acclamer, il avait disparu.

— Ma foi ! murmura un jeune électricien, si c'est un homme, il a bien gagné son souper ; et si c'est un ange, il a bien le droit d'aller se reposer dans le Paradis !

Les coups de pic des perforatrices dans la mine,

les marteaux à river et toutes les machines dans les forges et la fonderie, tous les outils et tous les engins de tous les ateliers poussèrent le travail, ce soir-là, avec une énergie et un rendement inégalés jusque-là.

Les Trois tinrent conseil.

L'heure était venue, après les essais réduits qui tous avaient réussi, de procéder par masses énormes, en réponse aux préparatifs gigantesques des Soviets. Une seule arme possible : l'aviation invisible. Le reste ne pouvait être qu'annexe et moyen de fortune. Les sous-marins débarqueraient leurs équipages dès le lendemain et seraient immergés en face de Kerguelan jusqu'à ce que les Trois eussent à les utiliser. Les destroyers, vidés de même, seraient armés par les Bretons, rendus invisibles dès que la matière radiifère le permettrait, et enfin chargés de missions spéciales, dans les ports des pays amis martyrisés par les Soviets. Quant aux marins rouges, leurs chaloupes et leurs canots les conduiraient à Brest ou ailleurs, à leur gré : il fallait bien quelques témoins pour aller annoncer aux grands chefs bolchevistes la défaite et la honte...

Jamais plus les flottes au drapeau rouge n'oseront se hasarder en pleine mer !

X

L'HOMME DU KREMLIN.

S. Exc. M. Bonteff, grand chef soviétique de la France, sablait le champagne avec des femmes et avec ses meilleurs bourreaux, lorsque la nouvelle du désastre lui fut apportée.

— Impossible ! cria-t-il.

Les femmes, à regarder ses traits soudain hideux de colère, à entendre son rugissement de fauve, les femmes éhontées tremblèrent. Elles tournèrent d'instinct les yeux vers les portes fermées : il ne faisait pas bon à l'Élysée, quand Son Excellence éprouvait un léger ennui !

— Et personne ne demande ce qu'il y a !... hurlait le Maître. Ça veut bien boire et rire, racaille que vous êtes ! Mais quand la République universelle est torpillée, plus personne, n'est-ce pas ?

On aurait entendu une fourmi marcher.

— Mais si le camarade Bonteff est fusillé, vous ne le verrez pas, vous autres ! Car je vous garantis que

vous aurez eu les yeux crevés et la poitrine fendue, avant que la camarade ait eu Bonteff !...

La femme la plus aimée se pencha :

— Vassilievitch, fit-elle, dis ton chagrin à ta Pétrouchka. Moscou n'est pas content ?

— Moscou ne sait rien encore, j'espère. Si la nouvelle est vraie, toute la flotte d'Occident, ou presque toute, les meilleurs bateaux en tout cas, la flotte a sauté au large d'Ouessant. Si Moscou m'appelle, je n'en reviendrai pas.

— La flotte ?... Toute la flotte a sauté ? Mais...

— Est-ce que je sais quels démons sont déchainés là-bas ? On n'y comprend rien. Cette Bretagne sera notre tombeau à tous. A tous, vous entendez ?

Un officier d'ordonnance entra, un pli à la main.

— De Moscou, dit-il simplement. Personnel. D'extrême urgence. Transmis en clair par T. S. F., poste de l'Élysée.

Bonteff décacheta, fébrile. Il pâlit. Il parut dévasté, vieilli, fini, à l'instant. Il jeta la feuille parmi les coupes, et en se levant avec peine, il commanda :

— Mon avion, dans cinq minutes. Conseil de guerre au Kremlin.

Une minute après, les fêtards s'étaient tous éclipsés. Les laquais seuls restaient et vidaient les fonds, joyeusement.

.....
Moscou n'en revenait pas, et Moscou fulminait. Après deux ans de soumission passive, pourquoi subitement cette révolte et ces triomphes des Bretons ?

Quand Bonteff arriva devant Moyses Schwartz, dit Mouravief, chef du pouvoir exécutif des Soviets, et devant les commissaires du peuple assemblés, ce fut comme devant des juges dont la sentence, déjà prête, n'attend plus que la signature du président.

La salle est tendue de rouge. Les tapis sont rouges, sur la table et sur le parquet. Les lustres sont voilés de rouge. La faucille et le marteau rouges sur fond noir, seuls, décorent les parois. Les sièges sont de velours rouge ; il n'en est pas pour le délégué aux affaires de France.

Le Juif allemand qui préside interroge.

— Bourlissoff devait organiser la terreur en Cornouaille, Léon et Tréguier. Or Quimper ne manque de rien, malgré les ordres donnés. Les Brestois n'ont même pas été menacés. La flotte est détruite, et l'Amérique est hors de nos prises désormais. Nous appelons Bourlissoff. Il ne répond pas. Trahit-il ? Où est-il ?

— Aucune nouvelle de lui depuis le malheur de la pointe de Créac'h. La Tchéka est muette, comme lui.

— Comment expliquez-vous les incendies de Quimper, du Bourget, de Brest ?

— Aucun incendiaire n'a paru. Aucune trace. Aucune piste possible.

— Les hommes de garde au château d'eau, au gaz, à l'usine électrique de Quimper, ont été massacrés. Par qui ?

— On n'a vu personne. Aucun indice.



QUAND BONTEFF ARRIVA DEVANT MOYSES SCHWARTZ...

— Et cette folie de la flotte se massacrant elle-même, au dire des rescapés ? Et ces sous-marins, ces torpilleurs, qui suivent on ne sait quel conducteur invisible ? Qu'en pensent vos enquêteurs ?

— Invisible, ce doit être le mot du mystère. Nos ennemis sont invisibles. Par quel procédé, nous l'ignorons.

— Il fallait savoir. Avez-vous fouillé cette baie de Portsall, où vos fameux invisibles auraient immergé nos sous-marins ?

— La flotte de Brest avait été détruite. Impossible de fouiller.

— Et les avions ? Aucun n'a survolé la baie ?

— Ils se préparent, de la Manche à l'Atlantique, à une attaque par gaz sur toute la Bretagne.

— Et ceux de la grande flotte, pourquoi n'ont-ils pas agi ?

— Les navires porte-avions étaient mouillés. Les avions au repos. Aucune manœuvre n'a pu être esquissée. Tous les appareils se sont trouvés immobilisés, sans que personne ait su comment ni par quels moyens.

— Personne n'a donc rien entendu ? rien vu ?

— Les rescapés disent avoir vu dix fanions rouges, dont le plus grand dirigeait les autres. Mais pas un bruit, pas un murmure, pas un son. Insonores autant qu'invisibles, voilà nos adversaires. Ces gens-là sont-ils capables de supprimer toutes les vibrations de l'éther, comme on disait autrefois, ou de supprimer les émissions des corpuscules de lumière, de son,

d'attraction, dans un rayon étendu à leur gré, ou de les diriger de manière qu'ils ne frappent pas les sens de leurs victimes, nul ne le sait. Quels appareils, quelles matières, quel personnel, quelles ressources financières,... nous ne savons rien, rien, rien.

S. Exc. Bonteff avait parlé avec l'énergie farouche de l'homme qui défend sa tête. Le Moyses Schwartz l'interrompit avec un sourire cruel.

— Si tu ne sais rien, dit-il, que fais-tu à Paris ? Si la Tchéka française ne découvre rien, pourquoi laisses-tu vivre ses chefs ? Si, à force d'argent, tu n'as suscité aucun espion parmi ces Bretons imbéciles, à quoi bon les millions de ta police ? Un bolchevik qui échoue toujours, Vassiliévitch Bonteff, crois bien qu'il n'est pas loin d'être un traître à nos yeux.

Sous la menace directe, Bonteff jeta rudement sa dernière carte :

— Camarade Mouravief, dit-il, si tu es assez fort pour lutter contre l'impalpable, tant mieux pour toi et pour la République universelle. Moi, je sais combattre des hommes, et des démons ne me font pas peur. Mais, je te le dis en face, camarade, ceux-là sont plus que des hommes et plus que des démons. Ils ont enlevé Bourlissoff de la circulation. Ils enlèveront qui ils voudront, où ils voudront, quand ils voudront. Ceux qui soulèvent des cuirassés et qui les jettent les uns contre les autres, comme tu peux jouer aux boules avec les têtes de tes décapités, ce n'est pas demain que ni toi ni personne les mettez à genoux.

Les commissaires du peuple, impassibles, suivaient le duel inégal et mortel, sans un mot. Par le nombre et par la cruauté, les Soviets avaient écrasé l'Europe : mais le nombre, dans la Penfeld et à Créac'h, n'avait pas plus compté qu'un fétu. Et la cruauté, que peut-elle contre l'inaccessible ? Pour la première fois, ces hommes de sang percevaient comme le grondement lointain de la foudre allumée contre leur empire de proie. Et ils songeaient.

Mouravief reprit, de sa voix coupante et calme :

— Quand l'armée doit-elle entrer en Bretagne ?

— Dans huit jours.

— Dans trois jours. Je veux. Et que cette misérable Fin-des-Terres soit aussitôt, et tout entière, chauve comme les rochers de leur Pointe-du-Raz. La dévastation absolue.

— Et les habitants ?

— Les avions à gaz les détruiront en bloc. Le pays ne sera qu'un charnier. Quant aux civils des régions occupées par l'armée d'invasion, vous les refoulerez sur les camps de concentration, dans les Cévennes.

— Et nos garnisons du Finistère ? Elles ne pourront pas porter les masques sans arrêt, tant que les gaz dureront.

— Tu as bien de la pitié pour ces moujiks, Bonteff ! Nos réserves sont inépuisables. Laisse tes Chinois et tes Lettons s'étouffer dans leurs masques. On te les remplacera. Des hommes comme nous se moquent de cent mille fils de paysans, déguisés en soldats. Fils de la terre, ils retourneront à la terre,

conclut le chef avec un gros rire. Ça leur fera plaisir.

— Donc, dans trois jours, l'invasion. Je compte, dit Bonteff, lâcher huit mille avions sur les 671 796 hectares du Finistère, pour saturer et sursaturer les maisons et les terres de nos gaz toxiques. Deux mille avions en réserve. L'armée contiendra le reste de la Bretagne et, après les gaz dissipés, occupera le Finistère, peu à peu, pour tout brûler corps et biens.

— Y compris tes amis les Trois et leurs belles inventions, compléta Mouravief. Cette fois, je t'ai pardonné et j'ai eu tort. Je veux que tu m'amènes les têtes de ces Trois, avec preuves à l'appui. Nous les ferons momifier.

— Viens les prendre ! cria une voix jeune, une voix rieuse de jeune fille. Mais prends garde à la tienne, Moyses !...

— L'espionne invisible ! s'écrie Bonteff, non sans terreur.

...Naturellement, personne ne trouva trace de la jeune fille.

XI

LA RÉPONSE DES TROIS.

Le plan de campagne était simple : barrer le centre et déborder par les deux ailes.

Bonteff, ardent à sauver sa vie et sa fortune, partagea son immense armée en trois groupements : l'aile droite, appuyée sur Dol, aux ordres du général Cheng Tou Siang ; le centre, quartier général à Rennes, aux ordres du général Ivanoff ; l'aile gauche, commandée par le général Mayersohn, établie à Nantes. Le mouvement convergent s'opéra aussitôt : Cheng Tou Siang en direction de Lesneven, par Saint-Brieuc et Morlaix ; Ivanoff sur Châteaulin, par Loudéac et Carhaix ; Mayersohn sur Quimper, par Vannes et Quimperlé. La triple marche synchronique tiendrait en respect les trois presqu'îles finistériennes : le Léon, Crozon, le cap Sizun... s'il était nécessaire, après le « nettoyage » complet par les avions, d'occuper encore le pays pour quelque raison que ce fût.

De toute évidence, la population finistérienne serait anéantie et le pays ravagé pour des années, sans rémission.

Mais d'abord, les garnisons russo-chinoises montrèrent une tendance générale à la mutinerie. Des proclamations en langue bretonne, avec traduction russe, chinoise, française, avaient porté partout la nouvelle de l'abandon désinvolte qui, par ordre de Moscou, allait sacrifier le corps d'occupation, pêle-mêle avec les Bretons. Si esclaves qu'ils fussent, les soldats avaient compris, et quelques fusillades préventives n'étaient pas venues à bout d'apaiser les ferments de révolte.

« Pressez la marche des troupes, écrivait de Quimper S. Exc. Siao Pan, gouverneur de Bretagne. L'énervement des hommes s'accroît. Les officiers ne les ont plus en main, malgré les exécutions quotidiennes. Ils se savent sacrifiés d'avance. Et ils estiment n'avoir plus personne à ménager. »

Presser la marche ?... Facile à dire ! Siao Pan ne savait pas les accidents et les mécomptes de l'aviation bolchevique, massée en trois parcs immenses sur les frontières de la Bretagne. Tantôt des bombes toxiques explosaient pendant le transport, empoisonnant les tringlots rouges. Tantôt les appareils, tout en acier, refusaient le service, bien que les plus minutieuses visites eussent affirmé l'état parfait de tous les organes. Des songe-creux affolaient l'opinion, parlant d'avions soulevés au-dessus de terre sans que les moteurs eussent tourné même une seconde, et agités

comme par une danse de Saint-Guy aérienne, qui les détraquait.

Toutes les recherches, les ordres, les punitions n'y avaient rien fait. Les avions rouges avaient subi la loi d'un maître inconnu, qui jouait avec eux comme le chat avec la souris, et toute la jactance des aviateurs tombait. Un malaise sourd démoralisait les parcs et s'étendait jusqu'aux troupes de choc elles-mêmes. De l'immense machine de guerre soviétique, un ennemi organisé aurait triomphé sans doute, à ce moment-là.

Des bruits étranges circulaient, au sujet de la défense finistérienne.

Les camps d'aviation de Guipavas et de Lanvéoc, disait-on, avaient été détruits de fond en comble. Les appareils s'étaient livrés une bataille rangée, sous les regards affolés des pilotes et des mécaniciens. Comme animés d'une furie diabolique, mais intelligente, comme doués du sens de la vue et du mouvement spontané, ils s'étaient soulevés, heurtés, éventrés, le même jour, à la même heure, dans les deux camps, — et les deux camps se trouvaient ainsi désarmés.

De nouveaux appareils avaient été demandés à la réserve d'armée ; mais celle-ci, troublée par les étranges incidents des parcs-frontières, ne pouvait aboutir sans un assez long délai. Du reste, les pilotes et les mécaniciens, dominés par un effroi irraisonné, montraient pour le départ un enthousiasme très vague. Les fusiller comme de simples indigènes ne

résoudrait pas le problème. Ah ! ce n'était plus la guerre fraîche et joyeuse de l'invasion !...

Arrêter désormais les papiers démoralisants qui pleuvaient sur le front ? démentir les nouvelles vraies ou fausses, qui promettaient la défaite aux Rouges et qui dénonçaient les cruautés et la crapule des grands chefs ? autoriser le pillage des villes et des campagnes, à supposer qu'on les atteignît jamais ?... Que faire ?... Attendre et laisser venir, sans doute. Mais après ?...

Un malheur plus grave encore éclata : les poudreries du Rody, de Saint-Nicolas et du Pont-de-Buis arrêtaient le travail ! Or elles fournissaient d'immenses quantités de gaz de guerre, depuis l'invasion rouge qui les avait spécialisées dans cette fabrication. Des Bretons étaient employés là comme manœuvres et comme ouvriers qualifiés, sous la direction d'ingénieurs et de contremaîtres allemands. Un matin ils avaient reçu, à domicile, l'ordre écrit de chômer jusqu'à une date indéterminée. C'était sur papier officiel. Ils avaient obéi.

Il ne resta plus dans les trois usines soviétisées que les chefs étrangers, stupéfaits de leur solitude. Ils voulurent sortir, se rendre compte, avertir, rappeler les ouvriers... Mais les téléphones et les télégraphes de tout genre étaient paralysés. Tout individu qui tentait de franchir une quelconque des portes, ou de s'enfuir par-dessus les murs, tombait raide mort, frappé par une main invisible et sûre, impitoyable. Et quand, après huit heures d'angoisse, les Rouges entendirent une voix mâle et jeune commander aux

survivants de se réunir, sans armes et sans bagages, devant la maison du directeur, pas un n'hésita. Avec un empressement apeuré, les trois états-majors des poudreries, réduits à quelques membres, obéirent sur-le-champ.

Alors des mains invisibles les saisirent. Ils furent attachés rudement sur des sièges invisibles, qui bientôt s'ébranlèrent, sans un bruit, s'élevèrent et cinglèrent vers l'Est... Effroi sans nom et désespoir sans limite... Les machines inconnues atterrirent, toujours invisibles, dans une plaine que dominait la cathédrale polluée de Chartres. Les Rouges furent détachés et laissés là, stupides et sans force, hallucinés. Ils ne virent rien, n'entendirent rien, ne comprirent rien... pas plus que le Pouvoir central, quand ils purent le mettre au courant.

En vérité, l'expédition s'annonçait mal pour les bourreaux de la Bretagne. Siao-Pan, les chefs d'armée, Bonteff, trépignaient de fureur. Mouravief, au fond de son Kremlin, riait de leur impuissance, et le fauve se repaissait d'avance des joies de leur prochain supplice. Si les Bretons anéantissaient la première armée lancée contre eux, eh ! cinquante-neuf autres pareilles finiraient bien par les mettre à la raison : question de temps, tout au plus. D'ici là, quelles savantes tortures auraient puni les chefs rouges battus ! et quelle aimable distraction pour le Moyses et ses comparses !

Moscou donna l'ordre de déclencher, coûte que coûte, la marche générale en avant, avec ce qu'on

aurait de forces disponibles. Faute d'aviation, la parole serait donnée à la grosse artillerie et à l'infanterie. Cheng Tou Siang, Yvanoff et Mayersohn tinrent un dernier conseil de guerre, arrêterent les grandes lignes de l'effort commun, chaque groupement devant épauler le voisin, et l'avance restant strictement parallèle, sans trous, sans aléas. Le jour J et l'heure H furent fixés, et transmis secrètement aux chefs de corps d'armée et de divisions. Les suprêmes préparatifs furent poussés avec énergie.

Mais contre quelle armée ?

Contre les Bretons depuis longtemps désarmés, il aurait suffi de quelques bourreaux tchékistes. Était-ce donc contre les Trois — trois seulement ! — qu'il fallait mobiliser un million de soldats d'élite et tout un formidable armement ? Pour atteindre ces Trois, on ne pouvait donc compter que sur le massacre général des habitants ?... L'expédition s'avérait une folie, un immense aveu d'impuissance et de rage.

...Les deux derniers jours du délai assigné ne furent pas troublés. Pas le moindre incident. Le mécanisme de destruction se monta régulièrement. Activité sans doute un peu fiévreuse, mais à peine. Les Trois semblaient n'exister plus. Les nouvelles de l'Armorique étaient rassurantes. Les escadrilles d'avions à gaz firent leur plein de bombes. Les troupes s'apprêtèrent à compléter leur œuvre dévastatrice, avec un calme tout nouveau. Bonteff tenait sa revanche.

XII

LA BATAILLE DES GAZ.

Les soldats de Siao Pan avaient beau n'être que des ignorants de moujiks ou des fils du Ciel à la queue coupée, vous pensez bien qu'il leur restait assez d'intelligence pour tenir à leur peau sauvage. Ils ne l'envoyèrent pas dire à leur maître et seigneur, mais ils s'arrangèrent pour lui faire savoir, en toute suavité, qu'ils entendaient rejoindre l'armée des frontières avant l'invasion des gaz. Par le train ou à pied ou en auto, ils laissaient le choix au très redouté gouverneur. Mais celui-ci n'aurait qu'à s'en prendre à lui-même si, l'ordre de rallier le front n'arrivant pas à temps, et le dernier des aides-cuistots éprouvant des nausées attribuables à un début d'intoxication, Sa Seigneurie s'en allait, par une aventure qu'on déplorerait à jamais, vérifier le degré de température de l'Odét, jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Ce qui vous explique pourquoi, au jour J et à

l'heure H, le Finistère se trouva vide de troupes rouges.

Plusieurs Bretons faillirent crier : « Vive La Liberté ! » Mais des vieillards les arrêtaient par cette seule remarque : « Attendons la fin ! » Les vieillards sont des sages, dit l'Écriture.

Or le jour J, contrairement à l'habitude invétérée des jours d'offensive, le jour J se leva dans la splendeur. *Le Courrier du Finistère*, qui avait envoyé son meilleur reporter suivre les opérations (camouflé, cela va sans dire), a décrit dans un numéro que vous aurez quelque peine à vous procurer, peut-être, mais qui fut tiré à des millions d'exemplaires, *le Courrier*, dis-je, a décrit l'aube et l'aurore avec les couleurs de la victoire, très fortes. Nous ne pouvons tout citer, nos lecteurs nous excuseront.

Huit mille avions sur un front de quarante lieues, de la Loire à la baie du Mont-Saint-Michel, c'est tout de même un avion par vingt mètres linéaires, un certain nombre de rangs et de files, et un joli spectacle étagé dans l'air pur. La réserve — deux mille machines — était jalouse de la troupe de choc, tant l'envol était beau, et tant le danger n'existait pas.

Les troupes « rampantes », fantassins, génie, artillerie, cavaliers, regardaient tant qu'elles pouvaient. Même, les majors durent reconnaître bon nombre de torticolis, à la visite de ce matin-là. Seulement, le temps leur manqua pour tout examiner, parce que quelqu'un troubla la fête, comme nous l'allons voir.

Donc les quatre-vingts formations de chacune cent avions s'étaient élevées ensemble, d'un mouvement facile et magnifique, avec une sûreté, une élégance, une régularité à faire croire que Mouravief en personne présidait la revue. Par losanges de vingt-cinq, superposés quatre par quatre, les machines rouges escaladèrent l'étendue et parurent un instant s'y maintenir comme immobiles, gypaètes énormes prêts à fondre sur la proie. Puis, serrant sur le centre, au-dessus de l'armée Yvanoff, le troupeau d'ailes s'installa vers l'ouest, et couvrit la ligne du Gouët à la Vilaine, trente lieues, à peu près jalonnée par Saint-Brieuc, Moncontour, Josselin, Malestroit et la Roche-Bernard.

Un vent léger se levait avec le soleil, venant de l'ouest, assez pour rafraîchir les guérets, pas assez pour gêner le vol admirable des oiseaux de mort.

La ligne Guingamp-Pontivy-Auray fut atteinte en quelques minutes. L'ombre de la flotte aérienne se profilait sur la terre soumise. Les observateurs vérifiaient avec entrain leurs boîtes de bombes. Les postes avancés de l'armée d'invasion lançaient toujours leurs acclamations aux camarades invincibles. Le Trieux, le Léguer, le Blavet sont dépassés. Les sources de l'Ellé, de l'Aulne, du Douron sont survolées. Voici la frontière finistérienne, de Locquirec à Poullaouen, de Carhaix à Scaër par Gourin, de Quimperlé au Pouldu... C'est le moment. Les chefs d'escadrilles préparent le signal du « lâchez tout » pour les équipes du « rez-de-chaussée », qui feront

demi-tour aussitôt leurs bombes jetées, tandis que les équipes du premier, puis du second étage, puis celles du «plafond», l'une après l'autre répéteront la manœuvre.

Ainsi des Monts d'Arrée aux Montagnes Noires, de l'Atlantique à la Manche, Trégor, Léon et Cornouailles seront arrosés de bout en bout, de long en large, et pas un Breton n'échappera. Les Rouges, attentifs et narquois, vont revenir au nid, et la corvée n'aura pas été dure. Vivent les Soviets !

...Mais quoi ? Les chefs de file oscillent et se mettent en vrille ? ! Leurs suivants sont secoués et s'acharnent à se rétablir par des manœuvres sans succès ? ... La première vague des losanges ailés n'avance plus. Tout son bel arroi est confondu. La deuxième vague, à qui personne n'a envoyé l'ordre de ralentir, arrive sans comprendre dans la cohue. Elle-même se trouble, s'agite, s'emmêle. Les derniers poussent les autres. Mais que se passe-t-il ? Pourquoi cet arrêt subit des chefs de file, de tous les chefs de file ? Mais on ne peut pas se maintenir ainsi dans l'air ! Mais c'est la chute en commun, si l'on n'avise pas... Des ordres, ou c'est la mort, voyons !

Les ordres n'arrivent pas. Les signaux ne sont plus transmis. Les avions butent un mur invisible, infrangible. Ah ! un champ magnétique a été sûrement créé là, aux frontières de la région menacée ! Personne ne passera. Et personne ne retournera aux lignes de l'arrière-pays... Les Trois en ont ainsi décidé. Il faut mourir.

Cabrés ou plongeants, les ailes sans force, toute manœuvre impossible, les oiseaux rouges ont eu des soubresauts ; ils se sont agités dans des convulsions d'agonie ; feuilles mortes un instant balancées, ils s'abattent par dizaines et s'enflamment au sol. Plusieurs, par un réflexe fou, ont ouvert leurs boîtes à bombes. Ils répandent, inconscients, le poison sur leurs camarades qui hurlent, puis ils tombent eux-mêmes et s'écrasent, torches ardentes bientôt consumées. De l'une à l'autre mer, c'est la chute atroce des bolcheviks, partis joyeux pour la belle aventure, pris à leur propre piège, anéantis.

Il en est cependant qui, par un prodige inouï, ont réussi à s'extraire de l'emmêlement des escadres et des trainées de gaz toxiques. A tire-d'aile, ils s'échappent vers l'est, plus haut, toujours plus haut, dans le grand ciel bleu, ciel de paix et de gloire, inaccessible aux souillures terrestres. Ils volent pleins gaz. Ils s'échappent. La terre promise approche. Le salut, ils le touchent. Une longueur d'aile encore, un point, et c'est l'atterrissage, la vie, la joie de vivre, et demain la revanche, la vengeance...

Non, non, vous ne prendrez pas demain à l'Éternel ! Le chemin du retour est barré. Comme devant la ligne Le Pouldu-Locquirec, ainsi devant la transversale Dinan-Redon-Pontchâteau, des ondes électriques (ou des ondes de nature inconnue ?) vibrent impitoyablement, fauchent l'essor des oiseaux métalliques, renversent les rescapés, les projettent sur les troupes alertées, stupéfaites, hallucinées... Les

flammes et les gaz ravagent matériel humain et matériel de toutes sortes.

Et cette brise d'ouest qui accroît sa force !

Les gaz, par nappes intenses, déferlent de Morlaix, de Carhaix, de Quimperlé. Ils passent sur les plaines, ils s'accrochent dans les fonds, ils s'emportent dans un remous par-dessus les crêtes, ils s'insinuent dans les gourbis, dans les casernes, dans les palais officiels. Ils progressent. Les milliers d'avions, tour à tour arrachés de l'impassible firmament, déversent à l'envi des poisons. Ils alimentent la tuerie. Ils remplissent l'étendue de râles et de cris de fureur.

Les flammes d'essence rongent les terres, les machines, les chairs, et le vent diabolique les refoule vers l'est, en quête d'un nouvel aliment à dévorer. Les gaz planent doucement, lourds, peu à peu poussés vers les régions intactes. Le double fléau poursuit les régiments débandés, terrifiés, en fuite... Sauve qui peut !... Les masques n'y peuvent rien. Les chevaux tombent avant les hommes. Sur leurs locomotives, les mécaniciens et les chauffeurs s'affaissent, empoisonnés, et les trains fous, bondés, se heurtent et s'emboutissent, multiplient le désastre.

Abomination de la désolation, image de fin du monde, massacre sans précédent : la justice immanente a passé, la terreur a changé de camp. Paris tremble et Moscou s'émeut : si les Trois possèdent la mer et l'air, ne vont-ils pas bientôt annexer la terre bretonne, la terre de France, et qui sait ?... rejeter



LE DOUBLE FLÉAU POURSUIT LES RÉGIMENTS DÉBANDÉS...

les Soviétiques au delà du Dniéper, de l'Oural, jusqu'aux solitudes mongoles, à jamais ?...

— Bah ! dit enfin Mouravief. Un million d'hommes perdus, soixante millions retrouvés. Les espions entreront dans la danse. On les aura ! Et Bonteff paiera, quand on l'aura rattrapé.

...Dans l'air vibrant, doré par le soleil de midi, mille drapeaux tricolores, au blanc semé d'hermines, palpitèrent soudain : à droite un drapeau plus grand conduisait vingt groupes de vingt-cinq en losange ; à gauche un drapeau égal conduisait vingt escadrilles de même ; en tête, un troisième dirigeait l'ensemble : les Trois contemplaient la Victoire...

XIII

LES MILLIARDS DU SOUS-SOL.

« Tu sais vaincre, Annibal, mais tu ne sais pas profiter de la victoire ! » Les Trois ne méritèrent pas la cinglante apostrophe : ils allaient exploiter à fond leur splendide succès.

Tout d'abord, ils se gardèrent de poursuivre l'ennemi en déroute : leur flottille aérienne ne pouvait pas, déjà, s'écarter beaucoup de sa base, si elle voulait rester efficace, et pour l'instant elle constituait toute la force offensive des Bretons. Il convenait de la ménager. Du reste, le coup dur porté aux Rouges les laisserait à court de souffle, pour un temps appréciable.

Seuls leurs avions pouvaient tenter un raid sur le Finistère, soit par les côtes, soit peut-être par le chemin sanglant qui venait de leur coûter si cher. Les mesures adéquates furent prises pour la défense. Les torpilleurs saisis au Créac'h transportèrent à l'île Bréhat, aux Sept-Iles, et à l'île de Batz des caisses

marquées d'un cercle, dont nul ne connaissait l'usage. D'autres caisses pareilles furent déposées à Belle-Isle, à Groix, aux Glénans et à l'île de Sein. A Ouessant enfin, à Molène et à Béniguet, des provisions énormes furent amassées.

Un tour de manette à l'appareil spécial du Guiligui, et aussitôt le courant magnétique s'établissait, isolant la Bretagne par l'air : frontière artificielle, mais plus solide que montagne, fleuve ou forêt. Ne passera que quiconque aura été autorisé et guidé par les Trois, tout-puissants.

Pas d'installation spéciale à terre. Dans des caves d'amis sûrs, dans des grottes presque inaccessibles et toujours faciles à surveiller, dans les casemates de vieux forts désaffectés, les masses radiifères, préparées dans les creusets souterrains, reposent sous la garde vigilante de Bretons fidèles : au besoin, ils sauraient les détruire, fût-ce au prix de leur vie. Du reste, elles ne pourraient avoir qu'une utilité : le barrage aérien, et seul le poste de Portsall le commandait.

A l'abri du rideau mystérieux, la vie bretonne reprit.

Les points essentiels du territoire n'étaient-ils pas ceux d'où émanaient l'énergie motrice et les munitions, avec les ressources financières attendues par la population, et nécessaires aux entreprises des Trois ? Ils furent occupés sans retard et sans peine. Ce fut très simple.

C'est surtout sur le nord-est du Finistère que les

Trois portèrent leur effort, sur les dépôts plombeux des grands plissements hercyniens : Poullaouen, Huelgoat, Plourin-Morlaix. Les minerais de Poullaouen, encaissés dans des schistes et des grauwackes, mélangés de galène, de blende, de pyrites de fer, contiennent de l'argent, à 500 grammes par tonne. Après les filons de Saint-Quijeu, de Pape, de Saint-Charles, de Poullaba, après les croiseurs de Saint-Hilaire, de La Vieille-Mine, de La Boulaye, d'autres livreront leurs trésors. Les deux cents hectares du bassin exploité seront décuplés ; davantage même, tant qu'il faudra.

Les quartz et les terres rouges de Huelgoat, avec du zinc, du cuivre et du plomb, issus du filon de La Haye, du croiseur de Camblanc et des autres, sont plus riches en argent que les schistes de Poullaouen, et d'un tiers plus étendus. C'est un kilogramme d'argent à la tonne, et souvent 1 200 grammes que les matières traitées laissent en lingots. Et aux machines toujours plus parfaites, il n'échappera que des parcelles toujours plus négligeables.

La région de Plourin était ardemment convoitée par les Trois. Leur force tenait toute, ou presque, aux filons radiifères découverts dans le sous-sol de Kerroz-Portsall. Que cette mine fût venue à s'épuiser avant la victoire définitive, c'eût été à bref délai le retour des Rouges, et avec quelles représailles sauvages !... Or, Plourin, dans ses granites à mica blanc, parmi ses minerais de wolfram où l'étain, le tungstène et l'or voisinaient, Plourin pouvait fournir

une production plus que rassurante, pendant des années, doubler Kerroz, le suppléer au besoin, assurer enfin le succès de la guerre de libération...

Comme on sait, il n'est pas un canton du Finistère, et même du Massif armoricain, qui ne recèle du minerai de fer, plus abondant que dans le bassin lorrain lui-même. Le plomb voisine avec le fer, et tant d'autres métaux, et la houille, et le reste !...

Dans les presqu'îles de Crozon et de Plougastel-Daoulas, le fer carbonaté, l'hématite, la magnétite se cachent dans les quartzites et dans les schistes. De même en Gouarec, aux Salles de Rohan, dans la forêt de Lorges. Et l'hématite brune du bassin de Saint-Nazaire, comme sur la côte de Saint-Brieuc à la Rance. De quoi fournir à la fabrication de tous les engins de guerre, des maisons, des machines, des outils.

Le charbon pour les forges, les puits de la baie des Trépassés en fourniraient comme au vieux temps. Quimper n'en manque pas : de La Terre-Noire en Penhars jusqu'à Le Cluyon en Ergué-Gabéric, voilà six kilomètres de bonne houille, plus riche peut-être que Kergogne en Kerfeunteun, dont le charbon est gras, flambant, riche en hydrocarbures.

Le pétrole, à Quimper encore ; il suinte dans la plaine de Cuzon, dont le sous-sol est de schistes bitumineux. Ailleurs on en trouvera. Si les Soviets ont craint de développer la richesse du pays, les Bretons doubleront les étapes, et arriveront.

L'étain, le plomb, le cuivre même abondent

à Carnoet, à Coat-an-Noz, à Châtelaudren, à Pontpéan, à Saint-Maudé-de-Baud, à La Villeder, en Malestroît et Questembert.

Près de Quimper, aux Salles, le *metallum sallustianum*, le cuivre, n'est pas introuvable ; au Moulin-Vert, sur la route de Plogonnec, au bois de Kistinik, où les Quimpérois vont aux « lucas » (1), la mine n'est-elle pas praticable ?

Si La Villeder, Malestroît et Redon recèlent des paillettes et des pépites d'or, si Beslé n'a pas encore épuisé ses filons d'or, c'est à Douarnenez que les mineurs découvrent les plus riches dépôts. On affirme que, sous l'étang du château de Névet, des galeries furent creusées, qui produisirent le précieux métal. A Tourc'h, on vit des traces d'or. En Clohars, sur la route de Benodet, une carrière en promet et jadis en donna.

Ah ! les Trois avaient étudié les travaux d'autrefois, ceux des vieux Celtes comme ceux des Romains, des Bretons comme des Français : dès la liberté reconquise, ils ranimaient l'industrie, mère de la richesse.

En outre, les Trois disposaient des chutes du Stangala, près Quimper et de Saint-Herbot, dans l'Arrée, des usines marémotrices de l'Aberwrac'h et de l'Aber-Ildut, des barrages de l'Aulne (2), du Stéir, de l'Isole et de l'Ellé (3), — forces hydrauliques d'un total énorme, qu'il suffisait de remettre en état, en atten-

(1) Lucas : myrtilles.

(2) Rivière de Châteaulin.

(3) Rivière de Quimperlé.

dant que le reste de la Bretagne eût récupéré ses habitants.

Désormais, le nerf de la guerre ne manquerait plus !

La prise de possession, du reste, s'était effectuée sans coup férir.

Le lieutenant des Trois, Pol Salou, se présenta chez le directeur soviétique des mines de Huelgoat. Seul, sans armes apparentes, sans pièces officielles. L'unique prestige de la victoire. Il se nomma :

— Pol Salou, envoyé des Trois. Je viens prendre possession des mines, au nom de la Bretagne victorieuse.

— Mais, Monsieur...

— Vous savez parfaitement que toute résistance est inutile. Vous cesserez vos fonctions immédiatement. Votre successeur breton recevra de vous communication de tous les détails de vos services. Vous l'aidez à faire placer les nouvelles foreuses, les pompes, les extracteurs, concasseurs, laminoirs, etc., qui seront expédiés dans la semaine. Vos sous-ordres soviétiques seront remplacés par des hommes à nous. Vous répondez sur votre tête des moindres incidents. Faites monter votre personnel.

Le personnel rassemblé, Pol Salou déclara :

— Je prends possession de la mine au nom de la Bretagne. Dès la transmission des services terminée, les sujets russes sans exception seront déportés. Toute désobéissance ou résistance de leur part sera punie de mort, sans jugement, sans délai. Les Bretons

continueront leur travail ordinaire, sous la direction des nouveaux chefs, qui auront un pouvoir discrétionnaire. La production, grâce aux machines spéciales, devra être décuplée dès la semaine prochaine. Vous pouvez disposer.

Sans un mot, les Soviétiques s'exécutèrent. Les Bretons, saisis par le verbe coupant de Pol, débilités par les mauvais traitements subis et par le long servage, les Bretons retournèrent aux fonds et aux ateliers, sans réaliser tout de suite leur délivrance : leurs âmes avaient besoin d'un loisir pour s'habituer à la liberté !

Partout ailleurs, le même cérémonial se répéta. Ainsi tombèrent aux mains des libérateurs les richesses incalculables du sous-sol breton.

XIV

BRETAGNE RENAÎT.

En même temps que la vie économique, la vie religieuse et civique renaissait. Les cadres de l'Action catholique et des comités d'Action politique et sociale, bien que réduits par la persécution bolcheviste, avaient cependant pu fournir dans chaque canton le noyau d'hommes résolus, intelligents, sympathiques, nécessaires pour l'administration. Les Trois les avaient investis de pouvoirs étendus, s'en remettant à leur conscience de patriotes et de catholiques, comme à leur esprit de débrouillage, pour les mille détails à régler sur place. Ils avaient saisi fermement les rênes. Ils se savaient soutenus par une puissance que rien ne dérangerait, et qui n'hésiterait devant aucune responsabilité. Ils relevèrent les ruines de la vie bretonne, aidés par une population de bonne volonté, transfigurée par la victoire.

Dès la première heure, l'évêque était rentré dans sa cathédrale, exécrée par tant de débauches et d'insa-

nités soviétiques. Il l'avait purifiée. Il avait rappelé les prêtres survivants, exilés ou cachés, vieillis par les privations et par les angoisses, pasteurs inconfusibles qui s'étaient dévoués jusqu'à l'extrême limite, et que les chrétiens entouraient d'un affectueux respect. Les jeunes, ceux qui n'avaient pas craint de demander le sacerdoce au pontife proscrit, ceux qu'il avait consacrés dans les Catacombes, comme ils disaient, les uns dans les ruines de Rumengol, les autres dans une cachette derrière le faux pignon d'une maison léonarde, ou dans la grotte de l'Autel à Morgat, ou dans une cave ancienne de Roscoff, que sais-je ? les jeunes, trop rares, mais ardents et trempés au rude creuset, promettaient un ministère fécond, digne de la race.

Les écoles peu à peu se rouvraient. Religieux et religieuses, dépouillant la défroque séculière et revêtant le costume monastique, voyaient accourir à eux les enfants, trop longtemps sevrés des leçons de maîtres de leur sang ou de leur foi. La langue bretonne, interdite et bafouée par les Rouges, la douce langue des aïeux, vivace et vivifiante, enfin se retrouvait à l'honneur. Modernisée avec mesure, capable de servir au commerce comme aux lettres, aux sciences comme aux arts et à l'industrie, parlée, chantée, chérie, elle apparaissait comme l'image à peine matérielle de l'âme immortelle de Breiz.

Tout en même temps l'agriculture, le commerce et l'industrie étaient encouragés, renoués, poussés. Les subventions, les prêts, les commandites du pou-

voir central, alimentés par les revenus immenses des mines exploitées à fond, permirent des travaux gigantesques, créateurs de richesse, de confiance et de sécurité. Les Soviets étaient encore aux portes de la Bretagne ; des retours offensifs de leur part étaient prévus ; leur toute-puissance, un moment ébranlée, se reformait avec une rage accrue, de la Vilaine à l'Oural et au Yan-tse-kiang. Et à peine délivrée, encore au contact abhorré de l'ennemi, Bretagne forgeait d'un cœur impavide toutes les armes du relèvement définitif.

Le réseau routier s'adaptait aux conditions nouvelles des transports et des échanges, par des chemins larges, directs, roulants, plus soucieux du commerce que de la stratégie. Le rail, presque partout à voie normale, conduisit des trains rapides, rivaux souvent heureux des autos électriques, le long des côtes de la Manche et de l'Atlantique, sur l'échine des monts d'Arrée, sur les pentes des Montagnes-Noires. Des lignes transversales à grand débit relièrent le Léon et le Tréguier à la Cornouaille. Les Trois avaient vu grand et juste. Ils avaient foi en leur pays !

Mais, surtout, les transports aériens furent poussés au maximum. Pour l'instant, la direction Est paraissait bouchée : mais l'esclavage où Moscou tenait l'Europe ne durerait pas toujours, et il fallait tenir prêts aéroports et appareils, pour le jour de la délivrance. Surtout, l'Angleterre, l'Amérique, l'Afrique offraient des possibilités immédiates. Plus tard le grand tourisme ; aujourd'hui les importations néces-

saires, et en particulier les machines de tout usage.

Cabotage, long-cours, batellerie fluviale, petite pêche, grande pêche... les chantiers de construction ne suffisaient plus à la besogne. Après des années de marasme, c'était un essor prodigieux, une joie immense du travail, la course aux débouchés exotiques pour la conserverie, comme bientôt pour les primeurs du pays saint-politain et du pays bigouden, pour les cidres de Fouesnant et de son hinterland, pour les fraises de Plougastel, pour tous les produits que l'habitant n'arrivait plus à consommer.

Brest-transatlantique cessa d'être un mirage décevant. La rade de quinze mille hectares commença d'être aménagée, de la Pointe-du-Diable au pont-viaduc de Plougastel, de l'Auberlach à Daoulas et jusqu'au Faou, de Landévennec au Fret et à la Pointe des Espagnols... Le grand rêve, par la volonté ferme et claire des Trois, prit corps et promit de se faire pourvoyeur de vie...

Un appel amena, sans contrainte, des volontaires sous les drapeaux, par milliers, enthousiastes, réfléchis, espoirs des luttes prochaines...

Soldats de toutes armes, surtout de l'aviation et de la radio, s'entraînèrent sous la direction des « vétérans » du Guiligui, dans les camps soudain agrandis et organisés. L'arsenal de Brest mit en train des unités ultra-modernes, qui n'entreraient en service que dans des mois, voire des années : la guerre de délivrance et la sécurité future exigeaient une préparation suivie...

Certes il ne pouvait guère être question d'attirer les Léviathans d'outre-mer, qui, sans doute, n'auraient pas trouvé dans l'arrière-pays un fret de retour suffisant. Mais les hydravions géants, rapides et confortables, — les dirigeables enfin mis au point, — combien de voyageurs, touristes et businessmen, combien de milliers n'allaient pas traverser désormais le ruisseau atlantique, pour gagner la Bretagne, et Paris bientôt libre, et l'Europe reliée par tant de voies à la capitale française ! Pendant l'occupation bolchevique, les plans avaient été mûris. L'heure sonnait de les réaliser ! Et les Trois, hardiment, jetaient des millions aux travailleurs, pour les moissons de l'avenir. Sans peur, parce que l'audace est mère du succès.

Mais, dans l'allégresse du renouveau, une question se posait incessante et combien légitime : qui donc étaient les Trois ?

Ils avaient apporté la Liberté. Ils répandaient partout l'aisance, comme en un tournemain. Ils avaient revêtu Breiz (1) d'un manteau de gloire impérissable. Ils avaient commencé de renouveler la face du monde en ébranlant le colosse moscovite et en amorçant sa chute. Ils prouvaient, par leurs créations quotidiennes, que l'avenir était à eux. Leur génie dépassait les limites humaines et décourageait jusqu'à l'admiration... Mais l'homme a faim d'applaudir ses idoles, de leur crier ses bravos, de les porter en triomphe autour de ses places publiques, il veut jouir des applaudissements et des acclamations qu'il brûle

(1) Bretagne.

de prodiguer à ceux qui ont enfin conquis son âme : quand donc les Trois se montreront-ils ?

Des légendes couraient :

Les Trois n'étaient qu'un, et l'Unique n'était qu'une jeune fille, belle comme le jour (d'autres la disaient contrefaite à l'excès par un caprice innomable de la cruelle Nature), héritière des anciens ducs de Bretagne, cachée au fond de la forêt de Brocéliande, détentrice des secrets de Merlin l'enchanteur.

Ou bien les Trois, c'étaient les Évêques des cinq diocèses bretons. Et peut-être, presque sûrement, le pape de Rome était revenu d'Afrique pour les encourager, pour mettre au service des Libérateurs les trésors de l'Église. Comment expliquer autrement les travaux formidables payés rubis sur l'ongle, et qui faisaient prévoir d'immenses, d'incalculables projets ?

Plusieurs avaient aperçu Pol Salou. Un marin-pêcheur. Une figure tannée. Un regard qui vous transperçait d'outre en outre. Une force inouïe de commandement dans la parole nette et dans le silence froid. Un homme. Un chef. Pas un dieu. Et les Trois, les mystérieux Trois, à coup sûr dépassaient l'humanité.

Pol Salou, sans conteste, était leur homme-lige, leur apparence humaine, si vous voulez. Jamais pourtant il ne parlait des Invisibles. C'en était irritant. Les Trois n'avaient-ils donc pas confiance en leur peuple ? le triomphe n'était-il pas assez affermi ? Se montrer, était-ce paraître commencer de déchoir ?

Un soir, des groupes quimpérois, devant la cathédrale Saint-Corentin, s'inquiétaient à haute voix de la perpétuelle absence des grands chefs.

Soudain un autogyre silencieux se posa devant l'hôtel de ville. Un homme descendit sans hâte, revêtu du costume glazik d'avant l'invasion (1). Il s'approcha des ouvriers les plus ardents. Sa démarche, son allure, son port de tête étaient d'un roi. Sa bouche aux lèvres fermes, tirées par deux plis profonds, accusait l'infinie tristesse des luttes sanglantes et difficiles. Ses yeux lumineux et paisibles, affectueux, émettaient un regard dominateur, qui semblait aux Bretons leur révéler le tréfonds de leurs âmes.

— Mes enfants, dit l'inconnu, vous verrez les Trois quand l'heure aura sonné. Il vaut mieux que vous attendiez encore un peu de temps. La grande victoire ne tardera plus. Moscou va mourir. Alors vous verrez les Trois serviteurs du pays et de la foi. Aimez-les, même sans les voir. Ils vous voient tous et ils vous aiment bien, mes petits enfants.

La voix, dans sa lenteur un peu mélancolique, était si chaude et si bonne que les cœurs se serraient en l'écoutant et que l'émotion amenait un flot de sang aux joues, un jet de larmes aux yeux... Le silence fut la seule réponse.

L'inconnu, de son pas tranquille, regagna l'autogyre et s'éleva, cinglant vers le nord-ouest.

(1) Glazik : paysan du canton de Quimper.

— C'était lui ! dit le peuple. Les Trois. Ou un des Trois. Ceux qui ont tiré le monde de son tombeau. Avec eux et pour eux on tiendra.

.

Bretagne était ressuscitée !

Le printemps resplendissait. La joie vibrait. Était-ce trop beau pour durer ?

XV

LA FEMME INFERNALE.

Les bolcheviks sentaient la révolte gronder dans toute l'Europe occidentale. Les victoires des Bretons suscitaient partout des enthousiasmes et des malaises précurseurs de soulèvements. La censure était impuissante. Les châtiments n'arrêtaient plus la propagande. Des exploits légendaires s'ajoutaient, de par l'imagination populaire surchauffée, aux réussites magnifiques des Trois. Il fallait réagir.

Or la flotte était réduite à des effectifs ridicules, l'armée apeurée n'était pas sûre, et la retraite des Trois était inconnue... Moyses Mouravief fit venir Ludmilla Bjornjestein, qu'il appelait sa « première chienne de chasse », que le public connaissait sous le nom de « la femme infernale », et dont le génie policier, vraiment diabolique, avait fait jeter au tombeau des centaines et des milliers de victimes.

Grande, bien faite, les traits réguliers sous la chevelure blonde abondante, les yeux bleus au regard

fouilleur, dur, insupportable quand il voulait, câlin à l'occasion, — les vêtements d'une travailleuse aisée, et l'allure tranquille d'une créature sûre de soi et des autres, — Ludmilla Bjornjestein, Finnoise de nation, espionne de vocation, se présenta au Kremlin pour recevoir les ordres du maître, ou plutôt pour les diriger.

— Tu vois l'affaire, dit Mouravief : morts ou vifs, il nous faut prendre les Trois. Plutôt vivants, pour les torturer à loisir et montrer leur déchéance partout. Ils seront conduits de pays en pays, de prison en prison.

— Quand tu les auras pris !... jeta Ludmilla, méprisante.

— Tu me les amèneras, ou gare à toi ! répliqua l'homme.

— Où sont-ils ?

— Cherche.

— Que sait ta police ?

— Il y a trois chefs en Bretagne. Aucun n'a jamais été vu. Un a une voix de jeune fille. Un autre a une voix de jeune homme. Du troisième, on ne sait rien. Leur principal lieutenant, ou du moins le seul qui se soit montré, c'est un ancien marin : Pol Salou, de Portsall. Leur arme : l'avion, puisqu'on a vu, en l'air, d'abord les dix flammes tricolores herminées qui détruisirent la flotte d'Ouessant, puis les cent flammes pareilles qui repoussèrent nos gaz au-dessus de la Bretagne.

— On a vu les flammes, pas les avions, remarqua Ludmilla.

— C'est juste. Nous ignorons par quel procédé les Trois rendent invisibles choses et gens. Tu sauras.

— Qui fournit les avions, les armes, les matières premières ?

— Autre énigme. On ne voit pas les transports. On ne voit même pas les routes suivies.

— Donc, des souterrains ; mais débouchant où ? Ou des sous-marins, peut-être ?

— Il ne semble pas qu'ils aient des bateaux, à part nos six submersibles qu'ils avaient amenés et coulés devant Portsall, et qui ne s'y trouvent plus, et les deux destroyers qu'ils utilisent comme caboteurs.

— En résumé, conclut l'espionne, il s'agit de découvrir : 1^o les noms des Trois ; 2^o leur domicile ; 3^o leur secret d'invisibilité. Cela fait, te les amener, morts ou vifs.

— Avec Bourlissoff leur prisonnier, autant que possible, ajouta Schwartz-Mouravief. Et fais vite, n'est-ce pas ?

— Je ferai ce que je pourrai. Vas-y toi-même, si tu es pressé !

Mouravief lança un regard de haine à sa « chienne de chasse », qui le lui rendit.

Une voix musicale résonna :

— Ne vous mangez pas, les enfants ! ce n'est pas le moyen d'avoir les Trois !

Mouravief et la Bjornjestein s'effarèrent, regardèrent, cherchèrent. En vain.

— Toujours Elle !... l'espionne invisible !...

— Je les aurai, fit Ludmilla. Ne t'en fais pas.

Un mois plus tard, M^{me} Louise Leblanc, représentant la maison Tenbrock, dentelles (Bruges et Malines, Belgique) causait dans sa chambre de l'hôtel de la Paix, à Landerneau, avec trois clients qui paraissaient se connaître de longue date. Mais il n'était guère question de dentelles et de commerce.

— Vous avez bien compris, n'est-ce pas ? insistait la blonde aux yeux bleus. Votre premier ouvrage : recruter. D'abord, les mécontents, les nouveaux pauvres, les anciens indicateurs de la Tcheka ; à ceux-là de l'argent selon l'importance des services, largement, et commander ferme ; Moscou paie pour être obéi, sans explications. Puis, les braves gens ; choisir les emballés et les bornés, les ambitieux ; pour but, leur donner l'entr'aide mutuelle, le bien immédiat, la fraternité des peuples. Se servir des uns et des autres pour miner les Trois. Répandre par eux des rumeurs de défiance contre les maîtres invisibles. Exploiter le gâchis d'après guerre. Mentir. Insinuer. Créer une atmosphère d'insubordination. Compris ?

— Compris ! firent les trois complices.

— Vous, Hans Brunswick, vous dirigerez les attentats contre les grosses industries du Finistère et de la Bretagne. Voici la liste. Lisez. Apprenez par cœur. Recrutez et agissez. Et vite. La besogne faite, vous recevrez de nouvelles instructions.

Hans prit la liste fatale. Il l'étudia. Il la récita. Il la rendit.

— Partez, commanda la dame blonde.

Puis elle donna ses consignes à Luigi Donato.

— Vous, dit-elle, vous détruisez les ouvrages bretons utiles à la défense du pays, sans vous attaquer aux immeubles militaires, trop bien gardés. Les ponts, d'abord : Plougastel, Térénès, Pont-du-Roy de Châteauneuf, La Corde, Plouguerneau, Tréglonou, Quimperlé, etc. Les viaducs : Morlaix, Ponthou, Relecq, Châteaulin... Les chantiers des ports. Les annexes des gares. Allez.

Il ne restait plus qu'un petit homme à tête de fouine, aux yeux d'illuminé, aux mains énormes.

— Toi, mon Judas, dit la femme avec un sourire froid, tu restes bon pour les coups durs. Je te livre tous les chefs de la Ligue catholique. Agir avec discrétion et célérité. Le cyanure. L'aiguille empoisonnée. Pas de bruit et pas de sang. Vas-y de bon cœur comme autrefois.

— Ça va, répondit Judas qui s'appelait Yvon Polic de son vrai nom. Et toi, Ludmilla, dans quelles fanfreluches vas-tu travailler, révérence parler ?

— Je file Pol Salou, le seul bandit qui se montre. Par lui j'arriverai aux Trois. Je les aurai. Et alors, mon Judas, la vie sera belle et les amis heureux, gorgés à refus. Va, et tue du Breton, jusqu'à extinction...

Et, comme dans une extase diabolique, elle répéta :

— Oui, oui, nous les tuerons... Tuer ! tuer la Bretagne... c'est mieux que leur paradis, Judas !

Dès le lendemain, la Terreur commença. Le président de la Ligue catholique de Landerneau fut

assassiné, d'un coup, tandis qu'il passait entre les groupes sur le quai de Léon. On l'avait vu tomber. On s'était précipité. Mort ! Aucune trace de blessure. L'aiguille d'Yvon Polic faisait, en vérité, du beau travail. Aucun soupçon n'était possible.

Le pont de Plougastel sauta vers midi : les deux piles centrales à la fois avaient explosé, au-dessous du niveau de la marée. L'enquête prouva que toute la nuit des cordons Bikford avaient lentement brûlé, allumant enfin des charges d'un explosif puissant. Aucune trace du coupable.

La Centrale électrique de Saint-Herbot, qui fournissait lumière et force à toute la Cornouaille et au Tréguier, fut détruite la même nuit par un incendie. On parla de court-circuit, parce qu'il fallait bien trouver une explication. On ne savait rien.

Mais l'opinion publique aussitôt s'affola : trois accidents ensemble, et d'une telle gravité ! ? Le complot parut évident, et l'impuissance des Trois fit murmurer.

La nuit passa, et soudain le trésorier de l'Action catholique de Quimper, quand il prenait le bateau pour Bénodet, tomba au milieu des passagers : mort. A l'usine marémotrice de l'Aberwrach, les écluses cessèrent de fonctionner ; un barrage se rompit : le pays fut inondé. Le pont du Roy, de Châteauneuf-du-Faou, s'affaissa comme un fort de sable...

Où étaient donc les Trois ?... La série rouge allait-elle continuer ?...

Un communiqué officiel parut dans tous les jour-

naux, en breton et en français. Il proclamait l'état de siège renforcé. Il établissait la censure des journaux. Il annonçait des mesures de police contre tous les étrangers. Surtout il racontait, avec une gravité sereine, l'entretien de Moyses Mouravief et de Ludmilla Bjornjestein, et promettait des représailles. Et il concluait :

— Le monde entier sait ce que les Trois ont fait. Simplement, nous affirmons que l'avenir est à nous. On les aura.

XVI

LES AILES BRISÉES.

« On les aura ! » Ce mot des Trois n'était pas une vaine formule, ou l'expression d'une espérance vague : il affirmait leur certitude absolue. Restait à prévoir et à organiser les moyens.

A l'intérieur, la loi martiale prévenait les tentatives de désordre, et la censure empêchait la panique. Les espions assassins, quelle que fût leur ruse diabolique, n'échapperaient pas toujours. Les transports aériens et maritimes apportaient d'outre-mer les vivres, les machines et les armes, en attendant que le pays pût vivre de ses ressources propres. Le loyalisme et l'enthousiasme des jeunes neutralisait le pessimisme des victimes de l'occupation russo-chinoise, ou plutôt le dissolvait. Pas de menace de querelles intestines vraiment inquiétantes.

Le grand ennemi, Moscou, qu'allait-il faire ?

L'espionne bretonne avait pénétré au Kremlin,

une fois de plus. Mais non pas pour y jeter une raillerie en passant, ni pour surprendre l'ordinaire trantran des bureaux et les saturnales des chambres secrètes. Son séjour devait durer aussi longtemps que dureraient ses provisions de bouche et la caisse de matière radiifère, marquée de « l'œil » mystérieux, qui rendait invisible. Sans doute, elle pouvait ménager ses vivres en opérant des reprises individuelles sur les festins des autocrates moscovites, et elle ne s'en privait pas. Mais pour l'invisibiliseur, elle n'avait à compter que sur son apport personnel ; celui-ci épuisé, le retour au Guiligui s'imposerait.

L'espionne communiquait avec les chefs bretons par l'eidophone et par la téléphonie sans fil. A bord de son avion, le puissant appareil de télévision lui représentait les scènes quotidiennes du pays natal, les visages aimés de ses compagnons de lutte, la résurrection progressive des opprimés d'antan. Invisible elle-même — il le fallait bien en pays ennemi ! — elle correspondait de vive voix avec eux, par le moyen d'un engin minuscule qui portait les deux postes émetteur et récepteur, amplifiant à travers l'éther ou étouffant à son gré les syllabes bretonnes, venues tour à tour de la capitale rouge et du souterrain de Portsall.

Parfois une gronderie paternelle, ou fraternelle, lui reprochait un excès de téméraire audace : elle abusait, vraiment, du droit de la jeunesse au rire et au risque !

Que certaine nuit elle suivît le gardien-chef de la

Loubianka (1) jusque dans le cachot d'une femme, condamnée pour crime de prière, et qu'elle déposât sur le grabat pouilleux, quand l'homme s'en allait, une aumône royale et un pâté intégralement utilisable, passe encore ! Mais que dire d'exploits comme la délivrance d'une « fournée » de prisonniers conduits au dernier supplice ?

Un autocamion avait chargé quarante victimes, dans la cour de la prison : victimes résignées, passives, sans réaction aucune... et après tout la mort ne serait-elle pas la Libératrice ? Par les rues glaciales, la voiture sinistre menait sa cargaison de futurs cadavres à l'abattoir, aux mitrailleuses pointées en permanence. Pas besoin de gardes rouges : les troupeaux se laissaient conduire à l'holocauste, depuis des années, sans même un bêlement de protestation ! Le chauffeur seul représentait l'omnipotence de la Tchéka. Il sifflait un air de dancing, indifférent à la corvée : il en avait tant vu !

Comme il s'était engagé dans une rue étroite, déserte, soudain il disparut. La lourde machine, cependant, n'hésita pas. Le volant n'eut pas un tressaillement. La marche continua rectiligne... et les rares passants purent se demander, s'ils osèrent lever les yeux sur le véhicule sans guide, par quelles ondes électriques ou autres les Soviets désormais dirigeaient le bétail humain vers la boucherie.

Mais bientôt le camion quitta le chemin du lieu

(1) La plus terrible des prisons bolcheviques.



LA LOURDE MACHINE, CEPENDANT, N'HÉSITA PAS.

des exécutions. A toute vitesse, comme impatient de liberté, il fonçait vers l'ouest, secouant ses passagers stupéfaits, salué avec respect par les postes de police qui reconnaissaient le char de la mort... En rase campagne, un bref arrêt, et une voix jeune, une voix de jeune fille s'éleva :

— Mesdames, messieurs, dit-elle, n'ayez pas peur. C'est une main amie qui vous conduit. J'ai jeté le chauffeur tchékiste à bas de son siège, sans qu'il m'ait vu plus que vous ne me voyez. Dans le premier village, deux d'entre vous descendront pour réquisitionner des vivres et des vêtements : vous choisirez entre vous vos délégués. Il faudra faire vite. Je veillerai de près. Puis nous continuerons jusqu'aux approches de Vilna, où j'ai des amis qui vous cachent et vous sauveront définitivement.

La troupe, en effet, avait été sauvée, comme l'espionne bretonne l'avait promis. Le camion mortuaire avait été reconduit, vide, jusqu'à Moscou, par les soins d'un policier dévoré par le zèle et par l'amour de l'avancement, qui l'avait trouvé abandonné aux environs de Smolensk (et qui fut, du reste, exécuté par la Tchéka, en récompense). Il n'avait pu se douter, tandis qu'il mettait en marche, que la jeune fille invisible avait attendu près du poste et qu'elle s'était glissée, rapide et silencieuse, dans le camion à peine reparti... pour en descendre en temps opportun.

L'exploit était très beau, mais peu sûr, et le Guigui recommandait plus de prudence à l'héroïque enfant...

Mais allez prêcher aux oiseaux de ramper et à la jeunesse d'éteindre sa fougue ! L'aviatrice invisible continua, jusqu'au jour où la caisse mystérieuse étant à bout de radiations, le retour s'imposa.

Le petit hélicoptère avait été garé dans une grotte, au fond d'une carrière où personne ne passait plus depuis des années, à l'abri d'un épais rideau d'arbres séculaires, qui cachaient le semblant de piste aux curieux éventuels. Un jet de gaz, une détente électrique, et l'appareil rapide s'enleva et prit de la hauteur ; un mince ruban vert flottait à la poupe, seul détail visible de l'ensemble, seul témoin de la marche aérienne, sur l'eidophone du Guiligui.

Quelques heures de vol, et l'oiseau métallique tant attendu et tant aimé se poserait sur la plage de la baie léonarde, heureux des prouesses accomplies et des services rendus. Il se hâtait. L'air agile bruissait sous l'effort de la machine lancée à la tension maximum. Parfois un nuage surgissait, vite chevauché, dépassé, oublié par l'invisible imperturbable. La Patrie aspirait son enfant. La flamme verte de l'espérance ondulait à peine, raidie par la vitesse sans déclin. Le retour en fanfare !...

Les paysages défilaient : le steppe morne, les dernières ondulations du Valdaï, Smolensk et les souvenirs terribles de la Grande Armée, le Dniéper franchi si durement par les Grognards, Minsk et ses coupoles, les sources du Niémen immense, qui se rappelle le Tilsitt des deux empereurs, et Talma, et son parterre

de rois... L'air vibrait et chantait... L'appareil émit un crissement et piqua du nez. La main nerveuse sur le volant le rétablit. Il résista. Il se cabra. Son vol parut une série informe de soubresauts.

— Mais quoi donc ! cria le veilleur de Guiligui. La pauvre enfant va-t-elle tomber ?

Par saccades, l'appareil semblait reprendre son allure habituelle... et bientôt son vol incertain le secouait dans l'espace, feuille morte qui palpitait affreusement et puis, soudain, comme ressaisie par une main de géant ironique, elle repartait vers les hauteurs avec un chant joyeux.

Déportée peu à peu vers le sud, à gauche de sa route, au gré du vent soufflant de la Baltique, au hasard du moteur et du gouvernail, la nef aérienne survolait maintenant les angoissants marais de Pinsk.

L'enfant luttait de toute son énergie, de toute sa science consommée des trahisons de l'air, comme de ses ressources impalpables. Toutes les manœuvres et jusqu'aux plus désespérées, elle les savait et elle les tentait... Mais la machine ne rendait plus. Le pur sang se laissait glisser vers la mort, impuissant, vidé, fini. A pic il s'écroula. Une flamme soudaine s'échappa de lui. Elle dévora le ruban couleur d'espérance. Elle s'abîma d'un bloc dans la fange du marais, qui gicla et qui se referma. A tout jamais la merveille mécanique, en débris tordus, était enfouie sous les terres molles et sales... A tout jamais.

Au Guiligui, l'horreur arrêta toute parole. A peine le veilleur put exhaler, comme une protestation,

comme une prière plutôt à la Providence partout présente :

— Non ! La petite ne peut pas mourir !

Il regardait toujours, crispé à l'eidophone, peu pressé de donner l'alarme. Il attendait, il voulait voir le miracle impossible, il le créait par toute sa structure tendue. Et il pleurait.

— Petite ! oh ! petite !... Il faut que tu vives !...

XVII

PRISONNIÈRE !

Lorsque décidément l'hélicoptère avait refusé le service et que la première flamme, insidieuse, avait rampé le long du bord, aussitôt la jeune aviatrice avait saisi le parachute, s'y était attachée avec soin, et, d'un bond, elle avait sauté dans l'espace, de six mille pieds de haut... Il était temps ! avec une vitesse effroyable, l'appareil en flammes avait heurté le marécage et s'était englouti, tandis que son pilote, ballotté sous l'étoffe aussitôt éployée, le contemplait en pleurant. Tant de souvenirs communs, de joies, de prouesses, de périls, de victoires, — tant d'heures surhumaines vécues ensemble, — et tant d'espoirs en une minute anéantis !...

Le vent du nord soufflait, aigre et froid. Des flocons de neige tourbillonnaient, tassés de plus en plus. Lentement, le parachute descendait, après les premières affres de la chute à pic. La jeune fille regardait, jouet à peu près impuissant des courants aériens.

Où allait-elle tomber ? Le marais serait-il son cercueil, dégoûtant ? Atteindra-t-elle le bosquet de bouleaux, à la lisière, et comment se recevrait-elle sur les arbres ? Ou bien quels pièges la happeraient, sous les amas de la neige splendide et traîtresse ? Et quels humains ou quelles bêtes féroces l'accueilleraient ? L'enfant ne tremblait pas.

Par un miracle de la Providence, c'est dans une clairière entre les arbres que le vent la porta, meurtrie, lasse à mourir, mais vaillante et refusant de s'avouer vaincue. Elle lutterait jusqu'au bout. Il faudra bien que la fortune contraire cède à sa jeune volonté. La Bretagne têtue ne rougira pas de sa fille.

Jusqu'à la nuit tombante, elle se tapit dans un fourré. Le parachute étendu, sous des branches vite entrelacées, voilà une toiture que la neige ne traversera pas. Un sommeil bref, mais profond, reposant. Et puis, en route vers l'inconnu, vers la mort ou la liberté ! Par les sentes à peine frayées, elle se dirigea vers l'issue du bois, se défilant derrière les fûts minces et pressés des arbres frileux... Car, désormais, elle ne pouvait plus compter sur le privilège de l'invisibilité. Les heures, en s'enfuyant, avaient peu à peu affaibli, détruit l'effet du gaz merveilleux. Ce n'était plus par la magie de la science que la pauvre rescapée pourrait désormais se défendre. Toute la force était dans son cerveau lucide, dans ses artères bien construites, et dans sa foi en Dieu.

Sa marche prudente la porta vers une isba écartée,

triste cabane de moujik, loin de toute autre habitation. Pas de lumière, pas de bruit, pas d'aboiements... La jeune fille heurta la porte basse... Rien ne bougea. Elle frappa encore. Quelqu'un marcha dans la mesure.

— Qui va là ? demanda une voix de femme.

La jeune fille, carrément, répondit en russe :

— Je me suis égarée dans le bois. Voulez-vous m'ouvrir ?...

La porte fut entre-bâillée. Puis, derrière le battant, l'hôtesse s'effaça, sans un mot, et attendit.

L'aviatrice, risquant tout, s'engagea dans la pénombre, elle avança. La porte fut poussée, assujettie par un verrou... Amie ou ennemie, geôle ou repos... à la grâce de Dieu !...

La femme regardait cette étrangère revêtue d'une combinaison d'aviateur boueuse, fripée, déchirée. De toute évidence elle n'avait consenti à ouvrir sa maison que par peur d'un mal pire : la Tchéka, qui l'ignorait ? poussait partout ses espions et ses espionnes, qui avaient le geste prompt contre les moindres résistances. Et, dans cette maison isolée, aucun défenseur possible.

La jeune fille déposa sur la table misérable des billets de tchernovetz. La femme, une paysanne âgée, eut un éclair du regard, mais ne broncha pas.

— Il me faut trois choses, dit la Bretonne : de la nourriture, un coin pour dormir, des vêtements.

— Il y a des pommes de terre, dit la vieille. Un peu de paille pour dormir. Des vêtements, voilà... si vous voulez...

Elle montrait, dans une armoire antique, une pauvre robe usée, reprise, mais encore propre, — et quelques restes de linge.

— Parfait ! répondit l'enfant. A table, d'abord !...

Elle dévora, avec le robuste appétit de la jeunesse. Puis elle brûla ce qu'elle put de sa défroque d'aviatrice. Dans un trou creusé sous le mince tas de fumier, elle enfouit le reste, découpé en lanières étroites. Enfin transformée en paysanne ukrainienne, elle se signa et, sans retard, elle s'étendit sur de la paille, près du foyer. La vieille femme borda sur son corps aguerri une couverture minable et les deux sacs qu'elle possédait... Déjà l'étrangère dormait...

La pauvrese la regarda un instant, joignit les mains dans un élan de pitié, et, s'asseyant pour la veiller, elle écouta le vent gémir, les amas de neige glisser du toit et s'effondrer, la porte grincer sa plainte perpétuelle... La petite dormit d'un bon sommeil d'enfant, jusqu'au matin.

Quand elle se réveilla, le jour coulait sous les nuées. Elle crut sage d'attendre le soir pour repartir. Du reste, ne fallait-il pas d'abord établir un plan de fuite et se munir des renseignements utiles ? Elle décida de gagner la ville de Lvov, où elle aviserait aux moyens de rentrer en Bretagne : à chaque jour suffit sa malice !...

A la brune, après avoir embrassé son hôtesse en larmes :

— Je reviendrai, dit-elle, et vous serez heureuse, grand'mère !

Rapide, elle s'engagea dans le chemin boueux. Elle s'attendait bien à plus d'une malencontre ; mais une Bretonne qui s'est sauvée du Kremlin et d'un avion en flammes, et qui est jeune, ne doute pas de l'avenir...

Tantôt par la route, tantôt à travers champs et bois, l'évadée avait atteint les approches de la ville. Recrue de fatigue, affaiblie par le manque d'une solide nourriture, une vague inquiétude menaçait de l'assaillir. Elle se raidissait contre une défaillance possible. Elle marchait à l'étoile en priant Dieu tout bas... Arriverait-elle à passer les portes sans domages ?

A un carrefour, sans qu'elle eût pu rien prévoir, soudain un peloton de cosaques déboucha. La jeune fille se rangea tranquillement sur la droite, et continua d'avancer. Devant elle, la route filait impitoyablement rectiligne, sans talus propices aux échappées, sans fossés où se cacher... il fallait attendre les événements.

Ils se précipitèrent.

La horde poussa des cris joyeux : une femme, loin de tout, quelle aubaine ! Les cavaliers barrèrent le chemin.

— Où vas-tu, la belle ?

— A Lvov, répondit-elle sans émoi apparent.

— Prends-la en croupe, Dmitri ! commanda le chef rouge.

Dmitri se baissa, un pied seulement à l'étrier, pour étendre son corps souple et ses bras d'hercule, comptant saisir la proie désignée. Mais la jeune fille,

simulant la peur d'une ruade, s'était mise hors de portée, et le cosaque, à la fois penaud de l'échec imprévu et piqué des rires des camarades, dut descendre de cheval et courir vers la pseudo-paysanne. Celle-ci ne l'avait pas attendu. D'un bond, en voltige, elle avait sauté sur la bête nerveuse et l'avait lancée à toute allure... Elle s'était allongée le long du flanc droit de l'animal ; d'une main elle s'accrochait à la crinière, de l'autre elle tenait les rênes ; un pied seulement la suspendait à l'étrier, et elle serrait sur sa droite, au maximum, sa monture formant comme paravent aux attaques possibles.

Les cosaques, surpris, avaient marqué un temps de désarroi, qui avait profité à la fugitive. Quand ils démarrèrent à toute bride, elle avait pris une avance, qui s'augmentait à chaque foulée ; les hurlements et les insultes n'y pouvaient rien ; l'audacieuse se rétablissait sur la selle, se pencha sur l'encolure et flatla la monture fumante... La ville était en vue... Sauvée, mon Dieu !

Mais un coup de feu retentit. La bête fit un écart brusque et s'affaissa, touchée à mort. Déjà la jeune fille s'était dressée, debout sur la selle. Elle avait posé un pied sur la tête de l'animal mourant, et elle avait sauté sur la route, avec l'espoir d'atteindre les premières maisons et d'y trouver une cachette.

Si vite qu'elle courût, qu'elle volât, les chevaux des cosaques ne pouvaient pas ne pas la rejoindre. Brutalement elle fut saisie, ligottée et jetée en travers d'une selle.

— Un colis pour Moscou ! cria le chef rouge triomphant.

Dans les cachots de la ville, la prisonnière refusa toute réponse aux geôliers. Les menaces ne purent fléchir sa résistance. Un silence hautain, total.

— Nous verrons bien, quand nous en viendrons aux coups ! cria un Rouge exaspéré.

La jeune fille le regarda, glaciale, et l'homme troublé acheva :

— Oui, Moscou la domptera !

XVIII

« L'ORDRE EST FORMEL ! »

L'eidophone du Guiligui avait enregistré le sauvetage par parachute, la fuite sous la neige, la journée dans l'isba ; mais la nuit lui avait dérobé le secret de la marche sur Lvov et de l'arrestation de la jeune fille. Où était-elle cachée ? Morte ? Prisonnière ? Sur quel point braquer l'appareil de télévision ? Que faire dans cette angoisse ?...

Deux hommes, le visage ravagé par la douleur et l'insomnie, discutaient dans le souterrain. Obstinément, ils tenaient l'eidophone orienté vers le Kremlin, centre de l'oppression, sans savoir, par on ne sait quel instinct...

— Ah ! disait le plus âgé, pourquoi n'ai-je pas encore pu mettre au point le noctocinéma pour lumière infrarouge !... Je touche au but. Je le sens. Un rien m'arrête. Et je ne trouve pas ! Nous n'aurions pas perdu de vue l'enfant, pendant cette nuit affolante. Nous aurions, par ces rayons qui percent

« L'ORDRE EST FORMEL ! »

141

la nuit, connu son refuge ou sa prison, comme en plein jour...

— Et j'aurais volé à son secours ! s'écria le plus jeune.

— C'est à moi de partir, quand nous saurons le terme du voyage, affirma son compagnon, très grave.

— Maître ! Pas vous ! Vous êtes nécessaire. Vous êtes le cerveau et le cœur. Je ne suis que le bras. Vous resterez ici. Vous serez jusqu'au bout l'âme de la guerre de délivrance. C'est moi qui dois partir...

Et comme le jeune homme ne voulait pas se rendre aux raisons et aux prières du maître, celui-ci brusqua la solution :

— Mon ami, nous sommes en service commandé. Je suis le supérieur. Vous obéirez. Vous resterez en Bretagne. C'est un ordre.

— Maître ! de grâce !

— L'ordre est formel. Faites préparer mon avion personnel, avec double charge d'invisibiliseur et des vivres pour huit jours. Le départ dans vingt-quatre heures, si nous n'avons rien reçu jusque-là.

Or, à cet instant précis, sur le plan de l'eidophone tourné vers l'est, une masse surmontée de coupoles peu à peu se dessinait, s'affirmait, se précisait...

— Le Kremlin ! s'écrièrent les deux hommes ensemble.

Leurs faces tendues vers la sinistre apparition, leurs regards fixes, leurs poings fermés, leurs poitrines haletantes, tout en eux criait à la fois la terreur et l'espoir. « Elle » vit, ils n'en veulent pas douter.

mais si « elle » était dans ce bague qu'est devenu le vieux palais ? !

Par la porte principale, un convoi de prisonniers défile, hommes et femmes pêle-mêle, happés vite par les cachots le long des corridors suintants des sous-sols et des caves, emmurés promis aux supplices, à l'effroyable agonie de la misère, de la folie furieuse, des tortures savamment dosées : des damnés du désespoir. Avidement, les deux hommes contemplent. Ils scrutent les visages émaciés. Ils cherchent leur unique. Ah ! si « elle » peut avoir échappé !...

La dernière de toutes, droite, impassible, une paysanne ukrainienne.

— Marie !

C'est le cri, le rugissement des hommes. Ils l'ont certes reconnue sous sa pauvre défroque. Leur cœur ne les avait pas trompés. Vite, vite, que l'avion soit amené ! La mort n'attend pas, peut-être. Aujourd'hui même, il faut que Marie soit délivrée !

— Je pars donc, dit le maître. Vous avez pleins pouvoirs pendant mon absence, qui sera courte s'il plaît à Dieu. S'il venait à m'arriver malheur (sa voix ne tremblait pas), vous assumerez le gouvernement, et vous achèverez la libération de la Bretagne et du monde.

— Mon maître !...

— N'oubliez pas : les cinq mille avions invisibles, du modèle nouveau, devront s'envoler à mon signal. Si je meurs ils me vengeront : vous les lâcherez, en ce cas, à votre gré.



LA DERNIÈRE DE TOUTES, DROITE, IMPASSIBLE, UNE PAYSANNE UKRAINIENNE.

— Et « elle », maître ?

— Je vous la ramènerai. Les Trois feront de grandes choses, après le retour de Moscou !

Une chaude étreinte réunit les deux hommes. Puis les mains dans les mains, les yeux dans les yeux, ils se regardèrent comme s'ils se voulaient pénétrer l'un l'autre de leurs pensées et de leurs sentiments réciproques, et, se séparant enfin :

— Et maintenant, dit le maître, une seule personne compte pour les Trois : la Patrie ! Haut les cœurs !

— Dieu vous gardera pour la Patrie...

Le temps d'informer Pol Salou, lui seul, et deux heures après, l'avion invisible avait pris son essor. Trois heures de vol, et la machine atterrissait devant la même grotte qui avait abrité l'hélicoptère de « Marie », cachette sûre, qui n'avait jamais trahi son secret. Un tube d'invisibiliseur fut remisé avec l'appareil, pour le retour victorieux. Portant l'autre, l'aviateur se dirigea vers le Kremlin, vers le cachot où l'enfant attendait non pas la mort, mais la délivrance.

Passer le seuil de l'entrée et des premiers bâtiments, aucune difficulté. Quant à se glisser derrière le garde-chiourme qui surveillait le couloir et parfois ouvrait les lourds vantaux des cellules, simple affaire de patience pour l'homme que nul ne voit, que nul n'entend. Mais une fois dans la place, porte close et Marie dans ses bras, quel paradis !...

— Père, père ! Je savais bien !... disait Marie

tout bas. Mais quel danger pour vous !... Et Hervé, là-bas !...

— Petite, à demain les effusions, quand nous serons à Portsall. Prends des forces, d'abord. Voici les provisions. Une charge à fond là-dessus, je te prie. Nous aurons sans doute à dépenser nos forces : prépare-toi.

Tandis qu'elle dévorait, le père doucement interrogeait.

— A quelles heures le geôlier passe-t-il dans la cellule ?

— Deux fois par jour, pour ce qu'ils appellent le repas. Puis, à la tombée de la nuit. Souvent, il ouvre le guichet, aussi.

— Nous attendrons la nuit, puisque c'est aujourd'hui la seule occasion certaine. Il faut ménager l'invisibiliseur, ou plutôt ne l'employer qu'au temps favorable.

— Entendu. Quand les portes voisines auront été ouvertes, mon tour ne tardera pas. Nous aurons fabriqué un simulacre de mannequin sur le grabat, et nous sortirons invisibles derrière le garde-rouge.

— Parfait. Du corridor au corps de garde, de là aux cours intérieures, et dehors, — nous connaissons la route, et les Rouges eux-mêmes, ceux qui entrent et ceux qui sortent, nous livreront toutes les issues. Nous prendrons l'avion dans la grotte que tu sais.

— Reposons jusque-là, père, voulez-vous ?

— Oui. Et toute proche, la liberté !...

— Grâce à vous, trop bon père...

Ils s'embrassèrent encore, heureux dans cette détresse, et bientôt ils s'endormirent, du sommeil du gibier traqué, aux réveils brusques, aux sursauts apeurés.

Quand ils entendirent le fracas des portes voisines rudement poussées par les gardes, bien vite ils installèrent le mannequin trompeur ; le père répandit l'invisibiliseur sur sa fille et sur lui-même ; ils disparurent... le geôlier pouvait venir !...

Frémissements, le père et Marie attendaient. Ils ne se voyaient plus. Ils se touchaient. Ils se tenaient l'un à l'autre. Ils se tassaient contre la muraille. Ils s'amenuisaient. Ah ! la splendeur de la liberté ! l'enivrement du bon travail pour la Patrie !... Quelques minutes encore, et l'invisible hélicoptère entraînera les deux chefs vers l'escadre aérienne, là-bas, sous le beau ciel breton, pour gagner avec elle la bataille suprême...

...Une à une, avec des roulements sourds et des grincements, les cellules ont été ouvertes. Les pas traînants des porteurs de baquets et d'écuelles, les crosses de fusils heurtant les dalles, les appels rauques des bourreaux, peu à peu tous les bruits ont décréu, au loin, dans le couloir visqueux. Le silence est retombé, farouche, hostile, écrasant. Les geôles sont des tombeaux.

...Stupides, les deux héros se prennent les mains à tâtons.

— Père, demande Marie, ils m'ont passée... pourquoi ?

— Nous le saurons, enfant. Pour l'instant, rien ne presse. Nous avons des vivres en suffisance pour un jour. Mais il faut, il faut absolument que nous sortions d'ici avant que nous cessions d'être invisibles. Sinon !...

Il n'acheva pas. Il n'en était pas besoin : ne comprenait-elle pas quel sort atroce ils subiraient, s'ils étaient découverts !

XIX

EMMURÉS VIVANTS.

La nuit passa, pleine de calme.

Le père, en effet, par un total effort de volonté, avait imposé à ses nerfs la paix, à son esprit le silence, et il avait commandé à tout son organisme la détente, mère du sommeil qui reconforte. Il avait persuadé Marie épuisée, et, se confiant l'un et l'autre à la Providence et à l'Ange de Breiz, ils s'étaient doucement abandonnés, dans l'horreur de ce tombeau anticipé, au repos nécessaire. Ils savaient bien, du reste, que le bruit le moins perceptible, à peine surgi auprès d'eux, les aurait éveillés, remis en garde, prêts à défendre chèrement leur vie.

A les voir si tranquilles, à entendre leur souffle si régulier, les geôliers de la Tchéka s'émerveillaient : quelle race indomptable est-elle donc, celle des hommes d'Armorique !

Car ils savaient enfin quel butin de choix ils avaient enfermé. Un message sans fil de Landerneau, encore

que peu affirmatif et incomplet, les avait décidés à installer un microphone dans la cellule de la jeune « Ukrainienne » et à percer l'angle le plus sombre d'un trou étroit, suffisant toutefois pour permettre la surveillance sans trahir l'inquisiteur. Toutes les paroles de Marie et du père, tous leurs gestes, leur joie, leur inquiétude, tout avait été transmis à Moyses Mouravief, minute par minute.

— J'en tiens deux, faisait le dictateur rouge en ricanant. Ils attireront le troisième. Et les Trois une fois démolis, l'alerte finie, la Bretagne sentira mon poing !

Comment le secret avait-il été livré ? Demandez à la boisson le martyrologe de ses victimes ! L'ivresse d'un Breton avait causé tout le mal.

Yvon Polic, le « Judas » de Mme Louise Leblanc, alias Ludmilla Bjornjestein, avait cru se sentir épié, depuis l'assassinat de plusieurs chefs catholiques. A de certains indices, qu'il devinait, qu'il flairait plutôt, il sentait comme un cercle se resserrer autour de lui : la police des Trois devait être sur sa piste. Il avait résolu de se faire oublier pendant un temps. Il délaissa l'action directe. Il se terrâ, se bornant à espionner, à préparer à coup sûr les meurtres prochains, à se renseigner.

Or, un soir, dans une auberge de Lesconil, jadis pourri de bolchevisme, il avait entendu un jeune marin parler de Portsall. Venir consommer à la même table, payer tournée sur tournée, susciter les confidences du jeune homme très fier, une fois bu,

de se montrer au courant de grandes choses, — c'était l'*a b c* du métier. « Judas » savait son métier. Il cuisina expertement son partenaire. Et il apprit, parmi cent détails incertains ou inutiles, qu'une espionne des Trois surveillait, à Moscou même, dans le Kremlin, les maîtres du monde.

— Et bientôt, concluait le Breton entre deux hoquets, tu verras ce qu'on va leur passer, à ces faillits fils de chiens !...

Yvon Polik l'aurait bien tué sur place, pour sa peine. Mais avertir Ludmilla lui parut plus urgent. Ludmilla comprit l'intérêt du rapport, mieux encore que « Judas ». L'espionne des Trois, qui pouvait-elle être, sinon le chef à la voix de jeune fille, déjà entendu à Quimper, à Paris, à Moscou ? D'autre part, l'Ukrainienne si habile à enfourcher un cheval de cosaque, si hautaine dans son silence devant les gardes-chiourme, tellement à part du commun..., qui sait?... Ah ! quelle capture et quel triomphe, si vraiment la prisonnière était reconnue comme un des Trois, les Trois si forts, si abhorrés !...

Ludmilla s'était empressée de passer l'avis à Moyses, par son téléphone sans fil. Et Moscou aux aguets, quand le père et Marie s'étaient embrassés dans la cave de la basse fosse du Kremlin, livrant sans le savoir à leurs ennemis le secret de leur identité, Moscou avait bondi de joie : désormais il tenait sa vengeance !

A la fin du deuxième jour, l'effet de l'invisibiliseur avait cessé. Les geôliers avaient vu les corps de leurs

victimes reprendre peu à peu forme et couleur, et les captifs user leurs derniers restes de provisions. Mais pas une fois la porte n'avait été ouverte, pas un rayon de lumière n'avait pénétré, pas un semblant d'espoir n'avait lui. Séquestrés !

La deuxième nuit avait passé. Puis le troisième jour. Puis les heures avaient coulé, lentes, lentes à mourir, froides, noires, déprimantes, et peu à peu les deux Bretons s'étaient sentis envahir par une faiblesse invincible. La faim et surtout la soif les hallucinaient. Moyses avait-il juré de les oublier jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'à la mort sans pанаche de détenus sans importance ? Et le Guiligui, ne voyait-il plus ses chefs ? Ou bien Hervé avait-il succombé aussi ? Fallait-il périr en pleurant le grand rêve anéanti ?

Moyes Schwartz-Mouravief réservait les prisonniers pour d'autres tortures. D'abord, les épuiser ; exténuer leur force de volonté par la disette totale ; cinq à six jours sans pain. Ensuite, les ranimer par des soins strictement calculés, les intimider par l'appareil des supplices, les désespérer par de fausses nouvelles, tenter de leur arracher le maximum de révélations. Puis recourir aux promesses, permettre une vague liberté dans l'intérieur de la prison, et subitement séparer l'homme et l'enfant, recommencer la série des sévices, donner à l'un et à l'autre l'affreux spectacle de leur déchéance, livrer aux bourreaux la fille devant le père enchaîné, le père devant la fille agonisante. Enfin, par l'infamale thérapeutique des

bolchevistes hindous, rendre des forces aux malheureux, pour un jour, et reprendre tant qu'il faudrait le circuit de la persécution savante et satanique.

— Si durs qu'ils soient, affirma Mouravief, je les ferai plier. Ils parleront. Et je les montrerai à leurs Bretons, quand ils les auront trahis !

Il félicita sa « chienne de chasse » et lui intima de nouveaux ordres :

— Je tiens deux des Trois. A toi de saisir le dernier. Par Pol Salou tu dois arriver au repaire secret. Que tout soit fini sous huitaine !

Ludmilla Bjornjestein haussa les épaules :

— Sous huitaine ? Il va bien, le patron ! On tâchera. Mais je n'aime pas beaucoup ce ton de commandement. Il me le paiera.

En attendant, elle convoqua ses trois sicaires : Hans Brunswick, Luigi Donato, Yvon Polic. Un salaire royal leur fut versé. Et les ordres suivirent.

— Dans la semaine, dit-elle, il faut que j'aie vu où logent les Trois...

— Qui ne sont plus qu'un, interrompit Judas.

— Ramasse ta langue, s'il te plaît. Écoute. Et obéis. On ne te demande que ce que tu es capable de faire.

Judas se rencogna, bougon.

— Il ne s'agit plus, continua l'espionne, de tuer des hommes et de détruire des bâtiments. Une seule besogne : pénétrer chez les Trois. J'irai seule, pour me rendre compte d'abord, parce qu'une personne seule se dissimule plus facilement qu'un groupe de

quatre. Une fois les aîtres connus, nous tirerons nos plans pour l'action définitive. Mais avant toute chose, sachons où aller.

— A Portsall, affirma Luigi.

— Il semble bien, approuva Ludmilla. Il y aura une prime, une fameuse, pour le premier qui me renseignera. En chasse !

Le Brunswick et le Donato filèrent dare-dare sur Portsall. Judas prit la route opposée ; c'est vers Lesconil qu'il descendit. Son plan était simple. Il retrouverait le marin permissionnaire qui déjà l'avait servi. Par promesse ou par menace, il tirerait de lui tout ce qu'un pareil sous-ordre pouvait savoir et tandis que ses rivaux besogneraient au hasard, lui, Judas, arriverait bon premier à la récompense.

Mais, cette fois, le jeune Breton fut sur ses gardes. Il se rappelait, avec quel remords ! que dans la demi-inconscience de l'ivresse, il avait trop parlé et désormais ses lèvres étaient closes : il ne savait plus rien. Judas vit bientôt que ni boisson ni promesses ni argent n'auraient raison de lui. Le Polik ne s'embarassait pas de scrupules : il endormit le marin au moyen d'un narcotique, le transporta dans l'auto d'un complice jusqu'à une maison isolée, et, là, il le soumit à des tortures raffinées.

Le malheureux résista longtemps. Mais, vaincu par la souffrance atroce, à peine capable de penser, il laissa échapper ces mots :

— Sous le Guiligui... par le trou de la grève...

Et il expira.

La nuit suivante, Ludmilla Bjornjestein se cachait dans la grève de Portsall, à l'entrée du tunnel oblique du Guiligui. Ses hommes suivaient.

XX

QUATRE ESPIONS.

Après minuit, un pas lourd martela les galets de la plage. Hans Brunswick, Luigi Donato et Yvon Polic s'effacèrent alors derrière les rochers, retenant leur souffle. Ludmilla, debout dans une anfractuosité qui la dissimulait toute, se raidit, le cœur battant. Le pas de l'homme survenant se rapprochait. Il  crasa le sable fin, sans h te, dans des foulées régulières et sûres. Arrivé à deux pas de l'espionne cachée, il s'arrêta. C' tait Pol Salou. Il fit face à la mer, brillante sous la lune en son plein ; il sourit au grand large, qui, sans bruit, caressait les brisants ourl s d'écume ; et il s'engagea dans le tunnel oblique.

Ludmilla, les pieds chaussés de souple caoutchouc, bravement le suivit. Elle s'était baiss e. Les pierres inégales la cachaient à peine.

Au bas de la cheminée à pic, Pol chercha sur la roche. Sa main appuya. L'hélicoptère descendit. Pol fit un pas pour y prendre place.

D'un bond de panthère, Ludmilla fut sur lui. Elle lui planta son poignard minuscule entre les épaules, et, d'un revers rapide, le fit rouler inerte, sans un cri, jusque sur la grève.

Déjà l'hélicoptère s'ébranlait pour la remontée. Ludmilla enjamba le seuil. L'appareil décolla. L'espionne était dans la place.

Silencieusement, la machine disparut. La « chienne de chasse » se trouva seule dans la salle circulaire. Pas un bruit. Pas une clarté. Pas un être vivant. Ludmilla saisit sa lampe de poche et inspecta les lieux. Une seule issue à la rotonde souterraine : un couloir, qui s'ouvrait droit devant elle. Elle l'enfila. Elle surveillait les parois à droite et à gauche ; elle ne posait chaque pied qu'à bon escient ; elle surveillait le plafond de granit ; elle se retournait souvent, méfiante ; elle écoulait ardemment le silence.

Une porte de fer lui barra le chemin, sous laquelle une lueur filtrait. Ludmilla regarda le p ne. Simple-ment poussé. Ces Bretons, de toute évidence, croyaient leur caverne inviolable ! Un sourire de triomphe erra sur ses lèvres sensuelles. Avec des précautions infinies, elle tourna la poignée. Le dos tourné à la porte, un homme lisait, debout, à un pupitre lumineux. Ludmilla leva le bras. Son poignard s'abattit. L'homme s'affaissa, tué net. Sans même lui jeter un regard, Ludmilla se précipita vers les papiers épars sur la table ; des journaux, qu'elle avait déjà lus ; des livres scientifiques connus ; des revues pas toutes coupées ; quelques fiches sans importance. L'espionne chercha

le coffre-fort, le secrétaire, la bibliothèque. En vain... Le sang de l'homme coulait doucement.

Derrière une tenture, une porte légère donnait sur un nouveau couloir, très bref. Il menait à un magasin sommaire, où des caisses marquées de signes étranges dormaient.

Lasse, le cœur étreint par une impression de tombeau, la meurtrière s'arrêta. Mais vite elle se ressaisit.

— Moyses va sursauter, fit-elle, quand il saura où je suis.

Elle jouissait de la victoire, éperdument.

Mais les caisses hermétiques ne livraient pas leur secret. Impossible de songer à les ouvrir, pour l'instant : rien à faire dans ce cul-de-sac. De la main, Ludmilla interrogea les murs de pierres brutes. Pas une oscillation, pas un fléchissement, pas une ouverture. Ni une poignée, ni un bouton, ni un piège. Et toujours le silence froid, absolu.

— Je n'ai qu'à rebrousser chemin, murmura la fille infernale. Quel peut bien être le secret de cette caverne ?

Quand elle repassa dans la salle éclairée où elle avait tué, le cadavre avait disparu, le sang était étanché, le sol lavé. L'espionne sentit une griffe la saisir au cœur. Elle maîtrisa le tremblement et, les yeux seulement agrandis, elle revint dans la salle circulaire.

Que déciderait-elle ? Attendre ? Elle se savait épiée, la mort la saisirait vite. Fuir ? mais l'hélicoptère s'était évanoui. Avec angoisse, elle voulut trouver

une issue. Son instinct la conduisit vers le point opposé à l'ouverture du couloir. Elle s'y arrêta, interrogeant du regard et de la main les moindres aspérités.

Or, lentement, le sol se déroba sous elle, sans à-coup, dans une paix, comme si un panneau se détachait du reste pour s'enfoncer dans un abîme. Ludmilla voulut réagir, s'élancer, s'agripper... Trop tard. Elle n'em brassait plus que le vide, et déjà, la descente était arrêtée.

Dans une chambre inférieure trois hommes, livides, se tenaient debout : Hans Brunswick, Luigi Donato, Yvon Polic. Assis derrière une table, Pol Salou, un vieillard, et entre eux un homme jeune, au galbe pur de Celte, aux épaules larges, au regard impérieux. Dans un coin, une forme humaine étendue.

Ludmilla Bjornjestein réalisa en un clin d'œil la situation. Elle avait manqué Pol Salou, dans sa hâte de frapper ; le Breton avait découvert les trois complices, qui sait comment ! et le jugement allait commencer.

La voix grave du président s'éleva :

— Ludmilla Bjornjestein, dite M^{me} Louise Leblanc, soi-disant voyageuse de la maison Tenbroeck de Bruges et Malines.

— C'est moi, interrompit l'espionne.

— Veuillez déposer votre poignard et toutes vos armes, quelles qu'elles soient, sur la table, devant nous. Vous vous rendez compte que refuser, résister, est inutile. Faire faire la fouille nous répugnerait.

— Voilà ! fit la femme, furieuse, mais impuissante ; et elle jeta pêle-mêle poignard, aiguille, lampe, browning, etc.

— Bien. Nous savons, nous voyons que tout y est. Pol, voulez-vous donner lecture de l'acte d'accusation. je vous prie ?

La liste était longue, des assassinats et des attentats commis par la bande infâme et par ses soudoyés. Les accusés écoutaient, sans un mot, sans un geste. Peu à peu, l'espionne perdait son assurance. Si, au début, sa rage avait cherché un moyen de balayer les juges et leurs dossiers (avec ses trois sicaires, pourquoi pas ?), sa raison bien vite lui avait démontré qu'ils la tenaient à leur merci et que mieux valait se soumettre, pour l'instant, dans l'espoir d'une revanche invraisemblable, d'un salut, d'un pardon... Elle révélerait tous ses sous-ordres. Elle accepterait toutes les conditions. Qu'elle vive, et c'est assez !...

Pol Salou lisait, sans haine et sans colère. Avant le dernier chef d'accusation, le président ordonna :

— Yvon Polic, découvrez le cadavre.

Pol Salou reprit :

— ... Ce jour, avoir assassiné d'un coup de poignard le général soviétique Bourlissoff, ici détenu.

— Bourlissoff ? ! cria-t-elle.

Toute tendue par l'épouvante, les pupilles dilatées, elle se penchait sur le corps inanimé, en répétant :

— Bourlissoff !...

— Pour tous ces crimes, continuait Pol Salou, nous requérons contre Ludmilla Bjornjestein la

peine de mort, selon la coutume de Bretagne.

— Ludmilla Bjornjestein, conclut le président, vous avez la parole pour vous défendre : une demi-heure.

Très lucide, habile et hardie, l'espionne convint de plusieurs « accidents », nia le reste, innocent ses hommes, s'excusa sur les ordres reçus, vanta son patriotisme, sans appuyer.

Les juges écoutaient, impassibles. A la fin, ils se consultèrent. Le vieillard écrivit, posément. Pol Salou se leva et lut :

— Ludmilla Bjornjestein est condamnée à la peine de mort.

— Vous avez tous les quatre un quart d'heure pour vous préparer. Un de vous, à notre commandement, exécutera les trois autres : l'aiguille empoisonnée suffira. Il disparaîtra ensuite.

— J'ai des révélations à faire ! hurla la condamnée. Aucune réponse.

D'un regard, elle appela les trois bandits, les galvanisant pour une suprême et folle tentative. Ensemble, ils s'élancèrent... Avec un hurlement, ils retombèrent aussitôt : un barrage invisible avait brûlé leurs membres, et, tranquilles, les juges s'étaient retirés, les laissant seuls dans l'horreur de la prison.

Les quatre se regardaient, bêtes fauves prises au piège, prêtes encore à mordre, haineuses, cherchant lequel tuerait les autres... Quart d'heure affolant !

A la quinzième minute, vaincu, Yvon Polik s'écria :

— *Eur beleg d'in en han' Doue !* (1)

L'atavisme breton (et qui sait grâce à quelles prières !) le ressaisissait enfin et balayait les vices et les crimes. Celui-là, du moins, mourrait pardonné !

Une porte s'ouvrit. Le bon larron vit le prêtre qui l'attendait dans la cellule voisine :

— *Ho pennoz d'in, va Zad !...* (2), commença-t-il.

Quand il revint, pardonné, un peu de ciel dans les yeux, les autres avaient subi leur peine, comme des reptiles détruits dans la nuit du souterrain. Pour le Breton dévoyé mais repentant, c'est au grand jour, adossé au dolmen du Guiligui, que douze balles indulgentes lui accordèrent la mort expiatrice.

(1) Un prêtre, à moi, au nom de Dieu.

(2) Bénissez-moi, mon Père, parce que j'ai péché...

XXI

« C'EST POUR MOURIR, BONTEFF ! »

Peu d'instantants après que « Satan » eût été passé par les armes, l'avion invisible d'Hervé glissait le long du tunnel sous-marin et débouchait, par la faille des rochers de Creac'h, au-dessus de l'Île d'Épouvante. Il vira dans la brise et cingla, vent arrière, sur Paris. L'affaire de quarante minutes. Atterrissage très doux sur la toiture plate d'un grand magasin. Arrimage de l'appareil aux cheminées, calage du plan inférieur... l'hélicoptère attendra son pilote, face à l'est, tant qu'il faudra.

— Trois heures au plus ! murmura Hervé, qui s'engouffra par une tabatière usée dans les combles de l'édifice.

Il avait gardé sur ses vêtements de ville une combinaison d'aviateur invisibilisée. Gants et chaussures invisibles dérobaient aux regards ses extrémités. Un passe-montagne invisible enveloppait toute sa tête, ne laissant apparents que ses yeux. Une légère

vaporisation de gaz spécial suffit à les rendre, eux aussi, complètement imperceptibles.

Des combles gagner un escalier, moins encombré que les ascenseurs et les monte-charges, ce ne fut qu'un jeu. Une heure après, S. Exc. Bonteff, gouverneur soviétique de Paris et maître, après Mouravief, de la France, recevait, à l'Élysée, une visite qu'il n'attendait pas.

Le bolcheviste lisait des rapports (assez mal satisfait, du reste) quand une voix jeune retentit devant lui :

— Général Bonteff, l'heure de rendre vos comptes est venue.

Le délégué aux Affaires françaises sursauta, sans répondre. La voix reprit :

— N'appellez pas. Ne téléphonez pas. Tous les fils sont coupés : rendez-vous compte, si vous voulez. Quant à faire du bruit, les tentures et les lambris spéciaux empêchent, n'est-ce pas ? que l'extérieur en soit alerté. Vous avez défendu d'entrer avant une heure. Ce délai me suffira.

Bonteff se taisait.

— Depuis que les Trois ont déclaré la guerre aux Soviets, ils attendent le paiement des cent dix millions exigés dès l'abord. Je les veux sur-le-champ, plus l'amende pour le retard : au total, cinq cents millions, en bank-notes soviétiques.

Bonteff se demandait quelle hallucination auditive l'affolait. La voix, presque à toucher son visage, se fit plus coupante, impérative et dure.

— Ouvrez le coffre-fort. Comptez cinquante des liasses de dix billets reçus ce matin. Mettez-les sur votre bureau.

— Ah ! ricana enfin le Russe... Un gentleman cambrioleur ? !

A ces mots, tout le vestiaire invisible d'Hervé tomba sur le parquet : combinaison, passe-montagne, gants et chaussures. Le jeune chef breton se dressa, apparition soudaine, plus étrange par les yeux absents, fantastique, vengeresse.

— Général Bonteff, continua Hervé, j'aurais pu prendre les fonds à mon gré. Vous me les donnerez, et je vais vous dire pourquoi : parce que je veux que vous me les donniez. Je n'en ai plus besoin. Mais ce que les Trois ont ordonné, il faut qu'on l'exécute.

Une menace tellement implacable vibrait dans toute sa personne raidie, une force de suggestion si puissante émanait de lui, que, sans un mot, hypnotisé, Bonteff se leva, ouvrit le coffre-fort, compta les papiers millionnaires, et les posa, doucement, au point désigné par Hervé ! N'espérait-il pas, qui sait ! récupérer bientôt la fortune extorquée ?

Bonteff se rassit. Peu à peu, il se ressaisissait. Après tout, il avait obéi et sans doute le Breton n'avait qu'à disparaître, fier de son escroquerie. Et si même il fallait en découdre, eh bien ! c'est d'homme à homme qu'on s'expliquerait, et alors, tant pis pour l'insulteur !...

— Debout ! commanda Hervé. Je veux des nouvelles des deux prisonniers — un vieillard, une jeune

filles — que Mouravief a enfermés dans sa Loubianka et qu'il tient au secret. Debout !

— Je ne suis pas à Moscou, dit-il.

— Pas d'enfantillages. Vous êtes tenu au courant, matin et soir. Debout ! et répondez.

— Puisque vous savez tout, que vous apprendrai-je ?

Hervé, lentement, le regard toujours fixé sur Bonteff, se dirigea vers une panoplie. Il saisit deux épées, qu'il jeta sur le bureau.

— Cette fois, c'est pour mourir, Bonteff ! Bourlissoff est mort. Ludmilla est morte. Ses espions sont morts. Mouravief est condamné à mort. Vos crimes ne se comptent plus ; vous êtes condamné à mort. Mais je vous laisse une chance : choisissez votre arme, et défendez-vous.

L'heure de rire était passée. Bonteff, hagard, se leva, saisit une épée et se mit en garde, fébrilement. Hervé se campa devant lui, le masque dur, la main droite écrasant la garde de l'épée, les jarrets assurés. Comme il allait engager le fer, il parut écouter un message. Vivement, sa main gauche atteignit un récepteur minuscule dans la poche de son veston, et Bonteff l'entendit répondre :

— Oui, c'est bien moi que vous voyez... Oui, à l'Élysée... Exécuter Bonteff, oui... Rien à craindre... Comment dites-vous, Pol ?...

A cet instant, Bonteff se fendit et porta sauvagement un coup de pointe vers les œuvres basses d'Hervé... L'épée du Breton siffla et s'abattit : le

poignet de Son Excellence sembla paralysé du coup et l'arme s'échappa de ses doigts, honteusement. Hervé sourit :

— Vous n'aimez pas le franc jeu ? dit-il. Comme il vous plaira. Remettez-vous en garde. Je n'en ai que pour un moment : c'est mon second qui me parle de Bretagne.

Bonteff, dominé, attendit.

— Vous disiez donc, mon cher Pol ?... continua Hervé... Vraiment ? ! Mais ce hasard est un miracle... Le cinénoctoviseur au point !... Et le chef qui se désolait !...

Bonteff méditait ses coups. Il avait vu que son adversaire était de taille, et il ne voulait pas mourir.

Soudain Hervé blémit, et Bonteff en profita pour esquisser une attaque. D'un coup brusque, le chef breton détourna l'arme de son vis-à-vis et lui cingla le visage de son épée, comme d'un fouet. Bonteff jura, mais ne fit plus un mouvement.

— Entendu ! reprenait Hervé. Puisque vous avez enfin retrouvé nos pauvres amis, dès ce soir je serai avec eux... Oui, dans quatre heures au maximum... Merci... Ils seront libres, oui, oui...

Bonteff comprenait trop bien. Cet homme serait dans quatre heures à Moscou, et les Trois, réunis, recommenceraient la guerre ! Ah ! s'il avait été possible d'avertir Mouravief ! Mais ce Breton n'avait oublié aucune précaution... Un seul moyen restait : le tuer. Bonteff se promettait de s'y employer de

son mieux. Il allait cependant passer par d'autres étonnements.

— Voici mes ordres, disait Hervé à l'interlocuteur lointain. Dix groupes de cinq cents avions, modèle nouveau. Objectifs : Paris, Bruxelles, Londres, Rome, Berlin, Vienne, Varsovie, Angora, Moscou et Pékin. Chargement complet. Deux cents avions resteront dans chaque capitale, à vos ordres. Les trois cents autres, une fois la besogne faite, rallieront Moscou, soit trois mille au total, plus l'escadrille permanente du Kremlin... Le jour et l'heure?... Que tout soit prêt ce soir. De Moscou, je vous donnerai le signal convenu...

Bonteff enrageait : de quoi avait-il l'air, pendant tout ce colloque, tendu à une garde qui n'en finissait plus, tenu à l'œil par son ennemi comme un méchant petit garçon par son maître d'école, et forcé d'écouter, impuissant, les projets destructeurs des Bretons ?

— Un dernier mot, Pol. Si je suis tué ici ou ailleurs, la séance continue, n'est-ce pas ? Vous prenez la direction jusqu'à ce que le Chef puisse commander... Non, non... Ne craignez pas... Veillez et priez. Tout ira bien.

Hervé remit le récepteur, posément, dans sa poche, et, revenant à Bonteff, lui dit :

— Excusez-moi, général : affaires de service. Mais je suis à vous, rien qu'à vous.

Le combat commença. Bonteff travaillait comme à coups de hache, pressé d'en finir. Hervé se couvrait, sans un mouvement de trop. Plusieurs fois, il avait



IL ABATTIT BONTEFF QUI ÉTENDIT LES BRAS...

fait sauter l'épée du Russe et il l'avait invité d'un geste à la reprendre. A la fin, relevant rudement le fer qui le menaçait entre les yeux, il se fendit à fond, et, d'un coup d'estoc au cœur, il abattit Bonteff qui étendit les bras, poussa un han ! de mort, et ne bougea plus.

Hervé reprit ses vêtements invisibles, s'empara des millions, invisibilisa le corps de Bonteff comme le sien, et, paisible, il quitta l'Élysée.

Le retour cependant fut moins rapide que l'aller. Le Breton suivait les rues moins passantes ; il s'écartait des groupes ; parfois, il s'arrêtait comme lassé. Il n'entra pas dans l'immeuble du grand magasin dont la terrasse portait son avion ; il se glissa dans une maison éloignée de cent mètres et, par les toits, il atteignit enfin l'hélicoptère.

XXII

LA FUREUR DE MOYSES.

Moyse Schwartz, dit Mouravief, président du Conseil des Soviets, avait passé une journée vraiment désagréable. Il avait bien essayé, à la vérité, de se remettre en train, par le spectacle de quelques exécutions et de tortures raffinées. Mais l'humeur noire ne s'était pas dissipée, et le personnel du Kremlin tremblait : à quelles sanguinaires facéties le maître ne recourait-il pas en pareille occurrence !...

Il faut en convenir, les mauvaises nouvelles étaient de taille, énormes, affolantes. Et l'expérience empêchait de les prendre pour des mystifications.

D'abord les journaux bretons avaient annoncé au monde que Ludmilla Bjornjestein et ses trois principaux lieutenants avaient été saisis par les émissaires des Trois et que Polik, dit Satan, avait été passé par les armes sur le rocher du Guiligui. Du sort des trois autres espions, pas un mot. Or le Kremlin avait subitement cessé de recevoir les rapports quoti-

diens de Ludmilla. Prisonnière ? Morte ? Passée à l'ennemi ? En tout cas, perdue pour Mouravief. Par qui la remplacer ? Et comment vaincre désormais la résistance monstrueuse des Bretons ?

Dans l'après-midi, des messages réitérés de T. S. F. s'étaient succédé de Paris : Bonteff parti sans laisser de traces ; une flaque de sang devant son bureau ; deux épées sur le parquet, dont l'une un peu tordue et mouillée de sang, l'autre intacte ; cinq cents millions manquaient dans le coffre-fort hermétiquement clos, aucun désordre dans les papiers et dans la salle ; aucun bruit, aucune piste, aucun indice. La Tcheka parisienne, impuissante, demandait du renfort.

Mouravief, à ce dernier radio, avait éclaté :

— Du renfort, à ces ânes bâtés ?... Expédiez immédiatement à Moscou, par avion, le chef de la Tcheka et les neuf sous-directeurs. Décimez le reste. Et retrouvez Bonteff et Ludmilla. S'ils ont trahi, leur compte est bon.

Paris avait répondu aussitôt :

— Ordres en voie d'exécution. Un radio clandestin de Bretagne annonce à l'instant la mort de Bourlissoff, tué par Ludmilla. Pas de détails.

— Ah ! je me doutais bien, murmura Mouravief ; vendue, elle aussi ! et son Bonteff est complice. Les cinq cents millions sont pour la petite fête !...

Il signala fébrilement :

— Alerte tous nos postes de radio : deux millions à quiconque nous livrera Ludmilla ; un million pour son cadavre. Autant pour Bonteff.

Cette explosion de fureur hystérique le doucha, l'apaisa. Il raisonna, plus lucide. Il se souvint des emmurés de la Lioubianka. Leur longue famine devait avoir dompté leur sauvage énergie, si du moins ils n'avaient pas encore succombé. Peut-être, dans les conjonctures présentes, ils parleraient : les bourreaux asiatiques ont des moyens puissants de délier les langues, même des plus opiniâtres. Mouravief ordonna :

— Amenez l'Ukrainienne et son compagnon à la Tchéka, les deux qui jouaient aux invisibles. S'ils sont morts, leurs cadavres seront suppliciés. J'attends.

Le microphone de la cellule où gisaient les prisonniers avait cessé de transmettre paroles et plaintes : sans force, sans ressort, inanimés, ils s'étaient tus ; la jeune fille, sur son lit de sangle, paraissait morte. L'homme avait encore des gestes de la main, rares, saccadés : plutôt des réflexes nerveux. L'agonie.

La porte fut ouverte à grand bruit. Le réflecteur du couloir inonda de lumière la cellule. Les deux mourants s'agitèrent faiblement.

— Debout ! cria le geôlier.

Ni l'un ni l'autre ne bougèrent : avaient-ils seulement conscience de leur état, du lieu, du sens des mots ? et leurs membres étaient-ils capables de l'effort prescrit ?

— Debout ! répéta la voix du tortionnaire plus rude et plus proche.

Aucune réaction des emmurés.

Le tchékiste avança vers le lit de Marie, la main levée. Dans quelle intention ?...

Un cri sauvage retentit. Le prisonnier, soudain, s'était dressé dans un sursaut atroce de sa volonté, de son amour paternel, de sa pudeur bretonne, et chancelant, livide, il avait rabattu le bras ignominieux. Puis il était retombé.

Le geôlier, blasé pourtant, avait tourné les talons et il avait couru rendre compte à ses chefs. Ils le rabrouèrent et se contentèrent d'expédier quatre hommes avec deux brancards à la cellule souterraine. Après tout, le « patron » n'avait-il pas exigé le transfert, morts ou vifs ? Les prisonniers furent portés à la salle des jugements.

Le président du tribunal soviétique, Appelbaum, dit Raspoutine, siégeait en personne, entouré de quatre juges à faces patibulaires. A leur gauche, le jury : neuf voyous à grandes bottes, à blouse de moujiks, à casquette crasseuse. Derrière les juges et derrière les jurés, des gardes rouges en armes. Sous le portrait de Lénine, les accusés, encadrés de tchékistes, face au tribunal. Dans un angle, Mouravief assis, le cigare aux lèvres. Au fond, le public ordinaire du lieu : des policiers plus ou moins déguisés, des chômeurs, des femmes perdues, des enfants vicieux, avides de sang et de cruautés, — foule joyeuse qui lança des lazzi indécentes quand elle vit les figures émaciées des moribonds.

Le président imposa silence aux forcenés, et il interrogea les prisonniers, l'homme d'abord.

— Comment t'appelles-tu ?

— ...

— Quel âge as-tu ?

— ...

— Quel est ton domicile ?

— ...

— Es-tu parent de Marie X..., détenue avec toi, ici présente ?

— ...

— A quelle fin t'es-tu introduit dans la cellule de ta complice ?

— ...

Ni l'homme ni Marie n'avaient paru entendre. Pas un mouvement. Pas une syllabe. Pas un soupir.

Mouravief interrompit l'interrogatoire.

— Tu n'en tireras rien, dit-il. Que le médecin vienne les dopper. Et qu'on leur apporte le repas qu'il faut.

Des piqûres savamment dosées ranimèrent les deux martyrs. Quand ils virent les aliments près d'eux, leurs yeux brillèrent d'un désir fou : un éclair. Mais ils refusèrent. Sans doute ils craignaient le poison des bourreaux, ou leur propre avidité, capable de les faire mourir. Le serveur murmura en français, en se penchant comme pour soutenir la tête de Marie :

— Mine de rien. Mangez. Le Guiligui veille.

Lentement, prudents malgré la convoitise, les prisonniers absorbaient le thé alcoolisé, goutte à goutte, puis la bouillie reconstituante, heureux de savourer le vague bien-être, la chaleur, la force — pauvre force ! — peu à peu revenus.

Le tribunal, la populace, Mouravief, attendaient, silencieux : on eût dit que de leurs civières les deux inconnus commandaient, que l'assemblée des tortionnaires était à leurs ordres. Hélas !

Le repas fini, un instant de repos leur fut accordé, et, quand dormir aurait été si bon, soudain le président reprit :

— Marie X..., dite l'Ukrainienne, comment vous appelez-vous ?

Marie, ranimée, se taisait. Elle regardait Mouravief, les yeux dans les yeux. Elle souriait. Menaces et promesses n'y firent rien. Moyses écumait. La salle houlait. Le président regarda Moyses et craignit pour sa propre vie. Il s'énerva. Il insulta les accusés. Il s'en prit aux jurés, aux gardes, au public. Visiblement, il n'était plus maître des débats. Mouravief intervint.

— A bas ! dit-il, chien de Raspoutine ! Tu n'es pas capable d'interroger. Tais-toi.

A son tour, il s'approcha des prisonniers. L'homme, les yeux clos, le corps rigide, paraissait aux portes de la mort. La jeune fille, en meilleure forme, se rendrait peut-être ? Mouravief se fit doux :

— Mademoiselle, répondez sans crainte. Votre nom ?

— Marie.

— Votre nom de famille ?

— Vous m'appellez l'Ukrainienne.

— Êtes-vous parente de votre compagnon ?

— Nous sommes nés du même père et de la même mère.

— Leurs noms ?

— Adam et Ève.

La salle éclata de rire.

— Silence, fils de brutes ! ordonna le grand chef.

Et à Marie :

— Si tu te moques, tu le paieras cher !

— Si je ne me moque pas, ce sera le même prix...

Moyse voulut reprendre son questionnaire. Mais Marie, épuisée derechef, n'articula plus un mot.

— C'est bon, conclut Moyse. Qu'on les porte au grand vélodrome. Ils seront désossés vivants.

XXIII

JUSTICE EST FAITE.

Le cortège lugubre s'organisa rapidement. Le serveur compatissant avait saisi, d'autorité, les montants arrière du brancard de Marie. Les tribunes et les populaires s'étaient vite garnies d'une foule joyeuse : elle connaissait le talent de Tsu Pan Fou, le bourreau expert en tortures ; l'odeur du sang et la clameur des suppliciés, quelles délices pour les brutes ! Les juges s'installèrent dans la loggia centrale, Mouravief devant eux. Au milieu de la pelouse, les deux civières déposées sur un large podium, et le bourreau, important. Des gardes rouges garnissaient, de place en place, les hautes palissades.

Mouravief cependant contenait à grand'peine sa colère et sa déception. Faire torturer les deux victimes, oui ; mais après ? Il n'en connaîtrait pas un secret de plus ; il ne serait pas mieux armé contre les Trois mystérieux ; et si jamais plus tard il venait à savoir les vrais noms de ses prisonniers, quel avan-

tage en retirerait-il ? L'envie le tenaillait de fouiller lui-même les chairs des deux malheureux. Dans un sursaut à peine conscient, il bondit de son fauteuil, et la bouche écumante, le poing brandi vers le visage exsangue de Marie, le tyran satanique hurla :

— Une dernière fois, parlerez-vous ?

Marie et son père se taisaient.

Fou de rage, Mouravief éructa :

— Quand Tsu Pan Fou aura fini, vos corps sans os, mais vivants, seront entraînés par les rues de Moscou ; je les pendrai enfin ; j'en ferai jeter les morceaux à vos Bretons, et nous verrons si...

Une voix jeune, puissante et grave, s'éleva près de lui :

— Moyses Schwartz, dit Mouravief, vous êtes jugé !

Le chef suprême des Soviets chercha du regard l'insolent. Les deux prisonniers se dressèrent sur leurs brancards. Le bourreau attendait les ordres. La foule, soudain silencieuse, se serra sur l'avant des tribunes. Le cordon de troupes se figea dans un garde-à-vous anxieux. Tout le monde voulait voir.

Une forme humaine lentement apparut à deux mètres de hauteur, rigide, peu à peu descendue jusqu'au sol, entre le podium et les tribunes...

Mouravief se précipita, tandis que le public, debout, se penchait à outrance.

— Ludmilla Bjornjestein ! s'écria Moyses.

— Moyses Schwartz, répéta la voix invisible, vous êtes condamné.

Les moujiks trépignaient. Les soldats, sur un ordre, firent face aux tribunes, baïonnette au canon. Un calme relatif s'établit.

— Bourreau, fais ton office ! commanda Mouravief.

Le bourreau monta sur le podium, ses instruments en main. On le vit se pencher sur une civière, et aussitôt lever les bras et secouer la tête...

— Disparus ! cria-t-il.

Au même instant, comme Moyses allait se jeter sur le bourreau, et comme un remous formidable agitait la multitude soulevée, une deuxième forme humaine plana au-dessus du cadavre de Ludmilla. Doucement, elle se posa, le long de la « chienne de chasse ». Mouravief s'arrêta, une sueur froide glaçant ses membres et son front :

— Bourlissoff ! murmura-t-il avec épouvante.

— Bourlissoff ! hurlèrent les moujiks.

Ah ! c'était encore plus fort qu'au cinéma rouge, ces fantastiques épisodes. On ne savait pas comment tout cela finirait. Mais pour l'instant, quelle joie et quel délire ! Ah ! oui, les absents avaient tort...

— Bourlissoff !... Ludmilla ! Bourlissoff !

Sans respect, sans conscience, vingt mille voix scandaient les syllabes trois par trois ; les talons frappaient en cadence les gradins ; et, horreur ! l'air des *Lampions* prenait une allure de fête !

Une troisième fois, la voix retentit :

— Moyses Schwartz, dit Mouravief, président des Soviets, vous avez comblé la mesure ; vous allez être exécuté.

— Mais tuez-le donc ! crie Mouravief. Saisissez-le !

Un troisième cadavre vint s'étendre aux pieds de Mouravief éperdu et muet. C'était Bonteff, délégué suprême aux Affaires françaises ! La foule le reconnut. La clameur déferla :

— Bonteff est mort !...

Les barrages allaient être rompus, quand la voix invisible commanda :

— Silence partout ! Que personne ne bouge, sous peine de mort !

Mouravief déchainé avait palpé, retourné, fouillé les trois cadavres étendus. Comme un fou. Hagaré. Des menaces informes. Des gestes d'automate. Il bouscula Tsu Pan Fou. Il courut aux civières : vides ! Toute présence d'esprit l'abandonna. Il demeura stupide, debout, les yeux exorbités, risible.

La voix domina tout le spectacle.

— Marie et son père sont libres, Mouravief. Tu vas mourir.

Puis, après un silence :

— Bourreau, liez les mains de cet homme, et pendez-le au podium.

Tsu Pan Fou estima qu'autant valait se ranger du côté du plus fort. Gauche, mais résolu, il saisit le maître omnipotent. Moyses n'esquissa même pas un geste de défense. La foule, très intéressée, regarda le supplice de son dictateur, tout comme elle s'était attendue à jouer du supplice des Bretons. Pas un bruit. Le silence de la mort couvrait l'étendue. D'un

mouvement rapide, Tsu Pan Fou serra les poignets et les coudes du condamné. Il l'aida à gravir les degrés du podium, et aussitôt il avisa un filin suspendu à un mât vénitien. Un nœud coulant autour du cou de Moyses, une poussée violente, le corps projeté dans l'espace, l'épine dorsale qui se brise... Justice est faite !

La voix jeune et grave, invisible, demanda :

— Un chauffeur !

— Présent ! répondit le serveur qui avait eu pitié des deux proscrits.

— Qui êtes-vous ?

— Michel Kerévern, de Cornouaille, marin porté déserteur un soir de bombe, guéri du communisme depuis que j'ai vu Moscou.

— Attachez les quatre cadavres à l'avant d'un autocamion, et circulez lentement dans les rues principales, jusqu'à la nuit. Après quoi, ralliez le Kremlin.

L'homme se précipita. La foule n'osait manifester. Le Maître la congédia.

— Voici les ordres des Trois bretons. Rentrez chez vous. Défense de sortir, pendant vingt-quatre heures. Demain matin, les cours martiales bretonnes fonctionneront. Dix mille avions invisibles assureront l'ordre dans la ville. Quiconque essaierait de s'enfuir sera exécuté sur l'heure. Allez.

Pendant que la foule muette se dispersait, soudain deux hélicoptères apparurent, planant côte à côte. Dans l'un, Marie et son père, étendus. Dans l'autre,

Hervé, seul, commandant et dirigeant les deux appareils, cap sur le Kremlin ; les Bretons en connaissaient tous les attraits : si souvent l'eidophone leur avait montré jusqu'aux plus sombres recoins des bâtiments !

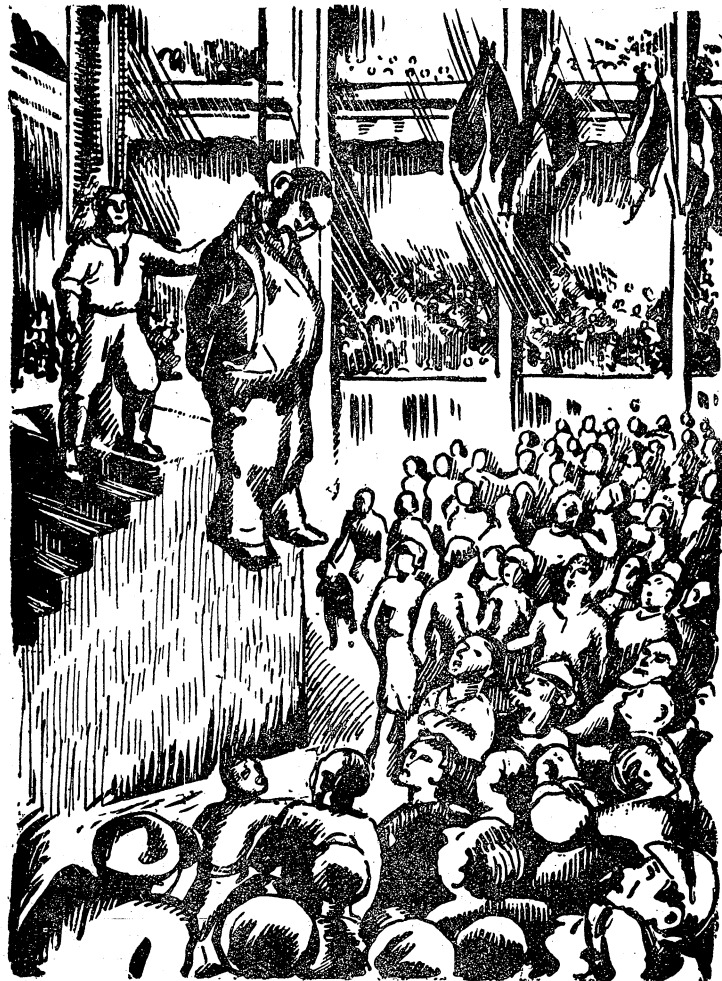
Hervé ordonna aux « camarades » employés accourus :

— Immédiatement, deux médecins ici, deux professeurs de l'École de médecine. Portez monsieur dans la chambre verte, et mademoiselle dans la chambre bleue à côté. Que demain soir ils soient complètement rétablis. Que personne ne s'approche de mes avions. Que des sentinelles veillent.

Il prit alors possession des appartements de Mouravief, ceux d'où Napoléon le Grand avait cru dicter la loi aux Russes. Et sans désespérer, il téléphona en breton à Pol Salou :

— *De notre palais du Kremlin.* Faites partir cinq mille avions comme convenu, plus cinq mille des réserves. — LES TROIS.

Le retentissement fut immense dans le monde. En Finistère, Pol Salou avait ouvert les télécinéphones aux anciens combattants et aux troupes : tous voyaient et entendaient Moscou soumis aux Trois. Au Guilguy, devant les eidophones qui avaient montré le jugement et la délivrance, l'enthousiasme des mineurs, des marins, des soldats, était indescriptible. Les pays encore occupés par les Soviets tressaillaient, dans l'attente toute proche, fiévreuse,



UN NÉUD COULANT AUTOUR DU COU DE MOYSES...

de la libération. Partout les comités bretons occultes préparaient les soulèvements opportuns...

Pol Salou répondit à Hervé :

« Ordre exécuté. Escadres parties. Dites nos vœux respectueux aux deux malades. Gloire à vous ! Gloire aux Trois ! Bretagne sauve le monde. »

XXIV

LA DÉBACLE TOTALE.

Les dix mille hélicoptères bretons s'élancèrent : des plages de Tréoupan, de Lampaul et de Saint-Pabu, des camps de Poulmic-Lanvéoc et de Guipavas, des réserves du cap Sizun et de l'hippodrome de Cuzon, des étendues silencieuses du Menez-Arez, — de la Lieue-de-Grève enfin. Ensemble les escadrilles franchirent la frontière de l'ancien Finistère ; elles s'étendirent sur la Bretagne frémissante d'espoir ; et chaque armée cingla vers la capitale à conquérir.

Ce fut très simple.

Autour de chaque ville, cent avions créaient et maintenaient un barrage magnétique. Puis les points essentiels étaient d'abord occupés : hôtel des P. T. T., stations de radio, banques principales, police et prisons, gares, ports et casernes, ministères et palais du gouvernement. Les comités antisoviétiques, préparés de longue date, s'emparaient vigoureusement des administrations. Après quoi, toute circulation

était interdite sous peine de mort, et les cours martiales, toutes composées de membres bretons, jugeaient et condamnaient les assassins, voleurs et autres criminels qui avaient formé « l'élite de la société » rouge.

Quant aux troupes bolchevistes, elles étaient consignées dans leurs casernes, désarmées, séparées de leurs officiers, en attendant le départ pour les camps de prisonniers.

Que tout se passât sans casse, nul ne pouvait l'espérer. Ça et là, des résistances s'esquissèrent : à Berlin et à Rome, dont les gouvernements avaient cru bon de flirter avec Moscou avant l'invasion, et qui étaient gangrenés de bolchevisme jusqu'aux moelles, — à Paris où l'élément français se trouvait submergé par un afflux inouï de révolutionnaires cosmopolites. La manière forte eut raison de toutes les réactions soviétiques.

— Que voulez-vous ! disait rondement le général Lezhreiz, chef de l'escadrille de Paris : on ne fait pas l'omelette sans casser les œufs !

Un épisode, par exemple.

Plusieurs régiments rouges de Paris, choisis parmi les plus rouges, furieux d'être muselés par un ennemi dont nul ne voyait un gros déploiement de forces, avaient décidé de sortir bon gré mal gré de leurs casernements. A l'École militaire en particulier, toute une expédition s'était organisée. Derrière des tanks, la musique s'il vous plaît, et les soldats par rangs et par files, bien alignés, l'air martial, et gare à qui bronche !

Les tanks s'ébranlèrent. La musique secoua les nerfs. Les hommes en chantant emboîtèrent le pas. Franchir les portes ne serait qu'un pas, et du coup la stupide légende des Trois tout-puissants aurait vécu : à Moscou toujours le sceptre du monde !

Les deux premiers tanks, parvenus de front au seuil de la porte monumentale, soudain se mirent à se dandiner des roues droites sur les roues gauches : on aurait dit des hippopotames en goguette. Leur mouvement, à la fois grotesque et tragique, s'accroissait. Les tanks suivants entrèrent dans la danse, devant les cosaques médusés. De l'intérieur, des cris affolés sortaient. Mais une force inconnue maintenait closes toutes les ouvertures. Aucun moyen de secours. Et puis, tout d'un coup, toute la file droite fut soulevée comme des limailles par un aimant. Elle oscilla un instant dans le vide, appuya sur la gauche, et, d'un bloc, tank sur tank, elle retomba sur la file gauche écrasée. Elle-même, tous organes faussés, enchevêtrée dans les débris, elle n'avait plus qu'à flamber...

— Les avions invisibles ! cria un homme, qui se souvenait de l'hécatombe de la grande flotte sous Ouessant.

Ce fut un sauve-qui-peut général. Les fiers guerriers de Moscou ne connaissaient plus que la peur, qui donne des ailes. A toutes jambes, ils coururent pour franchir les grilles, à défaut des portes obstruées. Les plus agiles se firent maudire par les trainards. Heureux, ils s'agrippèrent aux lourdes lances de fer

qui surmontaient le mur bas de clôture... et des hurlements de damnés retentirent : les grilles étaient électrisées ! Par grappes, les hommes foudroyés restaient accrochés à l'obstacle, et ceux qui tenaient leurs vêtements avaient subi la commotion, inséparables dans le supplice et dans la mort...

Cet exemple et d'autres semblables, aussitôt radio-diffusés, avaient bientôt douché les têtes trop chaudes, et l'ordre avait régné à Varsovie et ailleurs.

Dans toutes les capitales délivrées, Pol Salou avait convoqué les chefs d'État d'avant l'invasion russe, ou leurs successeurs légaux. Devant le régent breton de chaque pays, l'ex-roi ou président avait signé le Pacte de Chrétienté, unissant tous les États d'Europe, créant une force armée internationale, et réalisant enfin la vraie et chrétienne Société des Nations. Toutefois le *statu quo ante* n'était pas complètement rétabli : ainsi le roi d'Italie aurait à s'entendre avec le pape pour de nouvelles frontières éventuelles ; la Prusse perdait sa vieille hégémonie sur les Allemandes, huit États non fédérés se partageant les territoires germains ; la France retrouvait sa frontière du Rhin et demeurait sous le gouvernement provisoire des Trois, qui lui donneraient, à la paix, son statut définitif, etc.

Nul n'osa regimber. Le bonheur était trop grand d'échapper à la dictature bolchevique, et trop vive était la reconnaissance de l'Europe envers les Trois, sauveurs du monde. Du reste, un radio de Moscou facilita tous les accords.

« *De notre palais du Kremlin.* Mouravief, par nos ordres et en notre présence, a été pendu. Vingt-quatre commissaires du peuple sont en fuite ; cette nuit ils seront pendus. Nous ordonnons la plus grande fermeté aux cours martiales. La rapide campagne s'achève en une victoire incontestable. — LES TROIS. »

A Moscou, trois mille avions, signalés seulement par les fanions des chefs d'escadrille, veillaient. Le surplus maintenait l'ordre dans les cités populeuses de l'Inde et de l'Asie, cependant que quelques escadrilles d'avions magnétiques pourchassaient les commissaires en fuite. Affolés par l'exécution de Mouravief, les membres du Grand Conseil bolcheviste s'étaient rués dans le train électrique présidentiel, ultra-rapide. Les moteurs donnaient à plein rendement et le train s'enfuyait à une allure vertigineuse vers les steppes immenses où les commissaires du peuple espéraient se terrer, se perdre parmi les tribus nomades et préparer dans l'ombre la revanche contre ces Bretons maudits.

Un effort encore et Ouralsk apparaîtrait. Ouralsk, porte des steppes où les Kirghiz errent des frontières de l'Oural aux déserts de Mongolie. Les commissaires ébauchaient de vagues sourires. L'espoir renaissait.

.....
Tout à coup, la vitesse diminua, les roues patinèrent sur le rail, le convoi s'immobilisa.

D'un bond, les vingt-quatre commissaires du peuple furent sur la voie : mais, à peine sur le sol, demeurèrent immobiles, bouche bée, stupéfaits. Le train repartait,

seul, sans conducteur, cependant qu'une voix leur criait : « Tous sur le ballast, par rang de trois, à trois pas de distance, ou vous êtes morts. »

Stupides, ils se regardèrent. Quelques centaines de mètres plus loin, le train, arrêté, semblait les narguer. L'instinct fut le plus fort. Ils se mirent à courir. Quelques pas, et les trois premiers tombèrent foudroyés, cependant que le train s'était éloigné d'une centaine de mètres. Jouets d'une puissance supérieure, les chefs bolchevistes s'immobilisèrent.

La voix reprit : « Que personne ne bouge désormais. Raspoutine, pendez ces trois cadavres à la locomotive, un à l'avant, deux aux lanternes. »

Passifs, anéantis, les bandits sentirent des mains invisibles leur lier les mains et les pieds, les jeter dans le fourgon. Marche arrière, le train électrique repartit à grande allure, s'arrêtant à Samara pour passer sur la plaque tournante et repartir, cap sur Moscou. A chaque station, le train s'arrêtait un instant et le personnel pouvait voir, accrochés en bonne place, les cadavres du haut-commissaire aux transports mondiaux, du chef de la Tchéka et du commissaire au ravitaillement. Et les populations acclamaient les Trois, libérateurs.

A Moscou, les haut-parleurs avaient annoncé, à toute la ville, la capture des membres du Grand Conseil et leur retour forcé pour être jugés dans la salle même d'où ils avaient envoyé tant d'innocents à la mort. Soigneusement encadrés, les ex-commissaires du peuple durent se rendre, à pied, à la salle

des jugements où Marie et son père avaient été exposés aux injures de la populace. Devant leurs juges, aucune défense n'était possible. Les faits étaient patents, indiscutables. Patriotes assassinés, catholiques et orthodoxes torturés, femmes et enfants égorgés, populations décimées, tout criait vengeance et réclamait l'expiation. Un cri de délivrance retentit dans la salle, quand le président de la cour martiale lut d'une voix grave et sévère : « Le tribunal condamne les ex-commissaires du peuple à être pendus sur la principale place de Moscou. »

Tsu Pan Fou fut chargé de l'exécution.

L'Europe respirait enfin, délivrée de la terreur qui, si longtemps, si durement, avait pesé sur les consciences, mais Hervé continuait à veiller. Un danger subsistait : l'Asie, où des complots se tramaient. Du Kremlin même, Hervé surveillait tout, grâce à un eidophone perfectionné, accouplé à un ciné-noctoviseur que lui avait fait parvenir Pol Salou, toujours sur la brèche, toujours infatigable. Les cours martiales, installées à Pékin, Nankin, Canton, Tokio et autres grandes villes, eurent vite fait de mettre fin aux troubles. Quelques pendaisons et quelques fusillades firent voir clairement aux agitateurs que les Bretons ne reculeraient pas devant la manière forte, s'il le fallait, pour maintenir l'ordre et la tranquillité.

Cependant, la veille de son exécution, le gouverneur de Pékin, pris d'une folie satanique, avait donné ordre à cinq cents avions chinois de s'envoler de nuit,

avec un chargement de tubes remplis de microbes : microbes de la peste, du choléra, de la rage et autres maladies infectieuses. Direction : Europe. Mission : répandre le tout sur les territoires occidentaux afin d'exterminer enfin cette race blanche et, surtout, la nation invincible des Bretons catholiques. Grâce au cinénoctoviseur, Hervé avait suivi les préparatifs et le départ des avions porteurs des germes de mort.

Les abat tre, il n'y fallait pas songer : les microbes se seraient répandus sur toute la terre; les incendier n'était guère plus admissible. Sur les ordres des Trois, une escadrille partit. Encadrer les avions chinois, électrocuter à distance les conducteurs, puis conduire les avions, chargés de microbes, au-dessus de l'océan Glacial, n'avait pris qu'une heure. Dans un trou de la banquise chaque avion avait été précipité. Les microbes étaient désormais inoffensifs, ensevelis sous les glaces polaires.

Le monde entier, sur des écrans tendus sur toutes les places publiques, avait suivi les dernières péripéties de la lutte contre le bolchevisme. Sur tous les points de l'univers, l'humanité, frémissante, avait acclamé les héros dont la science, le courage et la foi avaient enfin triomphé. L'ivresse de la liberté emplissait les cœurs.

XXV

GLOIRE ET DEUIL.

Au Guiligui, les Bretons pleuraient. Épuisé par es privations, les fatigues morales et physiques endurées, depuis des années, pour Dieu et pour la Patrie, le père de Marie se mourait. Il appelait Hervé, instamment, anxieusement... l'heure pressait.

Hervé, par un décret dès longtemps médité, institua le général Lezbreiz gouverneur provisoire des provinces de Russie et d'Asie, et, d'un seul vol, il regagna la grotte qui avait été le laboratoire de la délivrance, l'asile inviolé où le cerveau puissant du père avait créé, de toutes pièces, les engins merveilleux, terreur des Rouges !

Le père le reçut avec un sourire encore ; Marie pleurait.

— Notre œuvre n'est pas encore terminée, dit le mourant. C'est à vous que Dieu réserve la tâche suprême. Battre l'oppresseur, libérer la chrétienté, c'est déjà le passé. L'avenir, vous le créez, en main-

tenant l'union de tous, riches et pauvres, nobles, bourgeois, ouvriers, paysans, qui, naguère, d'un élan unanime, s'étaient voués au sacrifice !... C'est difficile... c'est nécessaire.

Silencieux, penchés sur la couche dont l'Ange de la Mort s'approchait déjà, les jeunes gens écoutaient.

— Mes enfants, je m'en vais... reprit le grand lutteur. Je partirai heureux : Bretagne est libre. Mais donnez-moi une joie suprême. Marie, ma fille, j'avais rêvé de vous conduire à l'autel et de vous donner à mon fils Hervé... Mes enfants, voulez-vous ?

Un silence régna. Puis Hervé murmura :

— Marie de Léon à Hervé Pennarun !... Maître, vous m'avez élevé ; du petit paysan cornouaillais, vous avez fait votre lieutenant, votre confident ; jamais je ne pourrai m'acquitter envers vous. Et voici que vous avez songé à cette union trop glorieuse pour moi !

— Hervé, devant toi princes et présidents doivent s'incliner : tu es plus grand qu'eux tous.

Les deux hommes regardèrent Marie.

— Père, dit-elle, à nul autre qu'Hervé je n'aurais engagé ma foi. Son âme est aussi noble que Rohan, que Penthievre, que Léon. Mais mon rêve est plus haut : je suis à Jésus-Christ. C'est au Carmel que je désire entrer, si vous, mon père, et vous, Hervé, mon chef très aimé, m'en accordez la permission.

— On ne dispute pas son épouse au Christ, répondit le père. Songez seulement que le grand cœur

d'Hervé vous aimait bien : je croyais avoir compris son secret et je l'approuvais.

— Une autre, père, aime Hervé, notre chef. J'ai différé de vous montrer les lettres d'Anne, votre seconde fille, d'Anne Lampaul, comme on l'appelle, là-bas, dans cette petite île d'Amérique où vous l'avez envoyée pour lui éviter les dangers du bolchevisme. Ses lettres ne parlent que d'Hervé. On y sent partout le souvenir de celui qui, jadis, en toutes circonstances, veillait sur elle et qui, depuis, s'est élevé si haut dans l'admiration des peuples. Hervé, voulez-vous ? Père, voulez-vous ?

— Hervé, à vous de répondre, dit Alain de Léon.

— Si tel est votre bon plaisir, maître ! et en souvenir de votre fille Marie.

— Avertissez votre sœur, Marie... Il est temps... Et que les hommes viennent maintenant.

En un instant, immobiles, tête nue, attentifs, les héros furent groupés autour du chef que la mort, toute proche, auréolait d'une suprême majesté !

— J'ai voulu vous revoir avant de prendre la voie de toute chair, mes amis... Obéissez à Hervé Pennarun, fiancé de ma fille Anne de Léon, comme vous m'avez toujours obéi. Vous m'avez aimé. Je vous aimais bien... Hervé, dites-leur mes volontés.

— Mes amis, dit Hervé, notre chef, Alain de Léon, a constitué pour vous des majorats héréditaires, incessibles et insaisissables. Pol Salou, un million de rentes ; chacun des cent premiers mineurs du Guiligui, deux cent mille francs de rentes ; les cent

qui vinrent les aider, chacun cent mille francs de rentes ; chacun des trois cents qui prirent la croix à Rumengol, cinquante mille francs de rente ; les autres, qui vinrent après la première victoire, seront pour toujours à l'abri du besoin.

— Notre chef, dit un vieil ouvrier, ce n'est pas pour l'argent qu'on servait, vous savez bien. Pourquoi toutes ces fortunes ? On est bien comme on est ; pas vrai, les gâs ?

Les gâs, unanimes, approuvèrent. Mais Alain de Léon insista.

— Vous devez accepter, mes enfants. Il faut que les meilleurs restent au premier rang et, pour cela, il faut de l'or, comme il faut de la vertu. Acceptez donc.

— Pour que la Bretagne vive, alors ! fit l'ouvrier.

— Pol, dit le mourant, viens m'embrasser pour tous les Bretons, ouvriers de la délivrance. Il faudra prier pour l'âme de ton vieux chef qui s'en va... Au revoir, au ciel, mes amis !... Restez unis... toujours.

— Vous vous fatiguez, père... dit Marie.

— Hervé, Marie, reprit le père haletant, j'aurais aimé avant de mourir revoir tout notre Guiligui. C'a été beau, si beau ! Mais je ne peux plus.

— Les petits hélicoptères sont là, père : voulez-vous ?

— Et nous, vos cinq cents, derrière vous ? proposèrent doucement les travailleurs.

Un sourire de l'au-delà éclaira les traits jaunis et tirés du héros. Il posa son regard très doux sur la

grande famille de Bretons indomptables, qu'il avait su élever et maintenir au niveau de son âme, plus haut que le devoir.

— Allons, mes fils, dit-il. On peut toujours un peu plus qu'on n'imagine, je vous l'ai dit si souvent !... Essayons.

Avec des sollicitudes de mère, Marie porta le mourant, son modèle, dans la carlingue au drapeau tricolore herminé. Sans bruit, sans trouble, tellement habitués depuis des mois et des années aux manœuvres presque impossibles et pourtant silencieuses, les Bretons montèrent dans les appareils, suivant les Trois, filant dans l'air souterrain, dans la splendeur des mille lumières soudain éclatantes, et revivant avec le Chef agonisant l'épopée des jours anciens.

— Et cette fois, avait dit Marie, pas d'invisibiliseur, n'est-ce pas ?

Il fallait que la suprême vision restât sur les rétines à jamais, et dans les cœurs : Alain de Léon ne disparaîtrait que trop tôt aux yeux de ses fidèles ! Une à une, les salles furent parcourues avec lenteur ; Hervé guidait l'escadrille ; Marie surveillait, anxieuse, le souffle du vieillard épuisé... Il voulait remplir sa mémoire du spectacle des lieux aimés, comme pour l'emporter plus sûrement dans la Bretagne du ciel... Hélas ! si imperceptible que fût le mouvement, l'agonie n'en serait-elle pas plus douloureuse et plus brève ?

— Je verrai tout... Ne crains pas, Marie, fille de peu de foi... Le Seigneur est ma force... Avance, Hervé !

Tous sentaient bien, dans l'étrange cortège, que le libérateur continuait son entretien, sans arrêt, avec l'Hôte divin des âmes. Souffrait-il d'avoir à se détacher enfin des instruments de l'entreprise surhumaine accomplie ? De voir sombrer dans la mort son génie et sa puissance ? De sentir s'arrêter le rythme de son cœur, toujours strictement accordé à celui des cœurs vaillants qui avaient battu pour l'œuvre commune ?... Et l'avenir ?... Et le mystère sans nom de l'éternel jugement ?... Alain de Léon, paisible, remettait son esprit aux mains fortes et tendres de son Sauveur, et, doucement, vers la lumière indéfectible, son âme montait.

Il voulut respirer une dernière fois l'air salubre du large.

— Sur le Guiligui ! dit-il.

Il contempla la Croix relevée... Il prolongea son rêve, face à la mer sans bornes.

— Hervé, dit-il, c'est là-bas, au delà du chenal du Four, tu te rappelles ? l'invincible armada des Rouges ? C'était ta première victoire navale...

— Après la Penfeld, où Marie travaillait aussi...

— Pauvres enfants !... Votre vie a été rude...

— *Evit Doue hag ar Vro* (1), dit Marie. Tout est bien !

Tous retournèrent au souterrain. Une dernière fois, Alain de Léon bénit les ouvriers de la délivrance.

Ces hommes rudes pleuraient, contemplant la scène auguste.

(1) Pour Dieu et la Patrie.

Puis, quand l'évêque entra, porteur des dernières consolations, tous se retirèrent pour un long instant.

Sous la bénédiction du prélat, son ami, son compagnon de travail et de lutte, — entouré des cinq cents en prière, — soigné par Marie et par Hervé, — Alain de Léon livra son dernier combat. Haletant, il murmurait :

— La paix bretonne règne sur le monde... La paix du Christ... Je vois... Je vois... Le ciel s'ouvre... Ils viennent... Nos vieux saints... La Bretagne du Ciel...

Et, dans cette fête de son âme, le grand libérateur mourut.

XXVI

LA FÊTE DE LA VICTOIRE.

Alain de Léon était mort. Marie entraît au couvent. Des rugissements de joie, sortis des bas-fonds où se terraient les derniers bolchevistes, explosèrent en un tragique concert d'allégresse. Ah ! ressaisir le pouvoir, faire revivre les orgies et le pillage, recommencer les tueries et les tortures. Quel rêve ! Le génial inventeur n'était plus, on allait se venger !

Des insurrections éclatèrent. Mais, toujours alerté à temps, Hervé broya les révoltes. Le bolchevisme ne fut bientôt qu'un souvenir. On pouvait désormais songer à fêter la victoire.

Or, pour convier les nations à une fête mondiale, la Bretagne pouvait-elle choisir mieux que Sainte-Anne-d'Auray ? Moyses lui-même, aux jours de sa puissance, n'avait pas osé détruire la basilique.

Huit jours avant la date fixée, des foules innombrables débarquaient de toutes parts. De Vannes, à Lorient, de Baud à Locminé, à Quiberon, villes et

bourgades étaient prises d'assaut. Dans les fermes et les granges, la paille, épandue en flots épais, recevait les pèlerins. Beaucoup couchaient sur la dure, abrités seulement par des cabanes de genêts. Et il en venait, il en venait toujours. Autos, cars, avions, bateaux, trains de voyageurs et trains de marchandises amenaient, sans répit, les foules de pèlerins, avides d'assister à cette apothéose unique dans les annales de l'Histoire.

La veille du grand jour, fendant les nuées légères, dans l'air frais du matin, on vit apparaître une escadrille d'avions. A leur poupe, flottant au gré de leur course rapide, ils arboraient le drapeau pontifical.

Réfugié, pendant la tourmente, dans les forêts profondes du Congo, où il n'avait échappé aux bourreaux que grâce au dévouement des chrétiens de Sainte-Anne-des-Eshiras, fidèles jusqu'au martyre, le pape arrivait. Il venait, accompagné de toute sa cour, affirmer la force nouvelle de la Chrétienté !

Il venait, et voici qu'à peine signalé, il vit, s'élançant de tous les points de l'horizon, des multitudes de navires aériens, en essaims joyeux, se joindre au cortège triomphal. Des landes de Grandchamp et de Lanvaux, des camps de Meucon et de Coëtquidan, des grèves de Carnac et d'Erdeven, ils accouraient, ailes rapides, luttant de vitesse avec les hydravions que Brest, Lorient et Quiberon abritaient dans leurs ports reconstruits.

Les foules acclamaient au passage le Souverain Pontife, dont le premier geste, en atterrissant, fut de

remettre à l'évêque de Quimper et de Léon les insignes du cardinalat.

— Mon fils, lui dit-il, au nom de l'Église, laissez-moi ainsi remercier celui dont les exemples et les exhortations ont suscité des dévouements comparables aux plus beaux de l'Histoire. Et, nous le voulons, Monsieur le cardinal-évêque de Quimper, bénissez le mariage d'Hervé et d'Anne de Léon. Cette joie vous est due.

Au pied de l'autel de Sainte-Anne, sous l'égide du pape, Anne de Léon et Hervé Pennarun échangèrent leurs promesses et s'inclinèrent sous la bénédiction de celui qui avait béni les derniers moments de leur père. Seuls, les anciens du Guilguy, compagnons des premiers jours, avaient été admis à cette cérémonie familiale.

* *

Vers la basilique, le lendemain, les délégations de tous les pays du monde s'empressaient. Toutes les paroisses consacrées à Sainte-Anne avaient tenu à envoyer des représentants à cette fête.

Ils étaient là, en tête, les robustes Bretons de Sainte-Anne-La-Palue et de Sainte-Anne du Porzic ; ceux de Sainte-Anne-de-Fouesnant et ceux de Sainte-Anne-du-Guilvinec, vêtus des vieux costumes aux broderies éclatantes, illuminant le miroitement des velours sombres. Ils étaient là, les fidèles de Sainte-Anne-d'Apt, d'où le culte de la Bonne Mère avait

rayonné sur toute la Gaule. Et, bravant les fatigues et les dangers, ceux de Sainte-Anne-du-Canada et de Sainte-Anne-des-Eshiras étaient accourus des pays lointains.

Les présidents des républiques, les régents des royaumes libérés, les rajahs de l'Inde, les vice-rois d'Asie, entouraient Anne et Hervé, précédant eux-mêmes la cour pontificale, resplendissante sous les ors des dalmatiques, des chapes et des mitres.

Seul, suivi du cortège d'honneur formé par les cinq cents du Guiligui, le pape passait lentement, précédé à quelques pas par le cardinal-évêque de Quimper et le cardinal-évêque de Sainte-Anne-des-Eshiras.

Lentement, le cortège pénétrait dans le sanctuaire. Invisibilisés, les murs n'offraient plus aucun obstacle à la vue ; et des eidophones, des haut-parleurs, des télécinéphones rendaient les cérémonies toutes proches, même aux pays les plus lointains.

A l'arrivée du pape, les orgues clamèrent la victoire de l'Église ressuscitée ; les trompettes d'or et d'argent lancèrent les fanfares triomphales et des chœurs puissants firent monter, vers l'immensité des cieux, les cris de joie de l'humanité reconnaissante.

Les voûtes, tout entières tapissées d'étendards et d'oriflammes, frémissaient en ondes bruissantes ; les autels flamboyaient dans le brasillement des cierges et l'antique statue de sainte Anne, illuminée de mille feux, ruisselait de pierreries, envoyées par toutes les mines de diamants du monde.



VERS LA BASILIQUE, LE LENDEMAIN, LES DÉLÉGATIONS DE TOUS LES PAYS DU MONDE S'EMPRESSAIENT.

Tout garni de tentures blanches, le trône du pontife à la triple couronne dominait l'assistance, du côté de l'Évangile, cependant qu'en face, sous un dais de brocart lamé d'or et semé de croix pourpres garnies d'hermine, un double-fauteuil attendait Anne et Hervé.

La cérémonie se déroula, impressionnante et grandiose, accompagnée par le chant des chœurs innombrables massés dans ce coin béni où jadis sainte Anne avait déclaré à Nicolazic : « Ayez confiance ! Vous verrez des signes en abondance, et l'affluence de monde qui viendra en ces lieux m'honorer sera le plus grand de tous. »

Puis ce fut le rendez-vous autour du monument aux morts pour la Patrie : souvenir des deux cent cinquante mille Bretons dont les poitrines avaient, en 1914, présenté aux envahisseurs un rempart infranchissable.

Le pontife suprême se recueillit un instant devant le mémorial élevé à la gloire des héros ; et, gravisant les marches de la Scala Sancta usées par la piété bretonne, il s'écria :

— Plutôt la mort que la souillure, disaient vos pères, ô Bretons ! Vous, les fils des héros d'autrefois, vous, les fils des Morvan, des Lez-Breiz, des Noménoé, des Richemont, des Guesclin, vous avez repris la vieille devise. Unis dans votre foi, vous avez libéré le monde, avec la protection de sainte Anne, votre antique patronne. Aussi est-il doux à Celui qui est le père commun des peuples de récompenser,

au nom de la terre entière, les artisans de la victoire.
 » Pape, nous voulons que celui qui rénova, en ce lieu béni, le culte de sainte Anne, soit honoré par tous les catholiques. Nicolazic sera proclamé bienheureux. Nous le ferons, comme saint Yves, patron secondaire de la Bretagne.

» Roi et représentant du Conseil des Nations, nous exhortons les peuples à prêter serment de fidélité et d'assistance à Hervé, *protecteur des États confédérés du Vieux Monde*.

» Pol Salou, son vaillant second, sera désormais président de l'Action catholique universelle, secondé dans sa tâche par ceux qu'Alain de Léon a voulu récompenser lui-même avant de mourir...

» Mes enfants, apprenez à vos fils à bénir la mémoire d'Alain de Léon, dont la science et la foi vous ont sauvés. Conservez le souvenir de Marie, qui là-bas, près de Sainte-Anne-de-Jérusalem, continue à vous aider de ses prières. Restez toujours fidèles à sainte Anne et à la Patrie. Aimez le Christ ! Soyez fidèles ! »

Par vagues formidables, la foule acclamait, et quand se tut le successeur de Pierre, de partout, irrésistible, éclata un *Credo* enthousiaste, clamé par tant de cœurs passionnés. Là-haut, dans le firmament éblouissant, les avions sillonnaient la nue, hirondelles de feu, annonciatrices des temps heureux.

Le monde, sans appréhension désormais, sentait son âme apaisée, son cœur fortifié. Partout, les brises du soir apportaient encore, aux pèlerins attardés,

des échos du *Sao Breiz-Izel*, du *Bro Goz Va Zadou* (1), ou du *Credo triomphal*.

Bretagne avait vaincu l'Enfer ! Bretagne vive à jamais !

(1) *Lève-toi, Basse-Bretagne ; Vieux pays de mes pères* (Chants populaires bretons).

FIN

6395-11-31. — CORBEIL. IMPRIMERIE CRÉTÉ.

Éditions Spes -- 17, Rue Soufflot, PARIS (V^e)

DANS LA MÊME COLLECTION

PREMIÈRE SÉRIE

Volumes in-8° illustrés, de 200 à 250 pages: 10 fr.; franco: 11 fr.

Saint François d'Assise et les Fioretti, d'après Ozanam (Notice du P. Lacordaire).

Sept Comédies du Moyen Age, publiées avec une préface par l'abbé Félix Klein.

La Rude Nuit de Kervizel, roman scout, par Pierre Delsuc, scout-mestre. Couronné par l'Académie Française.

Au Diable Vert, roman canadien, par Armand Yon.

Mon Raid au « Paradis rouge », par Jean Dault.

La Croix de l'Alpe, roman de vacances, par Pierre Vix.

La Botte d'Asperges, histoires plaisantes et jeux d'esprit, par Charles Cloix.

Jeux et divertissements en plein air et chez soi, par Seygie (ce volume: 12 francs).

Un Matamore des Lettres: Georges de Scudéry, par Charles Clerc, préface de G. Lenôtre.

La Crise d'un Chef, roman scout, par Cam, préface du P. Doncoeur.

Les Aventures de M. Pickwick, par Dickens. Préface et traduction de Marion Gilbert.

Les Merveilleux Voyages de Marco Polo dans l'Asie du XIII^e siècle, par Maurice Turpaud.

Le Soldat de Fernand Cortez, par M.-Th. Cudlipp. Préface de Louis Bertrand, de l'Académie Française.

Red Cloud, récit de la Grande Prairie, par le général Sir William Butler. Préface du général Baden-Powell, Chef Scout, traduit par M. Serre.

DANS LA MÊME COLLECTION

PREMIÈRE SÉRIE (Suite)

L'Épopée Algérienne (1830-1930) *les Francœur*, par le Commandant de Civrieux.

La Conquête du Mont Blanc, par Claude Nisson.

Le Sauvetage de Jean Paquerel, roman « jociste », par M.-M. d'Armagnac.

Toujours Prêtes! Roman « Guide », par Marguerite Bourcet.
Préface du Chanoine Cornette, Aumônier général des Scouts de France.

DEUXIÈME SÉRIE

Elégants albums cartonnés, format in-4^o, illustrés en couleurs:
12 francs; franco: 13 fr. 20.

Les Paraboles évangéliques, texte de l'abbé Félix Klein. Illustrations de M. Lavergne.

Histoire de Joseph et de ses onze frères, par l'abbé Félix Klein.
Illustrations de M. Lavergne.

Contes choisis de Perrault. Illustrations de J.-J. Roussau.

Le Roman de Renart, par H.-J. Verron. Illustrations de J.-J. Roussau.

Duguesclin, par Maurice Turpaud. Illustrations de P. Noury.

La Sainte Vierge dans l'Évangile, texte de l'abbé Félix Klein.
Illustrations d'après les maîtres.

De Sainte Blandine aux pages du Roi d'Ouganda, histoires de jeunes Martyrs, par l'abbé Félix Klein. Illustrations de M. Lavergne.

Contes d'Andersen, traduits du danois par Jacques de Coussange.
Illustrations de Rosaria.

Alphabet des Saints, texte de l'abbé Félix Klein. Illustrations de M. Lavergne. Cet album: 10 fr.; franco: 11 fr.